

L' étoffe des blaireaux

de Guennedy SMIRNOFF

"Prologue"

La moule était avec nous. Depuis le début. En seizième de finale, une bitte traînait dans la surface de réparation. Elle avait poussé le ballon dans les filets adverses nous propulsant au tour suivant. En huitième, une main, que ce con d'arbitre n'avait pas vue, nous rapprochait du paradis. En quart, on avait eu chaud au cul, mais c'était passé, grâce à Stephanopoulos qui a marqué contre son camp. En demie, les miches roussies, on avait frôlé la catastrophe, mais il était dit que le Dieu du football ne nous laisserait pas tomber. Le goal d'en face avait transformé le pif de notre avant centre en coulis de courgette mais avait raté le ballon qui finissait sa course au fond des cages. Conclusion, nous étions là, en finale. Cette équipe de pignoufs, de tarlouzes, de laissés pour compte, de retraités du ballon rond, de ventripotents, de culs de jatte, montée avec des brics et des brocs et entraînée par un alcoolique, était à notre image. Mais elle avait réussi l'impossible : damner le pion à toute l'Europe pour se retrouver en finale, face à des connards qu'elle se devait de pulvériser. Nous, c'est ce qu'on rêvait. Mais les pingouins d'en face nous attendaient le couteau entre les dents. Ça allait chier. Tout le monde, dans ce bled pourri, se préparait à vivre la plus grande fête de sa putain de vie de merde. Pour une fois qu'il n'y avait pas eu de meurtre, d'émeute, de train attaqué, de bus carbonisé, de viol ou de tournante au fin fond d'une cave, de règlement de comptes pour une barrette de shit, nous faisons quand même la "Une" des canards et des journaux télévisés. Sur toutes les chaînes qu'on était. Nous, dont on ne s'occupait jamais, sauf dans les statistiques, les plans d'urgence, les priorités sociales, les ZAP, les ZEP, les ZUP, les ZOB et autres conneries pré et post électorales, nous n'étions pas peu fiers de nous vautrer dans la fange de l'immortalité footballistique, cathodique et radiophonique (pour ceux qui n'avaient pas la télé). Nous aussi nous aurions droit à notre quart d'heure de gloire Andy Warholien. Tous, politicards véreux, journaliste suce-bittes, people purs produits des merdes télévisuelles, philosophes, sociologues, chercheurs et penseurs de tous bords et de haut vol se penchaient sur les erreurs de la nature que nous étions. Ça théorisait à fond la caisse à la télé, à la radio, dans les journaux ... Un parcours exceptionnel issu, pour les uns, des résultats d'une politique sociétale de longue haleine, mise en œuvre depuis de nombreuses années et pour les autres, d'une mixité positive qui allait à l'encontre d'une politique sociétale de longue haleine, mise en œuvre depuis de nombreuses années ... Même les rappeurs s'y mettaient ... Bref, nous vivions, sans le savoir dans une société où chacun avait sa chance, une société multi-mes-burnes, pluriculturelle, colorée, ouverte, où il faisait bon vivre ... Bref, la fameuse cité idéale. On se demande pourquoi des abrutis continuaient à gamberger sur le devenir de l'humanité. Il était bien plus simple de filer un ballon rond à tout le monde et notre tas de merde, bleu comme une orange, tournerait dans le bon sens.

Seule fausse note dans cette symphonie avec chœur et orchestre d'autosatisfaction, c'est la petite brève qui traînait au détour d'une colonne d'un torchon cul : l'étoffe des blaireaux ! Ce "couac" prémonitoire, coincé entre la rubrique nécrologique, les ventes de palaces en meulière, les pubs pour sites de rencontres ou sites de cul, claironnait le réveil brutal qui nous attendait au sortir de ce grand soir enfin arrivé.

La partie était mal engagée et dans le potage où nous flottions, une couille-iceberg allait nous renvoyer, tels des Titans niqués, vite fait bien fait dans les noires profondeurs que nous n'aurions jamais dû quitter. Surtout moi !

Moi, justement

Le hachis Parmentier m'avait donné soif. C'est ça qui a tout déclenché. Tous les jours je lui disais de mettre moins de sel dans la bouffe. Mais non. Tous les jours elle laissait tomber la salière dans la gamelle.

Il faisait une chaleur à crever, il n'y avait plus rien à boire dans le frigo et j'avais envie d'une bière fraîche. C'est vrai ça ! Rien de tel qu'une bonne mousse au sortir d'une bonne bourre pour se rafraîchir les amygdales et le gland. Nous étions à poils, moites, allongés sur le pieu. Elle dormait. Moi, comme tous les dimanches après-midi, j'écoutais l'ambiance d'un dimanche après-midi quand il fait beau. J'écoutais les cris des gosses qui jouaient au foot sur le parking, dix étages plus bas. J'écoutais la musique de l'Arabe d'à côté qui sortait par les fenêtres ouvertes et j'entendais le Yougo du palier, dernière porte à droite au fond du couloir, qui se défoulait sur la gueule de sa salope de bonne femme, comme il l'appelait. Là, il y allait fort. Je ne comprenais pas tout ce qu'il hurlait mais je reconnaissais au passage les mots de pute, salope et sale race de merde. Elle était croate, il était serbe. Ceci expliquait peut-être cela. En bas les apprentis footeux ont gueulé. Un but venait d'être marqué. Cette partie de foot sur la pelouse en bitume préfigurait la grande finale de ce soir, celle que tout le monde attendait dans le stade flambant neuf. Mais dix étages plus bas, le stade flambé pas neuf se délimitait entre la carcasse de la dernière bagnole brûlée, le mur des poubelles, un blouson posé par terre et la porte d'entrée des caves. Ces fameuses caves où pour dix balles, pour deux tartes ou pour rien du tout on se faisait sucer la bitte les jours où on s'emmerdait. C'est à dire tous les jours. J'étais en nage. Je ne bougeais pas ... Peur de la réveiller ... Mais j'avais trop envie de pisser. Le réveil n'avait rien d'autre à foutre que d'indiquer l'heure. Il m'en restait quatre avant que le match ne commence. Alors, je me suis levé et je suis allé aux chiottes. Elle a râlé.

Je regardais mon jet zébrer la faïence. En même temps que je pissais, je priais. Je priais le bon Dieu, mon cierge à la main, que cette putain de parabole ne se casse pas la gueule. Qu'elle n'aille pas se décrocher comme en demi-finale. Bordel ! Juste au moment où on égalise. Paf ! La parabole qui dégringole dix étages plus bas sur le toit d'une bagnole.

- "Qu'est-ce que tu fais ?"

- "Je pisse !"

Elle avait de ces questions ! Fallait que je me dégotte une nouvelle antenne, ça urgeait. Je me suis demandé si l'autre con de Farid n'avait pas un plan. Avec tous les plans à la con qu'il avait ... J'aurais pu y penser plus tôt.

J'ai mis mon slip, mon pantalon de survêt, mes baskets et un t-shirt.

- "Qu'est-ce que tu fais ?"

- "Je vais chercher à boire !"

Tous les dimanches à cette heure là, c'était la même chose. Je m'habillais pour aller chercher un pack de bière et tous les dimanches à cette heure là, elle me posait la même question.

- "Qu'est-ce que tu fais ?"

Direction le gourbi de Mouloud. "A la Grappe Fleury". Ce con de Mouloud était tellement radin, qu'il avait laissé l'enseigne qui datait de mille neuf cent cinquante. L'enseigne, le store et la boutique tombaient en lambeaux. Dix étages à descendre, cinq cents mètres à faire - aller et retour - et dix étages à remonter ! Ma séance de sport hebdomadaire, les ascenseurs étant pulvérisés depuis belle lurette. Sur le palier j'ai rencontré le Yougo la gueule en vrac. Sa bonne femme lui avait labouré la joue gauche avec ses ongles. Sa chemise blanche déchirée comme sa gueule était tachée de sang. Il m'a regardé en se marrant et en s'essuyant la tronche avec un torchon :

- "Toutes des putes, des garces et des salopes. Pas une pour sauver l'autre. Tu te rends compte ? Il faut qu'elle me fasse chier ! Même aujourd'hui ... Un jour comme aujourd'hui ... J'ai pas raison de lui foutre sur la gueule à c'te pute ? Putain, si on gagne, j'te jure que je lui défonce le cul à c'te connasse ! Qu'est-ce que t'en pense ?"

Et il est parti sans attendre ma réponse. Mais quelle réponse aurais-je pu lui donner ? Qu'il avait raison, qu'il avait tort. Il s'en battait les couilles ! Alors ...

- "T'as fumé toutes mes clopes, enfoiré !"

J'ai fermé la porte et descendu les escaliers avant que ça ne dégénère. Je suis arrivé dans le hall d'entrée, du moins ce qu'il en restait. Les boîtes aux lettres béaient d'ennui. Assise sur les marches, Soraya m'a interpellé :

- "Oh ! Elle est là ta sœur ?"

- "Elle dort. Si tu montes, montes-lui des clopes."

- "Pourquoi vous n'avez pas ouvert quand j'ai sonné ?"

C'est vrai ça ! Pourquoi n'avait-on pas ouvert quand elle avait sonné ? Je n'allais quand même pas lui répondre qu'on s'envoyait en l'air ! Ca aurait fait mauvais genre. De toute façon, elle devait bien le savoir.

La preuve...

- "Vous étiez encore en train de vous tirer !"

Elle aussi, elle avait de ces questions. Il avait raison le Yougo. Pas une pour sauver l'autre.

Pinchard

Moins sept mille deux cent cinquante huit euros et quarante trois centimes. Pile poils. Ca faisait mal. Non contente d'avoir vidé leur appartement, cette espèce de pute avait vidé leur compte en banque et lessivé toutes les burnes du commissariat. Il en était sûr. Suffisait de voir ses collègues le regarder en se foutant de sa gueule ... Cette mange couilles le laissait non plus sur la paille, mais sur le pavé et ce, avec un deuxième trou au cul. Quant aux gosses, il pouvait toujours courir pour qu'elles lui remontent le moral. Trop longtemps qu'il ne les voyait plus. La dernière fois qu'il s'en était occupé, ça remontait ? Ah oui ! La cadette entrait au cours préparatoire. La cadette ... Elle venait de fêter ses dix sept ans et filait le parfait amour avec un étudiant en droit. Qu'il fut étudiant en droit n'était pas un problème en soit ! Qu'il soit sénégalais par contre, si ! Ca lui démangeait le bout du gland au père Pinchard de voir sa mouflette se faire tringler par un blackos. L'aînée, elle, ça faisait belle lurette qu'elle se foutait de lui comme de son premier Tampax. A quarante cinq balais, il se retrouvait seul. Seul comme une merde à déambuler dans la vie, une canette de bière dans chaque main.

Il faisait chaud. Il transpirait. Il n'y avait pas d'air et sa chemise lui collait au dos. Son pantalon de merde lui grattait les jambes et son slibard lui démangeait les couilles. Encagés dans des pompes en plastique noir imitation skai et dans des chaussettes en Nylon trouées, ses pieds nageaient dans une sauce marécageuse. Son gros orteil gauche le démangeait. Il se le grattait en le pliant à l'intérieur de sa chaussure et en le frottant contre la semelle. S'il ne faisait pas loin de cinquante degrés à l'extérieur, ici, dans le local du standard, il devait bien faire le double. Si tant est qu'un téléphone posé sur une table en Formica puisse s'appeler standard.

Il avala une gorgée de bière chaude et rangea les relevés bancaires qu'il pointait pour la cent cinquantième fois. Il lâcha un pet qui se mêla subrepticement à l'odeur de ses pieds. La merde l'entourait. Au propre comme au figuré. Depuis sa naissance. Aussi loin que remontait, ce n'était que merdouille et compagnie. Gosse, un dimanche, il était sorti de table pour aller chier. Les planches pourries des chiottes au fond du jardin avaient cédé sous son poids. Il s'était retrouvé au fond de la fosse à merde, de la mouscaille jusqu'aux cheveux, en train de nager, de chialer, de hurler et de cracher ce qu'il avait avalé. La famille, en arc de cercle, la serviette autour du cou, ne s'était jamais autant marrée. Quelle idée d'aller chier quand on bouffe ! Toujours en décalage. C'était le résumé de sa vie. Aujourd'hui, par exemple, des milliers de cons n'attendaient qu'une seule chose. Qu'on gagne ! Toute la ville se préparait à la grande fiesta victorieuse. Et lui, il était de permanence au commissariat. Permanence standard. Le truc le plus nul du commissariat le plus nul de toutes les banlieues les plus nulles qui puissent exister. En plus de ça, ils n'avaient même plus de télé dans ce commissariat de merde. Depuis que des branleurs avaient balancé un cocktail Molotov dans la salle de

repos, un jour qu'ils s'emmerdaient ... C'est-à-dire ... Depuis, l'administration avait réduit au strict minimum le mobilier intérieur. Chaises en ferraille, tables déglinguées, armoires métalliques qui ne fermaient plus depuis belle lurette et un vieux téléphone pourri en guise de standard. Un commissariat, poubelle de béton, tagué du haut en bas, chef d'œuvre d'architecture stalinienne raté. Bien que reflétant la dure réalité du lieu, ces tags étaient quand même plus sympas et moins orduriers que les graffitis qui maculaient les murs des chiottes et des cellules de dégrisement.

Sept mille deux cent cinquante huit euros et quarante trois centimes. La pute. Elle se marrait cette salope. Elle se faisait emmancher par ses connards de lascars et se marrait. Il l'imaginait, à quatre pattes sur le pieu, se faisant prendre en levrette par un de ces abrutis. C'était sa position préférée. Il voyait même la suite. Un connard qui lui défonce le cul, qui jouit sur son dos et elle qui hurle en récupérant la purée dans sa main droite pour l'avaler illico presto en gueulant qu'elle l'aime. Pendant vingt cinq ans ils avaient fait ça. Il en savait quelque chose. Il déboucha une autre canette, bu une gorgée, rota, croqua dans son sandwich au pâté et le téléphone ne sonnait toujours pas. Pourquoi aurait-il sonné ? Aujourd'hui toute la ville somnolait avant le grand réveil du soir. Le pâté était chaud. La bière itou. A défaut de télé, il remonta le son de son transistor qui grésillait. Avec tout le béton qui l'entourait, les ondes avaient du mal à passer. S'il ne pouvait pas voir le match à la télé, il le regarderait à la radio. En attendant, Capri était fini et bien fini comme gueulait l'autre con. Comme son histoire !

Sept mille deux cent cinquante huit euros et quarante trois centimes. La pute ! Comme lui avait demandé sa pétasse de banquière :

- "On fait comment monsieur Pinchard ?"

Il lui aurait bien balancé son poing à travers la gueule à cette espèce de connasse échappée du couvent des oiseaux. Mais ça aurait fait désordre.

Il se gratta le fion. Son deuxième trou au cul le démangeait.

La vieille dame

Assise sur un banc, la vieille dame regardait les gens qui passaient, le temps qui s'écoulait et le monde qui tournait. Cette journée était belle, ensoleillée et la fête qui s'annonçait rendait les gens heureux. De ses doigts maladroits, elle émiettait des morceaux de pain qu'elle jetait aux pigeons. Les trains passaient de temps en temps, couvrant de leur bruit métallique les cris des enfants qui jouaient dans le square. Ils s'en allaient, là-bas, vers la ville ou vers ailleurs. Elle chauffait son visage au soleil. Un homme passa rapidement devant elle dans son costume anthracite. Elle le regardait marcher. Volontaire, il semblait aller à la rencontre de son destin. La fluidité de son ample pantalon et la danse des revers qui venaient cogner ses chaussures à chaque pas qu'il faisait, lui rappelait un tas de souvenirs. Plus elle regardait cet homme s'en aller et plus le couvercle de sa mémoire se soulevait. La veste, courte et sans fente qui le cintrait, lui donnait une allure athlétique. Soixante ans plus tôt, ce jeune homme altier n'aurait pas dépareillé dans le décor entourant la petite fille d'hier devenue la vieille dame d'aujourd'hui. Si l'Histoire n'était qu'un éternel recommencement, la mode l'était aussi. Mais à l'inverse de l'une, l'autre ne drainait pas avec elle ses millions de morts et de disparus. La majuscule s'imposait à l'horreur, la minuscule à ceux qui la subissaient. Une vague de tristesse l'envahit. La vue de ce jeune homme en costume déclenchait un flux de souvenirs heureux enfouis au plus profond d'elle-même. Il lui sembla tout à coup qu'on était encore hier, que le temps n'était pas passé si vite, que la vie serait belle, joyeuse, insouciante et heureuse. Dans un instant, elle entendrait son père l'appeler. Ce soir, sa mère les régalerait, elle et son frère, d'un morceau de piano. Son regard s'embua en apercevant le numéro tatoué à l'intérieur de son avant bras gauche. Elle tira sur la manche de son chemisier pour cacher au soleil cette vision d'apocalypse. Il faisait trop beau.

Mouloud

Je suis entré dans l'épicerie du gros. Il y faisait frais. Seule la radio travaillait. J'ai aperçu le gros Mouloud, assoupi derrière sa caisse, appuyé sur son dossier, la tête en arrière. Je me suis dirigé vers le fond du magasin, directos sur les packs de bières. Ce gros con ne s'est même pas réveillé. J'aimais bien l'odeur de cette boutique. L'épicerie faisait partie de l'ancien village. Elle marquait la frontière entre les vieux quartiers et les tas de merde dans lesquels on vivait. C'est dans des "barres" de trois cents mètres de long sur quinze étages de haut qu'on avait entassé mes parents et avec eux les tas de cons qui avaient quitté un à un leur pays ou leur bled pour s'en aller vivre leur vie loin de la terre ou ils sont nés et venir faire fortune à la ville. C'est dans ces clapiers qu'on avait empilé les candidats cloportes au bonheur. Quand ils étaient arrivés, à l'époque, il y avait encore des champs, des vaches, des pommiers et des scoubidoubidous. Ma mère m'avait raconté ça, un jour qu'elle avait envie de parler.

J'ai piqué un Mars histoire de me caler l'estomac. Puis, je me suis dirigé vers la caisse où le gros Mouloud roupillait. Bizarre de le voir affalé sur le dossier de sa chaise. Il était plutôt du genre à garder sa taule un fusil de chasse à la main en fouillant tous les mômes qui sortaient. Je le sais. On avait tous chouravé quelque chose chez lui. Une fois, il nous avait gaulés, le Riton, la petite Mo et moi. La petite Mo et moi, on s'est caltés en cavalant dans les rayons. Le Riton, c'est sa mère qui est venu le chercher le soir. Elle est sortit du magasin une heure plus tard avec des sacs remplis de bouffe et un restant de sperme au coin des lèvres. Elle lui avait fait une petite gâterie, au gros Mouloud. Une petite gâterie histoire d'éponger son ardoise, les burnes du gros, d'arranger les affaires du Riton et de faire ses courses. Je me suis approché de la caisse. Je lui ai dit quelque chose genre :

- "Hé Mouloud, tu roupilles ?"

Il ne m'a pas répondu. La gorge du gros et le tiroir caisse étaient ouverts. J'en suis resté tétanisé. En une fraction de seconde, j'ai compris que c'était le début des emmerdes. Mais pas des emmerdes habituelles, celles qui rythmaient mon quotidien depuis que ma gueule avait eu la brillantissime idée d'aller voir dehors ce qui s'y passait. Non, là c'était le début des grosses emmerdes. La preuve ? La femme de Mouloud est arrivée derrière moi. Elle s'est mise à hurler à la vue du spectacle. Un cri insoutenable. Elle m'a poussé. J'ai glissé sur la flaque de sang mélangée à la sciure. Elle est sortit pour appeler au secours. Je ne me rappelle plus ce que j'ai fait. Si, j'ai posé mes bières sur le tapis roulant. J'ai voulu sortir. Mais elle m'en empêchait, toujours en train de gueuler. J'avais beau lui dire que je n'y étais pour rien, elle bloquait le passage. Elle hurlait d'appeler la police, au secours, à l'aide et je ne sais plus quoi. Les gens ont commencé à se mettre aux fenêtres. A l'étage du dessus, une autre bonne femme s'est mise à gueuler d'appeler les flics. Puis une espèce de gros con a sorti sa gueule de raie. C'était le boulanger. Il appelait son beau-frère :

- "Nanard ... Descend avec le clébard, il y a de la casse chez Mouloud !"

Putain, je le connaissais ce clebs. Il avait déchiqueté le cul de Farid le soir de la fête de la musique. On s'amusait à faire du tam-tam sur les poubelles. Ca l'avait énervé grave le chien. La femme de Mouloud me retenait toujours en poussant des cris de truie. Le boulanger est descendu avec une batte de base-ball, sa gueule de con peinturlurée à nos couleurs, une perruque sur la tronche et boudiné dans le maillot de foot de notre équipe. Son gros bide dégueulait du maillot. Là-haut, sa bonne femme avait le même accoutrement. Ces gros nazes se préparaient pour le match en supporters zélés. Puis le Nanar a mis sa gueule à la fenêtre. Il avait l'air encore plus con sa face de cul à moitié peinte. Il n'avait pas encore de perruque. Ca faisait ridicule. Il s'est tourné en hurlant à sa femme :

- "Monique, appelle les flics ! Ces enculés foutent encore la merde ! Bouge pas Raymond, je déboule avec le clebs !"

Raymond traversait la rue sa batte de base-ball à la main et un sourire au coin des lèvres. La femme de Mouloud gueulait toujours autant. Puis des tas de mecs sont sortis du bar des Amis. Parmi eux, il y avait le patron, Aziz. Du trottoir d'en face, il m'a apostrophé :

- "Qu'est-ce que t'as encore fait petit enculé ? Y'en a marre de vous et de vos conneries !"

- "Il a tué Mouloud ... Il a tué Mouloud ... Au secours ! Appelez la police monsieur Raymond ! Appelez la police !"

J'ai poussé la femme de Mouloud. J'ai crié :

- "J'ai rien fait ! Je vous jure que j'ai rien fait !"

J'ai entendu Raymond brailler :

- "Tu vas voir si t'as rien fait petit merdeux ! Putain ce coup-ci, je ne vais pas te rater. Je vais te les faire bouffer tes couilles."

Il s'est mis à cavalier vers moi. La femme de Mouloud me tenait par le bras pour m'empêcher de partir. Je lui ai mis une pêche dans la gueule, histoire de la calmer. Elle est tombée par terre. J'ai commencé à reculer. La femme de Raymond hurlait de sa fenêtre :

- "Fait gaffe Raymond, il est peut-être armé !"

Même Aziz s'y est mis :

- "Faites attention monsieur Raymond. Attendez la police !"

Mais Raymond était déjà sur moi. Il m'a balancé un coup de batte sur la tronche. Je l'ai évité, mais je l'ai pris sur l'épaule. De rage, je lui ai balancé un coup de pompe dans les couilles. De toutes mes forces. Il est tombé à genoux la bouche ouverte. Il cherchait de l'air. Là-haut, de sa fenêtre, sa bonne femme glapissait encore plus fort :

- "Nanard ... Nanard ... Magne-toi le cul Nanard ! Il est en train de tabasser Raymond !"

Ce n'était même pas vrai. Je commençais à m'excuser :

- "C'est pas moi ... Je vous jure que c'est pas moi !"

C'est Aziz qui a continué :

- "Viens ici enculé je vais te faire ta fête moi !"

Les clients du bar se sont tous avancés. J'entendais les flics qui arrivaient au loin, le clébard qui descendait les escaliers en gueulant, Raymond qui dégueulait ses tripes à genoux sur le trottoir et les lamentations de la mère Mouloud. Je n'ai pas pu résister. J'ai balancé un coup de genoux dans

la gueule du Raymond. Je lui ai explosé le pif. Ca m'a fait du bien, mais il était temps que je me casse.

Ma sœur

J'ai cavale. C'était l'horreur. J'avais l'impression d'avoir toute la ville au cul. Courir comme ça, ça m'a ouvert les yeux. Pour la première fois, je crois que je voyais vraiment la cité et toute la merde qu'elle symbolisait. Maintenant c'était sûr ! On ne s'en sortirait jamais. Même quand on y était pour rien, c'était quand même de notre faute. Je ne savais même pas ce que je devais faire. Me rendre aux flics où continuer à cavaler ? Avec le passé que je me trimbalais, ils seraient trop contents de me foutre en cabane. S'ils me mettaient le grappin dessus, non seulement j'allais passer un mauvais quart d'heure, mais en plus ils se feraient un plaisir de me faire tomber avec un meurtre au cul. Fallait que je me trouve une planque, histoire que ... Que quoi ?

Je suis rentré dans le local des poubelles. J'ai fermé la porte et j'ai pissé. Mon épaule me faisait mal. Cet enculé ne m'avait pas loupé.

Les mouflets continuaient leur partie de foot. J'entendais leurs cris et les sirènes qui se rapprochaient. J'avais envie de chier. Je transpirais. Un sac poubelle est venu s'exploser la gueule dans le container. J'avais peur. Ça puait. Le père Martinez avait du courage pour se coltiner toute cette merde dès cinq heures du matin. Et cette merde là, je peux vous dire que je la connais bien. Elle colle aux semelles de n'importe quelles pompes, du berceau jusqu'au cercueil. Je les ai regardé mes pompes. J'ai pris un journal qui traînait sur le sol et je les ai frottées pour enlever le sang.

Je ne pouvais pas rester là indéfiniment. Il fallait que je fasse quelque chose. Que je me casse dare-dare ! Les bourrins allaient bien finir par venir foutre leur groin dans le coin. Je suis sorti de mon trou, j'ai traversé toutes les caves et je suis monté chez nous comme un malade. J'ai ouvert la porte. Ma sœur gueulait. Je suis rentré dans la chambre. Elle était au pieu avec Soraya. Les salopes se broutaient la touffe. J'ai mis mon blouson. Sur la table de nuit, il y avait deux biftons qui traînaient. Je les ai pris.

- "Qu'est-ce que tu fous ?"

- "Ta gueule !"

- "Rends-moi mon fric enculé !"

Une bagnole de flic est arrivée en bas de l'immeuble sur le parking. Les mômes se sont arrêtés de jouer et sont venus s'agglutiner autours de la caisse comme un régiment de morpions sur les couilles du Pape.

- "Merde !"

- "Qu'est-ce qui se passe ?" A demandé Soraya la tête entre les cuisses de ma sœur.

Je ne lui ai pas répondu. J'étais déjà à l'autre bout du couloir.

Je suis sorti de l'autre côté du parking. J'ai vu l'attroupement. Les flics et les mômes. J'ai mis mes mains dans les poches de mon blouson pour avoir l'air plus décontracté et j'ai marché d'un pas normal. Je serrais les biftons. Un des gosses m'a dépassé en courant. Il gueulait :

- "Eh les mecs, y'a l'autre enculé de Mouloud qui s'est fait planter !"

Les nouvelles allaient vite.

Farid

J'ai déboulé chez Farid. C'est sa sœur qui a ouvert. Je ne sais pas très bien pourquoi j'étais venu là. Sa mère préparait la bouffe dans la cuisine et son père regardait la télé. Par l'encadrement de la porte je voyais l'écran. On était déjà au stade. Une ribambelle de connards nous bassinait la tronche avec leurs impressions et de leurs pronostiques de merde. Le peigne cul du micro avec sa coupe de fiotte, son cheveu sur la langue et ses binocles de tarlouze nous chiait des conneries au kilomètre. Le genre de conneries qu'on écoute tous les dimanches matin à la place de la messe. Le pire c'était les gonsesses. Les couvertures des magazines people. Complètement hystériques, elles se branlaient devant les caméras, salivant sur les joueurs et mouillant leur petite culotte, pour gagner la finale du grand jeu : qui va fourrer mon p'tit fion. Je me demandais ce que le père de Farid pensait de tout ça ? Pas grand chose sûrement puisqu'il dormait. Farid n'étant pas là, je suis parti. J'ai commencé à déambuler dans les rues désertes pour m'éloigner du quartier. Je voulais aller vers la ville, me fondre dans la foule. A la gare, j'ai fait demi-tour. Un car de flics faisait le pied de grue devant l'entrée et deux C.R.S. dévisageaient les quelques voyageurs qui entraient. J'aurais dû m'en douter. Le stade étant sur la ligne, toutes les stations étaient sous haute surveillance. Je suppose qu'ils devaient déjà avoir mon signalement. Pour une fois que je voulais payer mon billet et voyager incognito !

Pamela Anderson

J'ai marché et marché un bon bout de temps à la recherche de Farid. J'ai fait tous les coins où on avait l'habitude de glander, mais ce con était introuvable. En fin de compte j'ai atterri chez Pamela Anderson. Peut-être était-il chez elle ? Elle ne s'appelait pas Paméla, elle s'appelait Jeanine. Mais vu les nibards et le cul qu'elle se trimbalait, on l'avait surnommé comme l'autre conne de la télé. Même gabarit, même chevelure, une trentaine de kilos en plus et un truc que n'avait pas l'autre. The "French touch" : un bec de lièvre.

La Jeanine, je la connaissais depuis l'école. On avait fait un bon bout de chemin ensemble de la maternelle à la quatrième. Avec sa "French touch" son chemin des écoliers s'était vite transformé en chemin de croix. Après avoir distribué forces mandales, coups de pompes, coups de poings et coups de boule on s'est arrêté illico presto de la faire chier la mère Jeanine avec son bec de lièvre. En quatrième, elle a eu la révélation de sa vie. Comme sainte Thérèse de mes deux. Dans les chiottes, pendant les cours de gym. A force de nous regarder nous tripoter la biroute, elle a eu un flash et elle a commencé à faire fortune. Dégorgeuse de mandrins ! Ça manquait dans le quartier. A dix balles la turlutte, au deuxième trimestre, douée comme elle était, elle avait lâché ses études et s'était recyclée pute. Mais pute sympa. Pute pour nous, pute de quartier. Comme le cinéma. Son père avait flairé la bonne affaire, le filon pour arrondir ses fins de mois. Les aides de la mairie et les allocations chômage ne suffisaient plus pour alimenter sa cirrhose alors, il avait dealé avec sa fille un pourcentage sur chaque pipe histoire de faire, lui aussi, fortune. Normal, Pamela officiait dans l'appartement parental. Une affaire de famille comme on les aime. Genre P.M.E familiale quoi ! Les affaires ne tournaient pas trop mal jusqu'au jour où on avait retrouvé son vieux coupé en trois sur les rails du chemin de fer. A partir de ce jour là, elle s'est retrouvée PDG (Pute Directrice Générale). Toute seule à driver la P.M.E, à encaisser les bénéfiques et à s'occuper de sa veille. Faut dire que la mère de Pam' n'avait pas supporté le choc. De voir son abruti de mari éparpillé aux quatre vents, la viocque avait eu une attaque de je ne sais pas trop quoi et depuis, c'était un légume. Qu'est-ce qu'on avait pu se marrer le matin où on avait retrouvé les trois morceaux ! Comme avait dit le père Aziz aux flics qui l'interrogeaient :

- "Anesthésié comme il était hier soir, il n'a sûrement rien senti !"

- "Ce con était tellement rôti, qu'il s'est gouré de plumard ... Avait renchéri Raymond la Ferraille en s'étranglant avec son ballon de côte.

Le trois quart des mecs que je connaissais, plus ceux que je ne connaissais pas, avaient perdu leur pucelage entre les cuisses de la grosse Pam'. J'ai sonné. Elle est venue m'ouvrir. Elle portait une robe de chambre avec des motifs chinetques. Sur le pan gauche, un dragon ouvrait sa gueule. On aurait dit, qu'il voulait lui bouffer le sein droit. La robe de chambre ne fermait qu'à moitié. Ses nibards n'avaient qu'une envie, sortir pour prendre l'air. Elle m'a fait entrer

sans me poser de question. Elle m'a simplement demandé en se grattant le cul :

- "T'es pas devant ta télé comme tous les autres nazes ? Pour une fois que je pouvais me la couler douce ... Pose ton fric sur le buffet ..."

- "T'as pas vu Fa ..."

Je n'ai pas eu de réponse. Elle avait déjà disparu dans la salle de bains. Normal ! On venait chez elle pour se vidanger le poireau, pas pour philosopher. Son appartement était un vrai bordel. Des tas de bibelots, des photos punaisées aux murs, des poupées en coquillage, un voile plein de poussière tombant du plafond, un poster de Yann Artus BERTRAND représentant un étron vu d'hélicoptère et dans l'entrée, un baromètre en forme d'ancre de marine estampillé : "Souvenir de Perros-Guirec".

- "Mets-toi une cassette !"

Le truc habituel. On matait une cassette de cul, histoire de se mettre en jambe, pendant qu'elle se ravalait la façade sur le bidet. Ensuite, elle sortait de la salle de bains et s'occupait de sa mère. La vieille passait sa vie dans un fauteuil roulant. Pam' tournait le débris vers la fenêtre affalait son quintal de graisse sur le pieu et ouvrant ses cuisse lançait :

- "T'inquiète pas maman, j'en ai pour cinq minutes."

Sur le buffet trônait la photo de mariage en noir et blanc de ses parents. Je matais la viocque. A quoi pouvait penser ce légume ? Par la porte de la salle de bains restée entrouverte, je voyais Paméla se laver le fion.

- "T'es pas encore prêts ?"

Elle sortait de la salle de bains et tournait sa mère vers la fenêtre :

- "T'inquiète pas maman, j'en ai pour cinq minutes."

Elle affalait son quintal de graisse sur le pieu.

Elle m'a défait la ceinture. Je me suis trouvé en une fraction de seconde la bitte à l'air. Non seulement, je n'avais pas la grande forme, car elle pendouillait lamentablement, mais en plus je n'avais vraiment pas la tête à une partie de jambonneaux. Elle a commencé à me branlettouiller, mais vu l'effet, elle s'est arrêtée tout de suite.

Je lui ai raconté mon histoire. Elle me regardait les yeux grands ouverts.

- "Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? J'ai assez de ma merde, je ne vais pas me foutre dans une galère pour ta gueule. Je ne suis pas Mère Térésa !"

Je lui demandais simplement d'aller voir si Farid ne traînait pas dans la foule, du côté de chez Mouloud et de le ramener ici vite fait. Comme ça, on pourrait aviser. Et puis, si elle avait de la pommade pour mon épaule ... Comme elle n'était pas chiante, elle a dit d'accord :

- "Il faut que j'achète des clopes. Alors autant en profiter."

De toute façon le Mouloud c'était un gros enculé me disait-elle en me balançant un tube de pommade. Ce qui lui était arrivé, c'était bien fait pour sa gueule. C'te grosse pute faisait des ardoises à toutes les bonnes femmes du quartier. Surtout à celles qui étaient fauchées et dans la merde. Après, pour se rembourser, il les culbutait sur les sacs de patates dans l'arrière boutique. Elle en savait quelque chose. Elle se demandait même si certains mômes qui traînaient dans la cité,

vu leurs gueules, n'étaient pas la remise à zéro d'une ardoise quelconque. Un mari jaloux lui avait fait sa fête au gros porc. A moins qu'une bonne femme ... Par contre le tiroir caisse vide l'étonnait. En général cette espèce de pingre y laissait cent ou deux cents balles avec un peu de ferraille. On ne flingue pas un mec pour cent balles. Quoique ... Elle est partie en me demandant de m'occuper de sa mère. Si jamais elle émettait un râle, j'avais un biberon plein de flotte. Fallait lui mettre la tétine dans la bouche et lui tenir le biberon pendant deux minutes. C'est tout.

Elle a fermé la porte. Je me suis assis sur le plumard. Je regardais deux gravures sur le mur d'en face en me massant l'épaule avec la pommade. Celle de droite c'était le couvercle d'une boîte de chocolats qu'elle avait mis sous verre. Sur le couvercle, un chat jouait avec une pelote de laine. A gauche c'était une gravure de l'ancien temps. Ca s'appelait "Le verrou". Un mec tentait de fermer le verrou d'une porte avec une main et de l'autre, il tripotait une marquise. La marquise avait un nibard à l'air. Sa mère a gigoté dans son fauteuil. Sous le fauteuil il y avait une flaque. Elle s'était pissée dessus.

Mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs... Oh, oh ... c'était pas le bonheur

Je regardais les tâches au plafond. Elles constellaient le blanc devenu gris comme des tâches de merde la faïence des chiottes. Quand aux lézardes elles ressemblaient à des cours d'eau qui partaient de nulle part pour aller vers nulle part. A notre image ! On tournait en rond vingt quatre heures sur vingt quatre. Dès le matin, se lever ne menait à rien et le soir, quand on se couchait, on ne s'endormait pas, trop fatigués d'avoir charrié du néant toute la journée. Putain quelle zone ! Les autres cons sur la pelouse touchaient un max de blé pour taper dans un ballon, et nous, on se faisait des clopinettes pour la tondre. La misère ! La terre tournait bizarrement. Tellement bizarrement qu'il fallait bien qu'un jour où l'autre je me foute dans une merde grandiose. J'avais bien tenté d'éviter, jusqu'à présent, celles que je rencontrais sur mon chemin, mais là, j'étais rattrapé par une bouse sur laquelle j'aurais bien du mal à surfer. Comme disait mon père :

- " T'es tellement con, que t'es juste bon à bouffer des couilles en paquet de dix ! Et encore, il faut t'ouvrir l'emballage."

Mon vieux aussi, était un sale con. Quand il avait fini d'avaler ses huit litres de gros rouge étoilé, il s'écroulait en attendant le lendemain qu'il fasse jour. Et quand il faisait jour, il ré-attaquait dare-dare sans perdre de temps, des fois que quelqu'un prenne de l'avance. Comme il disait :

- " Moi, je m'en fous, je rattrape tout le monde sur la ligne d'arrivée ! Mais l'heure, c'est l'heure."

Et le pire, c'est qu'il rattrapait tout le monde sur la ligne d'arrivée. Je ne l'avais jamais revu. Depuis le jour où il nous était tombé dessus. Sur mon frère, sur ma sœur et sur moi. On se faisait tellement chier qu'on n'avait rien trouvé de mieux que de la partouzer. Devant le tableau de ce trio infernal, il avait disjoncté et dans le même temps, pulvérisé la taule. Les bibelots et la vaisselle avaient explosés contre les murs. La moitié des meubles étaient passés par la fenêtre. Ma mère hurlait comme une malade et se prenait une raclée de première. Pourquoi ? Allez savoir. D'après mon vieux, c'était de sa faute toute cette merde. Et puis mon frère et lui se sont alpagués grave. Depuis le temps qu'ils attendaient ça. Deux fauves trop longtemps au fond d'une cage. Quand la porte de la cage s'est ouverte, ma sœur et moi, on s'est caltés vite fait bien fait sous le feu nourri des bibelots qui explosaient autour de nous. La dernière image que j'ai gardée en mémoire c'est mon frère qui étranglait mon vieux sur le carrelage de la cuisine. Ma mère était accrochée aux basques du frangin. Elle lui tirait les cheveux, lui griffait le visage et le traitait d'enculé. Ca n'empêchait pas le frelot de massacrer la tronche de mon père en lui cognant la tête par terre. Le sang commençait sérieusement à couler et à gicler de partout. Mon connard de père devenait d'un bleu à faire peur. Sa langue sortait de sa bouche. On ne voyait plus que le blanc de ses yeux et il cherchait désespérément de l'air. Ma mère a éclaté la bouteille de Ricard sur le crâne du frangin. Ca l'a calmé. Il s'est levé et tranquille, il a saisi le tourne broche qui

trempeait depuis huit jours dans l'évier. Il l'a enfoncé dans le bide de la vieille. Heureusement, on l'a su bien plus tard, c'est le gras qui a trinqué. Huit gosses, dont deux morts à la naissance, vous remodelaient le corps mieux que n'importe quel Gymnase Club. Puis les flics et les pomplards sont arrivés. Il y avait du sang partout. Mon père était devenu fou. Le frangin a juste eu le temps de prendre son blouson, de piquer le fric sous une pile de linge dans l'armoire et de se tirer à l'autre bout de la France s'engager dans la Légion. Mon père est arrivé une fraction de seconde trop tard. Le frelot s'était déjà barré. De rage, le vieux a vidé le fusil à pompe sur la porte de l'entrée et l'a pulvérisée. Par la même occasion, il avait pulvérisé madame Parran, la casse couilles du sixième qui montait péniblement ses quatre litres de vin blanc et ses biscottes sans sel pour son régime. Elle a reçu une décharge de chevrotines dans les jambes. Elle s'est écroulée dans l'escalier, a roulé jusqu'au palier d'en dessous et s'est coincé le crâne dans les barreaux de la rampe. Les soldats du feu ont mis trois heures pour la sortir de là. Nous, ça faisait belle lurette qu'on avait trouvé refuge chez une voisine qui nous avait à la bonne. On a suivi la fin des événements de son balcon. C'est la seule fois de notre vie qu'on a été célèbre. La télé régionale est venue faire un reportage. Mon père s'est payé six mois de taule, ma mère quinze jours d'hosto et mes deux petites sœurs ont été placées à la DASS jusqu'à nouvel ordre. La famille avait explosé.

La prédiction de mon frère aîné, le PD de la famille, la honte, la fiotte, le suce bittes, la tantouse plus ou moins "voyante tireuse de cartes" sur les bords, celui par qui le scandale était arrivé, se réalisait. Il me l'avait bien dit quand je l'avais croisé sur son char à la Gay Pride en train de se déhancher le cul sur sa musique de barjot. Nous n'étions qu'une famille d'enculés qui finirait en lambeaux.

Comme "reproche-gueulait" mon père à ma mère :

- "S'il n'avait pas fréquenté tes PD de curetons, ça ne serait jamais arrivé. Tu commence à nous casser les couilles avec tes bondieuseries de merde !"

C'est vrai que le bon Dieu était une bonne explication au virage à cent quatre vingt degrés qu'avait pris le premier rejeton de cette famille modèle.

Un jour, un froid glacial s'abattit sur la paroisse St Gabriel de l'enfant Jésus.

Sous prétexte de leur expliquer les tenants et les aboutissants de la vie de Jésus Christ, le Père Jean-Gaëtan de La Fondrière Dubois-Fleury réunissait quelques-uns de ses élèves pour des cours plus que particuliers, dans sa piaule, au presbytère, après le cathé. Il était même venu à la maison nous annoncer la bonne nouvelle. Notre frère était très doué pour tout ce qui touchait les choses de la religion et avec la vocation qu'il avait, il était promis à une grande carrière qui, il en était certain, le mènerait jusqu'à Rome, dans le saint des saint. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes quand, un soir, un des élèves du père Jean-Gaëtan a demandé à ses parents si Jésus tripotait la bitte des apôtres comme le père Jean-Gaëtan tripotait la sienne. Ca a perturbé bien des familles dans le Landernau paroissiale. Monsieur Martinez, celui des poubelles, lui a fracassé un manche de pioche sur la gueule, au père Jean-Gaëtan. La "deudeuch" du

père Jean-Gaëtan n'était plus qu'un tas de cendre et le père Jean-Gaëtan s'est barré du presbytère, par la porte de derrière, vite fait bien fait, le crâne à moitié ouvert, poursuivit par les hérétiques de la cité qui voulaient le lyncher. Il eut juste le temps de se jeter dans le dernier train (celui de 0 h 49) et de disparaître à jamais.

Depuis, l'église tombait en ruine et le presbytère était squatté par des espèces de peignes-culs-mange-merde-intermittents-de-mes-deux soit disant artistes qui en avaient fait un "collectif-alternatif-crèche-lieu-d'échange-pluri-culturel" où tout le monde se retrouvait pour philosopher sur le devenir de la cité et de l'humanité devant des couscous géants qui se finissaient en baston générale.

En finalité, grâce au père Jean-Gaëtan, mon frère le PD, après avoir tapiné dans les bars homos et les pissotières de la capitale, avait fini sa carrière à l'hosto, sidaïque jusqu'au trognon et de l'hosto, au cimetière. L'autre, le légionnaire, avait glissé sur une mine au fin fond de l'Irak. Mes deux petites sœurs, elles, on ne les a jamais revues.

Les grands frères

Paméla-Jeanine m'a réveillé. J'ai fait un bond de trois mètres sur le pieu. Elle a commencé à gueuler en voyant la mare de pisse sous le fauteuil de sa mère. Elle a été chercher la serpière et un sceau. On ne pouvait pas s'approcher de l'épicerie et encore moins y entrer, me disait-elle, à quatre pattes, en épongeant la flaque. Il y avait pas mal de flics. La bonne femme de Mouloud était assise dans une ambulance. Entourée d'un docteur elle répondait aux questions des inspecteurs entre deux lamentations. Le boulanger et son beau-frère s'engueulaient. Ils étaient obligés de rester comme témoins et de venir déposer au commissariat. Ce qui leur faisait rater la finale. Le pire c'était leurs deux bonnes femmes. Dans leur uniforme de supportrice elles se crêpaient le chignon, accusant mutuellement le mari de l'autre d'avoir voulu jouer les Rambo. Des billets qu'ils avaient payés plus de mille balles au "black". Et la foule des curieux s'agrandissait de plus en plus. Le commissaire demandait aux "grands frères" présents de calmer tout le monde et en particulier les jeunes. Il ne tenait pas à ce que le quartier soit une nouvelle fois pulvérisé par des hordes d'éléments incontrôlés et comptait sur le sang froid de tout le monde afin que la nuit soit tranquille. Elle m'a décrit les grands frères présents pour assurer le calme. J'en suis resté perplexe. "Jean-Jean patte folle", Abdel dit "La Fourgue", M'Ba Gonkoné avec ses yeux injectés de sang et "Zatopeck" sur son fauteuil roulant. Quand je pense que la mairie s'était tournée c'est vers eux pour qu'ils jouent les "grands frères" ... Ca faisait froid dans le dos ! Ils avaient dégotté un contrat de travail en bon uniforme. Payés des clopinettes, ils "encadraient" les plus jeunes afin que ceux-ci ne s'engagent pas sur une pente qu'ils ne pourraient pas remonter. Jean-Jean et Abdel sortaient de prison. Quand ils nous ont annoncé que la mairie les avait embauchés, on est tous morts de rire. Je revoyais leurs gueules dans le journal du coin à côté du maire. La fine équipe avait l'air d'y croire comme moi j'étais archevêque.

Jean-Jean et Abdel ! Ces deux cons formaient avec "Zatopeck" un trio d'enfer. En général, Jean-Jean zieutait dans les bureaux de poste les petites vieilles qui tiraient leur pension en liquide. Normal, avec sa patte folle il ne pouvait plus cavalier. Dès que la viocque était dehors, il faisait un signe à Abdel qui suivait la future victime. Au moment opportun, Abdel matraquait la gueule de la viocque, arrachait son sac à main et se barrait en courant. "Zatopeck" attendait plus loin dans son fauteuil roulant qu'Abdel lui balance le sac. Il le planquait sous la couverture qui lui couvrait les genoux et hop, ni vu ni connu, les trois mousquetaires se retrouvaient pour se partager le fric. Qui aurait pu soupçonner un infirme en fauteuil roulant d'être le complice de ces deux petites frappes ? Tout aurait pu continuer comme sur des roulettes si les poulets n'avaient pas mis le haut-là. "Zatopeck" avait échappé à la taule :

- "On n'est pas des balances !" Avait lancé fièrement Jean-Jean, le cerveau de l'équipe, sous nos regards admirateurs. Faut dire que les flics étaient tellement surchargés de boulot

qu'ils n'avaient pas cherché longtemps si ces deux tarés avaient des complices ou pas. Ils s'en battaient les couilles comme de l'an quarante. Ces deux cons seraient bien assez tôt dehors à les faire chier de plus belle. De toute façon, ce pauvre "Zatopeck" était déjà assez puni de devoir draguer en deux roues depuis dix ans. Ce n'était peut-être pas la peine de le foutre en taule. Cette pauvre tache s'était fait broyer les jambes par son oncle. En faisant de la mécanique. Le tonton était tellement bourré, qu'il avait oublié son neveu sous le camion. Celui-ci purgeait les freins du trente cinq tonnes. L'autre a démarré et a roulé sur les jambes qui dépassaient. Comme a dit le toubib à la famille :

- "Ca aurait pu être la tête !"

M'Ba Gonkoné, lui, c'était autre chose. Il fournissait tout le quartier en "chitte", "herbe", "héro" et tout ce qui pouvait se fumer, se sniffer ou s'enfiler dans les veines. Il avait bâti sa fortune rien qu'avec les autres cons du presbytère associatif qui balançaient leurs allocs chômage ou Revenu de Solidarité Active en poudre, barrettes, petites cuillères, seringues et tout le tralalala. Accessoirement, pour arrondir ses fins de mois, il mettait sa sœur dans une camionnette. Allongée sur un matelas recouvert d'une toile cirée (ça se nettoyait d'un coup d'éponge) et munie d'un sceau d'eau afin de se laver le fion, elle partait faire la tournée des foyers d'immigrés et des chantiers. M'Ba encaissait les bénéfices et sa sœur les torgnoles. Que la journée soit bonne ou mauvaise ! A part ça, il était sympa, mais comme tout le monde, il ne fallait pas lui marcher sur les pieds ou lui gonfler les glaouis. Un qui l'avait appris à ses dépens, c'était le père Stankovitch. Stanko pour les intimes. Une flèche à tous les niveaux. Il était écrit que notre cité abriterait un nombre incommensurable de cerveaux de la carambouille, de la tchatte et de la démerde en tout genre. C'est lui, Stancko, qui avait eu l'idée géniale de se faire le Super marché d'à côté l'après-midi d'un vingt quatre décembre, histoire que tout le monde passe un réveillon digne de ce nom. L'idée était plus que simple. On se demande d'ailleurs pourquoi on avait attendu si longtemps pour la mettre en pratique. Le Stanko avait réuni tout ce que la cité comptait de peigne culs, de mange merde et de traîne savates. Chacun avait pris un caddie et l'avait rempli jusqu'au dégueuli. Arrivé aux caisses, tout ce beau monde s'était rué vers les sorties en hurlant. La charge héroïque, Ben Hur et tout le tralala. Un ouragan avait dévasté le magasin. Ca cavalcait et gueulait dans tous les sens. Des chariots se renversaient aussitôt pillés par les badauds qui n'en demandaient pas tant et qui se mettaient à leur tour à cavalier. Les quatre vigiles ne savaient plus où donner de la tête. De toute façon, ils ne s'étaient pas trop foulé pour attraper qui que ce soit, dans la mesure où chacun d'eux avait, soit un frère, une sœur, un cousin, une cousine ou un pote aux commandes d'une charrette. Bref, l'opération rondement menée, n'avait pas duré plus de cinq minutes. La fermeture de l'établissement non plus d'ailleurs. Le soir même, il n'y avait plus de supermarché, les caissières pointaient à Pôle emploi et depuis, le centre commercial était un centre fantôme où subsistait un tabac PMU Loto, braqué tous les quinze jours, qu'on avait surnommé fort Alamo. Mais son plus grand coup d'éclat au père Stanko, c'est quand il a voulu

doubler le père M'Ba Gonkoné dans son trafic. On n'a jamais su trop bien ce qui c'était passé. Toujours est-il qu'un soir, des hurlements, des cris de bête écorchée, sont sortis des caves. Je peux vous dire que personne n'a été voir ce qui s'y passait. C'était M'Ba et sa clique de blackoss qui montraient à Stanko de quel bois ils se chauffaient. Résultat du loto, ils lui ont pulvérisé la colonne vertébrale à coup de barres de fer, l'ont aspergé d'essence, l'ont attaché à sa mob et z'ont craqué une allumette. Et alors ... et alors ... et alors ... Eh ... Eh ... Monsieur Martinez l'a retrouvé le lendemain. Il a tout d'abord cru, de loin, dans un demi-sommeil, que c'était un restant de méchoui. Mais quand il s'est approché, il a trouvé bizarre que le mouton il ait une montre. Les flics sont arrivés. Personne n'avait rien vu et rien entendu. Ils ont retrouvé la sœur de Stanko derrière les poubelles, à moitié à poil, le fion à l'air et la chatte défoncée. Elle non plus, comme par hasard, ne se souvenait plus de rien. Ni de ce qui s'était passé et encore moins de la tête de ses agresseurs. Ils lui étaient tous passés dessus, mais elle ne devait pas avoir la mémoire des visages. Elle a bien essayé de s'enlever le Polichinelle qu'elle avait dans le buffet avec une pompe à vélo et une aiguille à tricoter, mais il était dit qu'elle garderait à jamais le souvenir de cette chaude soirée.

- "Si ce n'est pas malheureux, se lamentait la mère Pichecoule, à même pas quatorze ans..."

Après cette histoire, ses vieux l'avaient foutue dehors et étaient retournés chez eux, là-bas dans les Balkans. Elle vivotait maintenant dans le presbytère avec les autres cons qui se prenaient pour la future élite artistique du pays.

Quand à moi ... J'étais toujours dans la merde. Tous les flics de la création avaient mon signalement, mon nom et même la longueur de ma bitte. Il fallait que je me calte de là vite fait bien fait. Non que Pamela me foute dehors, mais le père Boleck l'ayant aperçu dans la foule des badauds, il allait débouler pour sa vidange mensuelle et ce n'était certainement pas le moment qu'il me trouve là avec elle. Elle m'aimait bien, mais elle n'allait pas se foutre dans la merde pour mes beaux yeux. Elle ne doutait pas de mon innocence, mais elle en douterait encore mieux si j'étais à des années lumières de là. Elle me parlait en enlevant sa petite culotte et son soutien-gorge sous le regard de sa mère et se pavanait à poils devant moi.

- "Pousse-toi !"

Elle ouvrait un coffre. Elle en sortait une paire de cuissardes, un string et un soutif du même métal. En imitation plastique. Elle posait le fouet sur le lit :

- "Qu'est-ce que tu veux ! Le père Boleck ne peut plus faire grand chose, alors je me touche, il se pignole, j'y fous des coups de fouets et il est content."

Je pensais au père Boleck. Ce con de polack avait perdu un bras et la moitié de la joue droite à l'armée, en faisant le con avec une grenade. Il vivotait dans son pavillon de merde de l'autre côté de la ligne de chemin de fer. Sa bonne femme s'était tirée un matin et depuis, il errait entre sa baraque, le café PMU de chez Aziz et fort Alamo. Bourré, il insultait tout le monde et rentrait se coucher. Pamela-Jeanine tournait sa mère vers la fenêtre :

- "Tiens maman, regarde comme c'est joli le soleil qui se couche."

Le string disparaissait dans les bourrelets de graisse. J'imaginai le père Boleck s'astiquant le poireau, recevant ses coups de fouet et prenant son pied. Je me demandais s'il gardait le mégot de sa pipe qu'il avait toujours au coin des lèvres. Je n'étais pas près d'avoir la réponse. Je longeais maintenant la ligne de chemin de fer. A c't'heure, les équipes devaient entrer sur le terrain.

Le Braz

Le Braz a déboulé dans l'avenue de la République. Il se demandait comment on pouvait vivre dans une merde pareille. Pas étonnant que les mômes, confrontés à cette zone, pètent les plombs et cassent tout ce qu'il y avait autour d'eux. Il avait pourtant l'habitude du quartier, mais à chaque fois qu'il venait fourrer son pif ici, ça lui faisait le même effet. Tchernobyl à côté de ce trou à rats c'était le club Med. Ici, ça puait la crasse, la haine, la merde, l'ennui, le vide, le néant, le rien. C'était dix fois plus dangereux que n'importe quel nuage radioactif. Mais c'était bien chez nous et là, on ne pouvait pas tricher avec les frontières.

La Police Secours était déjà là, avec l'ambulance et les pompiers. Il ne manquait plus que le GIGN, TF1 et l'autre con du vingt heures avec sa gueule de raie. A ses côtés, Toussaint maugréait. On peut même dire qu'il gueulait. Maugréer, il ne devait pas trop savoir ce que ça voulait dire :

- " Putain j'en étais sûr. Ces branleurs, vont nous faire rater le match !"

- " Tu ne peux pas fermer ta gueule deux secondes ?"

Le Braz n'en avait rien à foutre de cette finale. Des années que le monde entier lui cassait les bonbons avec le foot et maintenant, les bonnes femmes s'y mettaient. Il n'y avait pas un moment où une de ces connes qui fait la pluie et le beau temps ne se mette à jouir en parlant d'untel, si mignon dans son short qui lui moulait les burnes, de l'autre, si sexy avec sa queue de cheval, ou, enfin du dernier, le chauve ... Le chauve, celui qui redorait le blason d'une partie de la gente masculine, jusqu'à ce jour laissée pour compte, car la vue d'un crâne chauve était aussi bandant qu'une couille imberbe. Ça le bassinait et il en avait plein le cul de cette populace réunie dans un même souffle pour ce jour de gloire enfin arrivé.

Pour l'instant, il avait d'autres soucis. Sa mouflette lui prenait la tête. Pas elle à proprement parler, mais la clique de toubibs et d'infirmières qui s'en occupaient. Il fallait qu'il se démerde pour trouver un autre centre qui puisse l'accueillir. Les derniers examens avaient confirmé ce qu'il pensait et qu'il savait depuis des années. Il n'y aurait plus jamais d'amélioration. A peine trois ans, et déjà condamnée à rester allongée jusqu'à la fin de ses jours. Il se demandait souvent s'il n'aurait pas dû faire comme sa bonne femme. Se balancer du dix huitième étage une bonne fois pour toute, pour échapper à tout ça. De l'espoir à la désillusion et de la désillusion à l'espoir. La montagne russe de la vie le laminait jour après jour.

- " Putain, ils sont déjà là ces cons ?"

Ce que Toussaint voulait dire par-là, c'est que les gars de l'identité étaient déjà au boulot. Ce qu'il voulait surtout souligner c'est qu'à l'inverse des types de l'identité, lui, sur le terrain, il n'avait pas besoin de mettre des gants pour plonger ses mains dans la merde, prendre des pinceaux pour épousseter les éclaboussures et torcher tout ça avec un spray et un coton tige.

En sortant de la voiture, Le Braz demanda au brigadier de faire reculer tout le monde. Ce qui le surprit le plus dans un

moment pareil, c'est les quatre cons et le chien. Avec leurs perruques, leurs maillots de foot et leurs tronches peinturlurées ils détonnaient dans le décor. Les deux boudins et le clébard qui n'arrêtait pas de gueuler, semblaient les plus abrutis. Le clebs énervait tout le monde. Un des deux gros tas, sûrement sa maîtresse lui demandait de se taire :

- " Sultan, tu vas fermer ta gueule bordel de merde !"

La voix était au diapason du reste.

- " Ce sont les personnes qui ont tenté d'arrêter le suspect commissaire."

Le commissaire tiqua. Des collabos.

- " Merci brigadier. Toussaint, interroge ces messieurs dames et convoque les pour plus tard !"

- " Bien patron."

- " On a déjà envoyé une voiture au domicile du suspect monsieur le commissaire, mais ça n'a rien donné. Sa soeur nous a dit qu'il était remonté et était reparti aussitôt."

- " Merci brigadier."

Qu'est-ce qu'il croyait le Brigadier ? Que le même était rentré vite fait bien fait préparer l'apéro et avait laissé un mot sur le buffet pour dire où il était parti ?

Le Braz entra dans la boutique. Ca sentait l'orient. Du moins, l'idée qu'il s'en faisait. Devant la caisse, les olives dégueulaient des sceaux en plastique. Au-dessus de la porte où il était écrit "interdit au publique" une horloge tic-tacait mollement. Tellement mollement, qu'elle marquait dix heures moins dix. La trotteuse faisait du surplace, coincée qu'elle était par la grande aiguille elle-même coincée par la petite aiguille. Le fond de l'horloge était une vue de La Mecque.

Derrière la caisse, la victime était assise, en équilibre, retenue par le dossier de la chaise, les bras pendouillant le long du corps, la tête en arrière, la gorge ouverte. Les yeux globuleux, grands ouverts, fixaient un papier tue mouches datant de mille neuf cent quarante deux qui, lui aussi, pendouillait du plafond. Le Braz jugeait le cadavre. Sa gueule ne lui revenait pas. Il l'imaginait au quotidien. Plus il l'imaginait, plus il ne l'aimait pas.

- " Je suppose que personne n'a rien vu ?"

- " Ca c'est passé pendant l'après-midi. Sa femme est descendue par hasard et elle est tombée sur le gosse !"

- " Et elle est où sa femme ?"

- " Dans l'ambulance monsieur le commissaire."

- " Et le même, on sait qui sait ?"

- " On le connait. Comme tous les mêmes du quartier ! On a déjà eu affaire ensemble. Une équipe s'est rendue à son domicile et ..."

- " Vous me l'avez déjà dit !"

Le Braz est ressortit. Dans l'ambulance, la femme du mort était allongée. Elle pleurait et se lamentait. Il l'interrogerait plus tard.

- " Toussaint ! Prend deux mecs avec toi et retourne chez le même. Mets la pression sur la sœur, on ne sait jamais."

- " Et nous commissaire, qu'est-ce qu'on fait ? On a acheté des billets pour la finale, alors on aimerait bien ..."

Le Braz regardait les quatre cons et le clebs. Ils étaient encore plus laids de près que de loin. Des vrais collabos. Il avait envie de les faire chier.

- " Vous, vous allez venir avec nous au commissariat, on va prendre vos dépositions."
Il ne les laissa pas répondre. Il tourna les talons et aperçu des "grands frères" qui tournaient autour de tout ce cirque comme des mouches à merde autour d'une bouse.

La vie est une turlutte

Depuis que son grand-père avait prêté serment au Maréchal, servit sur le front russe, d'abord dans la L.V.F pour finir comme Obersturmführer dans la Division Charlemagne sur les ruines fumantes du Gross Berlin à faire des cartons sur toutes les chapkas étoilées qui dépassaient, Le Braz se méfiait des collabos. De tous les collabos. Son grand-père cloué au pilori de la nation, sa croix de fer autour du cou et sa grand-mère, tondue, trainée dans la rue principale de son bled, là-bas en Bretagne, restaient les deux événements marquant de sa prime jeunesse. Quand il a déboulé à la maternelle, on n'avait rien trouvé de mieux que de le baptiser le p'tit boche, les jours de soleil et le fils d'Hitler, les jours de pluie. Ca vous marquait un homme jusqu'au restant de ses jours. Ses vieux, à bout de nerfs et à deux doigts du suicide, prirent armes, bagages, le gosse, laissèrent tomber la ferme familiale, la croix de fer du papy, le percheron, les trois vaches, les deux truies et les cinq poules pour aller se taper les trois huit quai Javel chez Citron. Ils avaient bien un temps balancé avec Renault, mais la raison l'avait emporté. Ils n'allaient pas encore se retaper un collabo même nationalisé. Tant pis, eux ne seraient pas fonctionnaires mais ils feraient tout pour que le petit le soit. Et il le fut.

Sous son maquillage, Le Braz avait bien reconnu le boulanger. Cette espèce de con et son beauf avaient déjà été mêlés à une sordide histoire d'action punitive perpétrée contre une bande de délinquants qui faisait chier le quartier. Mais il n'y avait jamais eu de preuve. On murmurait aussi que certains membres du commissariat auraient participé à ... Mais là non plus, aucune preuve ! Faut dire que l'enquête avait été vite bâclée. Deux mômes avaient été balancés du haut de la passerelle sur le ballast de la ligne de chemin de fer. Un train avait fini le travail. On les avait retrouvés en piteux état éparpillés sur cinq cents mètres de rails. Ca avait calmé tout le monde. Les victimes comme les bourreaux. Faut dire qu'à cette époque, tout le quartier était sur les nerfs. Depuis la manif de septembre. Alors que plus personne n'allait à l'école, les mômes avaient été se défouler dans une manif étudiante de rentrée. Ils étaient revenus surexcités. Après s'être frités avec les C.R.S et avoir pulvérisé le train sur le chemin du retour, ils avaient saccagé la gare, volé la recette et foutu à poil la guichetière. Pour finir, ils s'étaient acharnés sur toutes les vitrines, dévastant les magasins, pillant tout ce qu'ils trouvaient et faisant des feux de joie avec les bagnoles qu'ils rencontraient sur leur chemin. Seul Mouloud avait eu la bonne idée de fermer son rideau de fer depuis le début de l'après-midi. C'est ce soir là, en accompagnant le maire qui tentait de calmer les esprits, que Le Braz s'était demandé si les ministres de l'éducation qui se succédaient les uns après les autres, ne concourraient pas au titre tant envié de ministre de l'éducation le plus con du siècle, histoire de laisser un nom à la postérité, d'avoir une place, une rue, voir un boulevard dans toutes les communes de France et de Navarre ?

En tout cas, les deux collabos, le boulanger et son beauf avaient été formels. Ils avaient bien reconnu ce petit enclulé

qui était en première ligne du dernier cyclone de la dernière rentrée. Même Aziz, ce qui n'est pas peu dire, s'y était mis de son couplet. Il ne pouvait y avoir de doute. Mais le branleur devait se planquer quelque part et ce n'était pas sûr qu'on lui foute la main dessus tout de suite. Toussaint l'appelait :

- "Patron, j'ai le maire en ligne."

Les emmerdes continuaient. Cette espèce de limace allait encore l'abreuer de conseils aussi cons les uns que les autres en se cachant derrière son écharpe tricolore. Prudence, tact, diplomatie mais fermeté. Il fallait penser aux nombreuses communautés à ne pas brusquer et tout le tralala. Sans parler de la situation politique actuelle où la moindre étincelle prenait des proportions que ne manquerait pas d'exploiter l'opposition lors du prochain conseil municipal. Bref, pour résumer, il fallait encore la jouer fine. Il comptait sur le professionnalisme dont avait fait preuve, jusqu'à présent la police pour résoudre cette situation complexe. On ne manquerait pas de le tenir informé, heure par heure, du déroulement des opérations, ici, dans la loge des officiels, bien au chaud, au Stade. D'ailleurs, il rappellerait le commissaire personnellement à la mi-temps. Le Braz lui aurait bien dit d'aller se faire foutre, mais la communication était si mauvaise, que le pingouin aurait pu comprendre autre chose.

Le Braz se demandait quel lèche cul pouvait bien tenir informé, heure par heure, cette espèce de gland.

De l'autre côté de la rue, ça recommençait à chauffer. Le chien s'était remis à gueuler après que Toussaint se soit carapaté dans son bolide sirène hurlante. Sa maîtresse pétait les plombs :

- " Sultan, bordel de merde, tu vas fermer ta gueule !"

Le boulanger et son beauf, eux aussi, en prenaient plein leur grade.

Une des deux boudins avait fait des pieds et des mains pour avoir des places ... Quatre places à mille balles. Ces deux cons commençaient sérieusement à la faire chier et elle n'était pas sur terre pour supporter leurs conneries. S'ils se prenaient pour des Rambo c'était leur problème, mais certainement pas le sien et elle, elle n'était pas sur terre pour se faire chier, surtout dans ce quartier de merde et à la première occasion elle allait se casser d'ici car elle n'était pas sur terre pour se faire chier. Son vocabulaire fleuri et répétitif eu le don d'entamer un dialogue inter générationnel :

- " Putain, vas-y, ferme ta gueule connasse !"

- " Ouais, faut que t'as le respect des morts ! Rentre ton clébard !"

- " Zarma", il fout les boules à tout le monde à gueuler ça comme !"

- "Vous les branleurs, je vous pisse à la raie et je vous emmerde !"

Le Braz jugea la situation. On était encore loin de l'embrasement final. Pour l'instant on n'en restait à un échange verbal tout à fait courtois entre gens du même monde. Il n'y avait pas de panique à avoir. Ce n'était certainement pas l'avis du petit nouveau qui faisait ce qu'il pouvait pour avoir l'air crédible dans son uniforme tout neuf.

- " Le Brigadier demande ce qu'on fait du corps monsieur le Commissaire ?"

- " Tout le monde a fini ?"

- " Oui. L'identité est en train de remballer."

- " Bien ! Embarquez le corps au médico-légal. Dites au toubib que je passerais ce soir."

- " Bien monsieur le commissaire."

Le gros Mouloud pesait bien deux quintaux de graisse. Les quatre fonctionnaires de police en chiaient pour le trimbaler. On se serait cru dans un film muet. Il ne manquait plus que le piano pour accompagner tout ça en musique. La femme de Mouloud sortit de l'ambulance, poussa une lamentation qui fit frissonner la galaxie et s'écroula sur la civière. Celle-ci échappa des mains des quatre cons en uniforme et tomba par terre. Mouloud roula sur le bitume offrant sa gueule et sa gorge tranchée à la vue du peuple. La mère Mouloud en gueula de plus belle. Le médecin jugea plus prudent de l'emmener passer la nuit à l'hosto. Une des mecs de l'identité s'approcha de Le Braz.

- " Bon, nous on se casse, on n'a plus rien à foutre ici. On t'envoie les résultats plus tard. On se magne, on ne veut pas rater le match. Aller, kénavo."

Les sirènes des bagnoles qui se tiraient eurent pour effet de refaire gueuler le chien et sa maîtresse.

- " Putain Sultan, tu fais chier merde !"

Le Braz avait une impression bizarre. Tout le monde avait l'air de s'en foutre. Que le gros Mouloud se soit fait égorger ça les faisait plutôt se marrer ! Il en aurait cuisiné un ou deux, il était à peu près sûr qu'on lui aurait répondu que c'était bien fait pour sa gueule. Du moins c'est ce qu'il ressentait, dans les regards et dans les attitudes. Il observait le manchot défiguré avec sa clope au coin des lèvres. Il avait l'air dix fois plus intéressé par le cul du boudin qui se tenait devant lui. Le boudin lui faisait penser à une actrice de série télé. La vie continuait.

La vie est une turlutte (chapter two)

C'était bien fait pour sa gueule à cet enfoiré de gros porc. Elle était bien contente que quelqu'un l'ait enfin saigné. Tout le monde rêvait de lui faire la peau à cet emmanché. Mais en aucun cas ça ne pouvait être son frère. Tout inspecteur qu'il était, il pouvait virer de l'appartement vitesse grand "V" et aller se faire foutre ailleurs. Elle avait autre chose à glander que d'écouter ses conneries et répondre à ses questions à la con.

Quand Le Braz entra dans l'appartement, c'est la seule chose qu'il entendit avant que Toussaint ne balance un aller retour dans la gueule de la petite conne qui s'écroula sur le divan.

- " Ca ne va pas non ! Espèce de connard."

Toussaint l'empoignait par les revers de son peignoir et s'apprêtait à remettre une tournée. Le commissaire l'arrêta de la voix.

- " Calme-toi !"

- " Il est complètement con ce mec !"

- " Je sais, je le supporte toute la journée."

- " C'est elle qui me pousse à bout patron. Depuis que je suis arrivé, elle n'arrête pas de me chercher !"

- " C'est quand même pas une raison, merde !"

Le commissaire étalait la petite conne d'un coup de poing au plexus. La même tomba par terre le souffle coupé. Elle ne pouvait plus gueuler, trop occupé à chercher sa respiration. Voilà ! Ce n'était pas plus compliqué que ça. Il suffisait de viser juste, le calme revenait et l'on pouvait rediscuter tranquillement.

Ce n'était pas un habitué de ces méthodes, mais des fois, valait mieux tirer avant et parler après.

- " Va lui chercher un verre de flotte."

L'autre même se leva et fonça à la cuisine.

- " Ramène-m'en un par la même occasion."

La petite était à poil sous le long t-shirt qui la couvrait. Le Braz les imagina toutes les deux au pieu. Un petit frisson lui parcouru l'échine. De voir son petit cul se dandiner, ça lui faisait de l'effet au père Le Braz. Un sacré bail qu'il n'avait pas ... La sœur se relevait péniblement. Elle toussait et crachait ses poumons.

- " C'est bon ?"

Elle acquiesça de la tête. Assise sur le divan, elle recommençait à reprendre ses esprits. Elle était jolie. Elle but le verre d'eau que lui tendait sa copine. Elle toussa encore un peu et s'essuya les yeux.

- " Enfoiré ..."

- " Ouais ! Bon, si tu me parlais de ton frère."

- " Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? On est resté ici toute l'après-midi et il est partit acheter des bières. Il est revenu comme un fou, a pris son blouson et s'est tiré en cavalant. Je ne sais même pas où il est."

- " C'est vrai monsieur le commissaire. J'étais là. Il a même piqué le fric qui était sur la table de nuit et après il s'est barré comme un malade."

- " On s'est demandé ce qu'il avait. C'est les flics qui nous ont raconté l'histoire. Après, votre espèce de tache est

arrivée et depuis, il n'arrête pas de nous faire chier avec ses questions à la con."

- " Tu sais ce qu'il te dit l'autre tache ?"

Toussaint devenait susceptible. Lui qui passait sa vie à traiter le monde de tantouse, de phoque, de PD, de nègre ou de bougnoul, s'offusquait qu'on puisse le traiter de tache. Le Braz déambulait dans l'appartement. Sur le buffet trônaient plusieurs cadres. Les deux mômes, le frère et la sœur, avec une bonne femme.

- " C'est qui ?"

- " C'est la mère Rotelle."

- " Et c'est qui la mère Rotelle ?"

- " C'est la bonne femme qui nous héberge."

- " Et elle est où la mère Rotelle ?"

- " A l'hosto."

- " Et qu'est-ce qu'elle fout à l'hosto la mère Rotelle ?"

- " Elle attend que ça se termine. Le toubib a dit qu'elle n'en avait plus pour longtemps."

Rien qu'à voir sa tronche, à la mère Rotelle, Le Braz imaginait sa vie : soixante ans à peine, usée avant l'heure et le voyage qui se termine. Elle s'était déglingué la santé sur une chaîne à l'usine en s'échinant comme une malade pour gagner des clopinettes. Elle finissait les quelques années qui lui restaient à faire des ménages et du repassage pour améliorer la pension phénoménale que lui versait la caisse de retraite et assurer le quotidien des deux mômes qu'elle avait recueillis. Une vie rêvée.

Dans le cadre d'à côté, le père Rotelle. Lui non plus n'avait pas eu le temps de se demander quel était son karma sur terre, où il allait, d'où il venait et sur quelle étagère il errait. A peine sortit du boulot, il s'affalait sur le zinc, se rôtiissait le cerveau à coups de Picon-bière et rejoignait la spirale cosmique. Les trois mômes qui complétaient le tableau avaient l'air tellement con qu'ils devaient avoir disparus depuis la nuit des temps. A peine se souvenaient-ils de leurs parents.

- " Ces enculés ne sont même pas venus la voir à l'hosto."

C'était d'un banal à mourir de rire.

- " Et toi, tu as été la voir au moins ?"

- " Ouais !"

- " Ca fait longtemps que vous vivez chez elle ?"

- " Depuis le jour où mon autre frère a failli tuer mon vieux."

- " Et qu'est-ce qu'elle en pense de tout ça la mère Rotelle ?"

- " Quoi tout ça ?"

- " Ben ... Ce que vous faites entre vous, toi, ton frère, ta copine et les autres."

Il y eut un silence.

- " Elle en pense rien. Elle dit qu'elle ne comprend plus les jeunes. Qu'elle est complètement larguée ! De toute façon, elle ne veut rien savoir. Et puis, on ne fait rien de mal, merde ! Lâchez-nous les cerises ! On ne demande rien à personne. On vit assez dans la merde comme ça, sans qu'en plus, on vienne nous faire chier. Qu'on nous laisse baiser tranquille ! Il ne nous reste plus que ça."

C'était la conclusion point com. Vu l'avenir qui se présentait à eux, ils pouvaient bien vivre la vie qu'ils voulaient. Qui

était-il pour juger de ce qui était bien ou de ce qui était mal ? De qui était-ce la faute si la société enfantait des images qu'elle ne pouvait affronter ? La morale avait volé en éclat du haut de la pyramide au bas de l'échelle. Qu'est-ce que ça pouvait bien foutre qu'un frère s'envoie sa sœur, que celle-ci fasse la pute de temps en temps pour que tout le monde puisse bouffer et s'acheter sa barrette. Ça faisait un bail que les parents s'en tamponnaient le coquillard avec une pelle à tarte. Tous les jours il en recevait qui avaient jeté l'éponge depuis belle lurette. Ce n'était sûrement pas lui le commissaire de ses deux qui allait changer le cours de l'histoire. Il avait assez à faire comme ça avec sa fille. Il commençait à en avoir plein le cul de voir chaque jour la fosse à merde de la vie se remplir et encore se remplir un peu plus, inéluctablement, jusqu'à en déborder.

- " Pourquoi l'as-tu traité d'enfoiré de gros porc ? "

- " Parce que c'est un enfoiré de gros porc. Demandez aux autres. "

- " Continue. "

- " Ce sale con faisait des ardoises à tout le monde, tout en sachant qu'à l'arrivée personne ne pourrait payer. Après, il faisait du chantage. Surtout aux bonnes femmes. J'en connais au moins une douzaine qui y sont passées dans l'arrière boutique. "

- " Comment ça, qui y sont passées ? "

- " Vous voulez que je vous fasse un dessin. Demandez à Soraya. "

Le Braz regardait la petite en t-shirt qui se taisait depuis le début.

- " C'est vrai monsieur le commissaire. Il a attendu que ma mère ait au moins cinq cent balles de retard pour me faire chanter un soir ou j'y suis allé. Il n'a pas voulu me servir. Il m'a fait comprendre que si je voulais effacer l'ardoise, ben ... On a fait ça sur des cartons par terre dans l'arrière boutique. C'était un gros porc. "

- " Avec moi il a bien essayé, mais je lui ai craché à la gueule. "

Le Braz prit une grande respiration, resta muet et bu une gorgée de flotte. Toussaint, pour une fois, ne dit pas de conneries. Il ferma sa gueule. C'était rare pour être souligné. Tout ça le faisait flipper, l'appartement, l'histoire, le gros Mouloud et tout le reste. Il en avait marre. Il avait envie de sortir prendre l'air, de s'oxygéner, de voir autre chose. Cette fin d'après-midi d'été, il voulait la terminer à l'extérieur, pour respirer.

- " On y va. "

Elle

Elle errait dans les rues désertes, de son pas mécanique. Le temps s'était arrêté. Une semaine qu'elle y pensait, qu'elle y réfléchissait, que son geste mûrissait. Depuis dimanche dernier. Ca ne pouvait pas recommencer. C'eut été trop criminel de le laisser faire, d'oser imaginer l'horreur se renouveler encore et encore sans bouger.

Il lui en avait fallu du courage pour ne pas courir en sortant par derrière. Pour ne pas s'enfuir. Elle s'était forcée à marcher rapidement. Mais surtout ne pas courir. Elle allait sans but. Son cœur battait trop fort. Elle l'entendait. Elle avait mal au ventre mais se sentait légère, comme délivré d'un fardeau. Elle serrait son sac à main. Son sac à main et le couteau. Le couteau qui avait égorgé ce porc. Ce porc. Son père. Son porc de père. Elle revoyait son visage. Elle le sentait sur elle. Elle sentait son groin et son haleine fétide dans son cou. Elle sentait sa barbe. Elle sentait ses grosses mains qui lui parcouraient le corps maladroitement et qu'il posait sur sa bouche, au dernier moment, pour ne pas qu'elle crie quand il accélérât et qu'il lui faisait mal. Elle sentait ses doigts boudinés, jaunies par la nicotine, aux ongles noirs qui la fouillaient. Elle avait froid, des épaules jusqu'aux fesses. Froid comme le carrelage de l'arrière boutique où il l'allongeait. Ce froid lui pénétrait les os, du haut en bas. C'était un froid en noir et blanc, comme la couleur des carreaux. Un damier de honte et de désespoir. Quand et comment tout cela avait-il commencé ? Depuis combien de temps cela durait-il ? Elle avait enfoui ce souvenir abominable au plus profond de son être. Elle pensait aux autres ? Toutes les autres ? Combien avaient rêvé de le tuer ? Il faisait beau. Elle pensait à la petite. Que se serait-il passé si elle n'était pas arrivée ? Il n'avait pas eu le temps de faire quoi que ce soit. Elle avait surgi au bon moment, juste à temps. Juste à temps pour lui enlever la petite. Que se passait-il dans son cerveau malade ? Et ce regard de haine qu'il lui avait jeté. Elle sentait ses membres prêts à s'envoler. Des membres trop longtemps enchaînés et tout d'un coup libres. Elle se massait les poignets. Des poignets sans menottes. Qu'allait-elle faire maintenant ? La police était sûrement là. Et sa mère ? Elle n'avait jamais osé lui avouer l'inavouable. Était-elle au courant de tout ça ? Elle ne disait jamais rien. Elle regardait le train qui passait au-dessous d'elle. Elle a ouvert son sac et sans aucune précaution, a jeté le couteau en bas, sur les rails. Son regard fixait l'objet tombé sur le ballast.

Elle se remémorait la scène. Son père qui dormait sur sa chaise, elle qui s'avavançait sans bruit. La boutique était vide. Elle s'est postée derrière lui. La tête tombait en arrière, lui offrant par la même occasion le cou. Il ronflait. Vu de haut, il était encore plus laid. Sa peau était grasse et des poils lui sortaient des trous de nez. Elle a levé le couteau, l'a planté dans la gorge, a tiré en arrière. Elle avait coincé la tête sur son ventre. Son ventre qu'il ne fouillerait plus. Elle a sorti la lame d'un geste brusque. Une seconde. Il s'est réveillé, l'a regardé et s'est touché le cou. Il s'est mis à trembler en voyant le sang sur sa main et

s'est effondré dans la même position sans bouger. Il n'a poussé aucun cri. Il n'y avait eu aucun bruit. La tête était toujours en arrière. Le sang s'écoulait de l'entaille. Il se répandait sur la blouse grise et sur le sol, se mélangeant à la sciure. Elle a ouvert le tiroir caisse machinalement et a pris les billets. Sans doute voulait-elle faire croire à un hold-up. Elle est ressortit par derrière. Elle tremblait, mais pas autant qu'après, pas autant que maintenant. Elle a refermé son sac. Elle ferait un détour pour rentrer. Elle voulait arriver et que tout soit terminé. Que son père ne soit plus là. Qu'on l'ait emmené loin, ailleurs, à sa vraie place. Ne plus le revoir. Elle pensait à la petite qui pourrait vivre tranquille. Elle est arrivée dans le square. Elle s'est assise sur un banc. Elle regardait les enfants qui jouaient. Là-bas, une vieille dame donnait à manger aux pigeons. Il faisait beau.

Une terrine de mater dolorosa

- " Heureusement que non ! Manquait plus que cet enfoiré me file un coup de surin dans le bide. Ma bonne femme et moi on se maquillait dans la chambre. On a entendu un hurlement. Elle m'a dit d'aller voir se qui se passait. Je lui ai répondu que ce n'était pas la peine. Que c'était sûrement ces connards de mômes qui se foutaient sur la gueule ! Faut dire que le quartier craint tellement. Dès qu'on entend un cri, on pense toujours à une agression et comme on n'est pas là pour se prendre une balle perdue, un coup de couteau ou une bouteille à travers la gueule, je ne me suis pas déplacé. Même vous, les flics, vous ne venez plus. On est obligé de faire la police nous même. L'autre nuit, on vous a appelé pour un accident. Une bagnole de bamboulas contre une bagnole de gnouls. Ils ont commencé à se foutre sur la gueule en plein carrefour. Le flic du téléphone a raccroché en nous disant de fermer les fenêtres et de déboucher une bouteille vu que ça en ferait dix de moins. Vous parlez d'une vie ! Mais là, c'était pas les cris de d'habitude. Alors, j'ai foutu le nez à la fenêtre. C'était la mère Mouloud qui hurlait après ce petit con. Elle l'empêchait de se sauver. Alors, je suis descendu avec la batte de base-ball. J'ai voulu lui en foutre un coup sur la gueule mais j'ai glissé et c't'enculé en a profité pour se barrer ! "

- " Tu parles que t'as glissé ! Il t'a balancé un coup de pompe dans les burnes, ouais ! T'es tombé, il t'a explosé le pif et après seulement il s'est barré ! "

- " Toi, ta gueule, on t'a pas sonné. "

Le Braz fantasmait sur les seins de la truie pendant que Toussaint tapait la déposition du mari, le boulanger-supporter du quarante trois Avenue de la République. L'inspecteur regarda le commissaire histoire de savoir s'il devait noter l'intervention de madame la boulangère-supportrice. A l'audition de cet échange verbal, il ne faisait aucun doute que le couple s'apprêtait à vivre une soirée d'anthologie en rentrant à la maison.

- " Et vous, monsieur Delboeuf, vous avez noté quelque chose de particulier ? "

- " Ben ... Heu ! Je suis descendu derrière Raymond avec le clébard, mais le temps que j'arrive, le môme s'était barré. Il a eu chaud au cul, si Sultan le chopait, il lui arrachait les couilles. "

Bernard Delboeuf, sis au quarante trois, Avenue de la République, l'étage du dessus, était arrivé trop tard. Quand il a ouvert la porte de l'immeuble, son beau-frère se roulait par terre à côté de madame Mouloud. Il se tenait le bas ventre et le visage en hurlant :

- " Mon pif ... Mon pif ... Il m'a éclaté le pif ! "

Madame Mouloud geignait. Le môme lui avait balancé un coup de poing dans la gueule. Le quatuor infernal, en peintures de guerre et déguisement de circonstance, se tenait devant les deux flics. Il valait son pesant de cacahuètes. Il ne leur manquait plus qu'une plume dans le cul. Le Braz était tranquille, ça viendrait. Le Raymond-boulanger-supporter ressemblait à un tableau de Picasso. Mais un Picasso période indéfinie. Ses peintures de guerre s'étaient mélangées au

sang. Autour du nez, ça lui faisait une espèce de bouillie craquelée maronnâtre, rehaussée par deux bouts de coton qui sortaient par les trous de nez. Son tarin commençait imperceptiblement à gonfler et à prendre du volume au fil des heures qui passaient. Ca lui faisait une terrine de mater dolorosa dadaïste précolombienne de la dernière dynastie avant l'invasion des conquistadors.

- " Et avant, vous n'aviez rien remarqué, rien entendu de particulier ?"

- " Quoi ?"

- " Je ne sais pas moi ! Réfléchissez."

Là, Le Braz se rendait compte qu'il en demandait beaucoup.

- " Ben ... Heu ! Nous, on était dans la chambre en train de se préparer pour le match, alors ..."

- " Ben ... Heu ! Ben ... Heu ! C'est tout ce que tu sais dire pauvre con ?"

La maîtresse de Sultan sortait de ses gonds et entraînait dans l'arène. Elle n'avait rien dit jusqu'à présent mais là, la digue céda.

- " Qu'est-ce que vous voulez qu'on entende ? Ils foutent leur musique de con à fond la caisse, sans parler du tam-tam à longueur de journée ... Ils font frire leurs têtes de moutons, que rien que l'odeur ça vous file la gerbe et si jamais vous gueulez, ils vous traitent de racistes ! On est obligé de fermer les fenêtres, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse d'autre ? On peut se faire trucidé à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et à longueur d'année dans ce trou à rat, de toute façon, on n'entend rien. Et même si on entend, personne ne sort et tout le monde s'en bat les couilles. Le Mouloud, il aurait pu se faire lyncher, se faire emmancher par un troupeau d'éléphants ou se faire pulvériser le trou du cul à coup de dynamite, personne n'aurait rien entendu. C'est plus possible ! Demandez à Aziz."

- " Il est vrai monsieur le commissaire que nous n'en pouvons plus. Ca devient intolérable et invivable."

Aziz Ben Larbi, patron du Bar - PMU "Au Rendez-vous des Amis". Lui aussi il était sorti quand il avait entendu hurler. Il avait bien vu le petit mais ne se rappelait pas s'il avait un couteau à la main ou pas. Ca c'était passé assez vite somme toute. Ce qu'il savait par contre, c'est que celui-là, il était toujours dans les mauvais coups.

- " Rappelez-vous quand ils sont revenus de la manifestation. C'était pas le dernier à balancer des pavés dans les vitrines et à brûler les voitures. Ils ont beau rabattre leurs capuches et se cacher le visage avec un mouchoir on les reconnaît"

- " Ouais ! Ca aussi on aimerait bien savoir où vous étiez pendant que ces connards dégingolés la boutique. Au café du coin devant un perroquet ou une Suze-cassis."

- " Enfin, calme-toi chérie."

- " Toi, tu me les gonfle. Avec vos conneries on est là en train de se faire chier pendant que l'autre petit con cavale Dieu sait où et en plus, on est privé de finale. Quand ils viendront te trucidé au fond de ton pieu, tu seras content."

Le Braz regardait la pendule murale. Ils allaient rater leur match. Non seulement ils n'avaient plus le temps de se rendre au stade, mais en plus, on ne pourrait pas les raccompagner chez eux. Ils allaient se taper le chemin du retour à pieds. Ils en avaient bien pour une bonne demi-heure. Mais ça, ils ne

le savaient pas encore. C'était la surprise. Il lâcha les fauves avant que ça ne dégénère.

- " Jean-Louis, tu raccompagne ces messieurs dames. Si éventuellement vous vous souvenez de quelque chose, d'un détail, même infime, n'hésitez pas à nous appeler mon adjoint ou moi-même."

Toussaint faisait signer les dépositions. Quand Le Braz l'appelait Jean-Louis, c'était le signal. Le signal que quelque chose ou quelqu'un commençait à les lui gonfler sérieux et à son avis, les deux grosses connes avaient sérieusement entamé le capital sympathie du commissaire. Elles le faisaient chier grave et il était temps que ces quatre abrutis se caltent dare-dare avant qu'il y ait du grabuge.

La porte se refermait.

- " Putain, c'est pas vrai ! On ne va quand même pas rentrer chez-nous à pinces ?"

- " Je suis désolé madame, mais le car est resté sur les lieux et la plupart de nos véhicules sont en patrouille ou réquisitionnés à cause de la finale de ce soir."

Le Braz sortit de son bureau par l'autre porte et se dirigea vers la machine à café. Il longeait les cellules de dégrisement. Ça puait la pisse. Le commissariat n'était vraiment qu'un gros tas de merde dégueulasse qui se déglinguaît de jour en jour.

Il s'était accoudé à la seule table haute du coin détente qui tenait encore debout. Des gobelets traînaient par terre, dans du jus de café. La poubelle éventrée avait rendu l'âme. Par la porte entrouverte, il observait le gardien de permanence au standard. Si tant est qu'un téléphone posé sur une table en Formica puisse s'appeler un standard. Le flic collait au décor comme sa chemise lui collait à la peau. Il transpirait tellement qu'elle lui faisait comme une seconde peau. Il devait se faire chier grave. Le Braz le regardait essayer tant bien que mal de capter quelque chose sur son transistor de merde. On n'entendait qu'un grésillement et au milieu de cette bouillie inaudible, une espèce de voix qui chantait. Toussaint rejoignait le commissaire. Il regarda vite fait le flic.

- "C'est Pinchard. A cette heure, il ne doit pas être loin des deux grammes."

- "Je croyais que le toubib l'avait arrêté ?"

- "Il veut venir bosser. C'est thérapeutique. Il doit tellement se faire chier chez lui, qu'il préfère être là."

Le Braz repensait à l'histoire de Pinchard. Pinchard n'avait rien trouvé de mieux que de pulvériser la gueule d'un mec à coups de matraque un soir qu'il avait pété les plombs. Cette péripétie commencée sur le quai de la gare, s'était poursuivie dans le car et c'était terminé là-bas sur le comptoir. Tout ça pour un ticket non validé. Le commissariat avait reçu la visite des bœufs-carottes. On avait bien essayé de tasser l'affaire, mais la victime, un prof de philo, ne voulait rien savoir. Elle portait plainte. Depuis Pinchard avait été diagnostiqué dépressif, s'était vu retirer son arme de service et faisait de la permanence standard. Ce n'était pas le mauvais bougre, mais depuis que sa femme l'avait lourdé, il n'était plus dans son état normal.

Le Braz se demandait si la normalité était de mise dans un endroit pareil. N'ayant pas la réponse il emmena Toussaint rendre visite à Quémeneur.

Urgences (mais pas, comme à la télé)

Quand Le Braz et Toussaint déboulèrent à la morgue de l'hosto, la fiesta battait son plein. Déjà la traversée des urgences leur avait donné un avant goût de l'apocalypse. Un SDF, la gueule ouverte par un tesson de bouteille, perdait tout son sang. Non content de perdre son sang, le crève la faim avait chié dans son froc. Il dégageait une odeur à faire fuir un putois. La malheureuse infirmière avait beau biper l'interne de service à son secours, personne ne répondait et comme sœur Anne, elle ne voyait rien venir. Au bord de la crise de nerfs, elle compressait une serviette éponge sur la joue à moitié arrachée de l'épave, afin d'arrêter l'hémorragie, non sans se faire traiter de sale pute par le clodo qui souffrait le martyr. Nonobstant les interférences vocales de la loque humaine, elle hurlait après un petit vieux, qui manifestement, ne savait plus où il habitait. Icelui, se caltait en loucedé avec sa "perf" dans le bras en traînant la colonne sur ses roulettes.

- "Monsieur Maurice, vous allez où ? Restez-là ! Monsieur Maurice !"

Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes si les pomplards (de service eux aussi) n'avaient pas ramené un blessé de la route, les deux jambes brisées, qui hurlait de douleur.

- "Où est-ce qu'on le met ?"

- "Où vous voulez ! Vous voyez bien que je suis seule !"

- "Mes jambes ! Mes jambes ! Faites attention à mes jambes bande d'enculés !"

Quant à la petite vieille, assise dans un coin, elle n'était pas prête de sortir. Recroquevillée sur une chaise, elle demandait du pain :

- "Donnez-moi du pain, messieurs dames, le bon Dieu vous le rendra ! Donnez-moi du pain ..."

Le grand black debout au milieu de tout ce bordel, lui, il pétait carrément les plombs. Sa femme perdait les eaux et menaçait de pondre son chiard à tout bout de champs.

- "Ca fait deux heures que nous sommes ici et personne ne s'occupe de nous. Je n'ai jamais vu ça de ma vie. Même en Afrique ! On ne laisse pas les gens mourir tout seul dans leur coin. Un peu d'humanité quand même. Au pays de Rousseau et Voltaire c'est une honte !"

- "Tu vas fermer ta gueule Blanche Neige. Tu te crois où ici ? Dans au fin fond de ton pays de merde ?"

- "Vous ne me parlez pas comme ça. Je ne suis pas n'importe qui ! J'ai droit à des égards ! Comme tout être humain !"

- "Tiens, en v'là des égards sac à merde !"

Le gars, sûrement un pote du mec à la joue arrachée (vue son allure), sortait son chibre et pissait en direction des deux Africains.

Les deux flics traversèrent cette micro société au pas de charge.

A la morgue, ce n'était pas triste non plus. La télé trônait au milieu de la salle. Autour, une vingtaine de mecs en blouses blanches, en maillots de foot, en Marcel, torsos nus ou en rien regardaient le match qui venait de commencer. Quelqu'un avait mis le maillot de l'ennemi en guise de

paillasson à l'entrée. Un casier était ouvert. Plusieurs packs de bière, en équilibre instable sur un cadavre, servaient de linceul à celui qui dormait pour l'éternité.

- "Qui c'est qui veut une mousse bien fraîche ?"

Le mec de l'entretien repoussait le tiroir et son occupant pour garder les "Oranginas d'Alsace" bien au frais.

Sur la table d'autopsie, pâtés, jambons, saucissons, amuse-gueules, apéros, pinards et tout ce qu'il faut pour faire la bamboula étaient à disposition.

- "Merde, elle fait chier !"

Cette pauvre infirmière des urgences pouvait biper l'interne de service tant qu'elle pouvait, il n'était pas prêt de cavalier pour la rejoindre.

Le Braz cherchait Quémeneur. Celui-ci, affalé dans un fauteuil commençait à avoir chaud aux oreilles. Quémeneur, médecin légiste, breton, alcoolo. Sa bonne femme l'avait lourdé et l'avait foutu dehors pour vivre le parfait amour avec une gouinasse. Depuis, il s'était aménagé un placard contigu à la morgue avec lit de camp, cafetière, télé et bouteilles. Il vivait là au milieu de ses cadavres de chair et de verre. Comme il disait :

- "Je peux foutre le bordel que je veux, c'est pas eux qui vont venir me faire chier."

Il aperçut Le Braz.

- "Putain, t'es déjà là toi ? Tu ne peux pas attendre que le match se termine avant de passer ? Je n'ai pas encore fait ton rapport mais je vais te lire mes premières notes."

Il s'était levé péniblement de son fauteuil, s'était traîné jusqu'au casier où Mouloud refroidissait et l'avait ouvert. Un bruit de bouteilles s'entrechoquant accompagnait de sa mélodieuse musique le glissement du tiroir sur ses rails. Le drap ramené sur la poitrine du gros laissait voir la profonde entaille du cou. On ne l'avait pas raté. Quémeneur, un œil sur ses notes et l'autre sur l'écran de la télé commença, grandiloquent.

- "Vu la raideur du cadavre, la mort remonte approximativement à trois ou quatre heures. L'entaille a été faite par un objet pointu et tranchant ayant sectionné la carotide. Mais ce n'est pas ça qui a entraîné la mort. C'est un arrêt cardiaque. Ce con a eu tellement le trouillomètre à zéro qu'il en est mort sur le coup. C'est pour ça que vous l'avez trouvé assis sur sa chaise. Sinon il aurait cavale dans le magasin, aurait foutu du sang partout en se vidant. Je peux même vous dire qu'il s'est chié dessus. Autre chose. L'entaille part vers l'arrière."

- "Ce qui veut dire ?"

- "Ce qui veut dire que le couteau est entré par-là. Une fois dans la bidoche on a tiré dessus ce qui a eu pour effet de sectionner la carotide. Ce gland s'est fait saigner par derrière et non par-devant. Regarde. Le couteau est entré par-là et il a terminé sa course ici."

Le doigt de Quémeneur tremblait en suivant l'entaille.

- "Oh putain !"

Le cri jaillit de toutes les poitrines. La balle avait frôlé les cages et s'était perdue dans le public. Il reprit.

- "Donc le meurtrier est passé derrière lui, a planté son couteau et a tiré. Attaqué de face, le gros se serait défendu

et à mon avis, vu le bestiau, le branleur d'en face n'aurait pas fait le poids bien longtemps. Tu pige ?". Quémeneur vivait ce qu'il disait. Il mimait parfaitement le geste. Le Braz le regardait faire. Il écartait les chairs. On voyait bien la profondeur de la plaie.

- "C'est tout ?"

- "Pour l'instant c'est déjà pas mal. Tu ne veux quand même pas que je fasse l'enquête à ta place non ? Bon, c'est pas tout ça mais qu'est-ce que je vous sers ?"

Le Braz réfléchissait, non pas à ce qu'il allait boire, mais à ce que venait de lui raconter Quémeneur. En général, ici dans le quartier, un casse ça allait très vite. On plongeait la main dans le tiroir caisse et basta, on se tirait en cavaland. En trente secondes c'était fait. Là d'après le toubib, le branleur était passé derrière le gros, l'avait saigné, avait vidé le tiroir caisse et était reparti. Ca ne tenait pas debout. Mouloud l'aurait vu entrer dans la boutique. A moins que ce con ne se soit endormit sur sa chaise et que le branleur soit passé derrière lui. Ca lui gratouillait la bitte au père Le Braz cette histoire. Il fallait que le même fasse preuve d'un sacré sang froid - ce qui n'était pas le cas des branleurs de son âge qui s'adonnaient à ce genre de sport - qu'il ait le temps et surtout, une sacrée dent contre le gros. Si pas mal de monde rêvait de trucider Mouloud, il y avait un fossé entre le dire et le faire.

Quémeneur était retourné s'asseoir et trépignait sur son fauteuil. Il hurlait.

- "Le Braz ! Refous-moi ce guignol au frais. Je ne tiens pas à boire mon champagne tiède."

Le Braz repoussa le tiroir et sortit. Les bouteilles s'entrechoquaient toujours mais dans l'autre sens cette fois-ci.

Aux urgences, les choses évoluaient. L'anti-Africain gisait k.o dans un coin, coincé qu'il était entre le mur et la machine à café. Le blackos lui avait mis une tête et le mec s'était écroulé là, incapable de se remettre sur ses jambes. Faut dire qu'il en tenait une belle. L'Africain l'achevait à coups de pompes dans la gueule en hurlant :

- "Pour qui tu me prends ? On ne me parle pas comme ça à moi ! Pour qui tu me prends ? Saloperie !"

L'Africaine, allongée par terre, commençait à pousser. La petite vieille demandait toujours du pain et monsieur Maurice était loin de là sur le parking. Il avait abandonné sa perfusion sur le trottoir. L'accidenté de la route, toujours sur sa civière, hurlait qu'il avait mal aux jambes, bordel de merde ! Il fallait qu'on aille chercher ces PD de toubibs à la con pour qu'ils fassent quelque chose. Le SDF à la joue arrachée était assis dans sa merde. Ca puait toujours autant. Il tenait lui-même la serviette qui, jadis, avait été blanche. L'infirmière sortait des vestiaires. Elle s'était rhabillée, pleurait à chaudes larmes et claquait la porte :

- "J'en ai plein le cul de cet hôpital de merde ! Allez tous vous faire enculer avec vos urgences. Je ne suis pas payée pour être la pute du service !"

Et elle disparut.

Madame Mouloud

A l'étage du dessus, les couloirs étaient vides et les chambres étaient pleines. Malades et personnel se retrouvaient scotchés et unis dans un même élan devant la ligne bleue cathodique. Des veaux. Chacun priait pour que l'épopée triomphale des nouveaux César du troisième millénaire ne se termine pas en eau de boudin. Qu'on ne les fasse pas cocus une nouvelle fois ! Déjà qu'il ne leur restait plus grand chose, coincés qu'ils étaient entre leur cancer en phase terminal, leur cirrhose, leurs poumons qu'ils dégueulaient à tout bout de champs, les clystères qu'ils avaient dans le cul et leur corps qui se barrait en sucette depuis des années. Si en plus ces abrutis payés à coups de millions se mettaient à perdre, où allait-on ? On allait quand même pas les empêcher de rêver, merde ? Il n'y avait plus que ça de gratuit.

La mère Mouloud se reposait dans une chambre, aidée en cela par une forte dose de calmants. Le Braz et Toussaint rentrèrent. Madame Mouloud était avec sa fille. Elles attendaient le reste de la famille qui n'allait pas tarder à débouler.

Quand madame Mouloud est rentrée dans la boutique, elle a vu le même de dos. Il a fait un pas en arrière. C'est là qu'elle a découvert son mari. Il ne bougeait plus. Il avait les yeux grands ouverts et du sang partout sur lui. Le tiroir caisse était vide. Si le gosse avait un couteau à la main ? Elle ne s'en souvenait pas. Après, ça a été très vite. Elle s'est jetée sur lui. Ils se sont retrouvés dehors. Elle criait. Le boulanger est descendu. Monsieur Aziz est arrivé et le jeune s'est sauvé. Non sans lui avoir mis un coup de poing dans la figure et étalé monsieur Raymond sur le trottoir. C'est à peu près tout ce dont elle se souvenait. Pourquoi était-elle descendue ? Elle n'en savait rien. Un bruit particulier ? Non, elle ne s'en souvenait pas. Tous les dimanches à cette heure là elle descendait.

Personne ne se souvenait du même un couteau à la main. S'il en avait eut un, il est certain qu'il s'en serait servi pour intimider l'autre con de boulanger. Mais là non. Et comme on n'avait trouvé aucune arme sur le lieu du crime ... Peut-être s'agissait-il d'un cran d'arrêt qu'il avait remis dans sa poche ? Et dans le tiroir caisse ? Il n'y avait pas grand chose. Elle ne savait pas combien au juste mais son mari ne mettait qu'un fond de roulement. Quelques billets et quelques pièces. Il ne fallait pas tenter le diable surtout dans un quartier pareil. La fille avait été au cinéma. Comme presque tous les dimanches ! Quand elle est rentrée la police finissait de remballer ! La mère Mouloud n'avait pas vu le même planter le père Mouloud. Elle ne comprenait pas pourquoi on avait assassiné son mari ? C'était un homme bon monsieur le commissaire. Sa fille regardait par terre. Un homme qui travaillait dur pour élever sa famille et envoyer de l'argent, là-bas, de l'autre côté de la mer pour aider le reste de la famille. La fille ne relevait pas la tête. Le Braz ne jugea pas utile d'insister sur la réputation de Mouloud. Le moment était mal choisi et ce n'était pas l'endroit indiqué pour entamer une conversation sur le sujet. Elle apprendrait la vérité bien assez tôt. De toute façon, il fallait clore le

débat. Elle repartait dans des lamentations et des imprécations en arabe. Il ne savait rien de plus. Il laissa sa carte à la fille. Leurs regards se croisèrent. Ils se reverraient. Bientôt.

La poursuite infernale

C'est en sortant de l'hosto qu'ils ont failli lui tomber dessus. Au détour d'une rue. Un car de flics l'avait repéré depuis une bonne dizaine de minutes quand Toussaint et Le Braz avaient reçu l'appel radio. Ils avaient rejoint la poursuite infernale. Mais le môme les avait évités et s'était calté à travers les ruelles labyrinthiques des cités environnantes. La bagnole roulait à tombeau ouvert. Toussaint regardait trop les séries américaines à la télé. Un vrai dingue. Il emportait avec lui une poubelle qui renversait son contenu sur la chaussée. Par le rétro extérieur, Le Braz apercevait les rescapés du massacre qui gueulaient après le passage de la voiture.

Un qui n'eut pas de bol, ce fut le chien qui passa sous les roues de la caisse. Il y a des jours comme ça ! Le sang avait giclé sur le capot et jusque sur le pare brise. Toussaint avait beau s'exciter sur les essuie-glaces et le lave-glace, rien n'y faisait. Au contraire, la mince pellicule rouge se mélangeait au liquide et s'étalait sur le pare prise comme une tâche indélébile. Ce qui restait de la bestiole se décrocha du véhicule, roula sur la chaussée, s'éclata contre un réverbère et s'immobilisa sur le trottoir. La foule brandissait un poing vengeur à l'adresse du barjot qui confondait les rues avec les vingt quatre heures du Mans.

- "Fais gaffe merde !"

- "Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ! Si vous voulez le rattraper, il n'y a pas d'autres moyens."

Toussaint allait attaquer le rond point. Le Braz voyait arriver la fin de son histoire. Dans une fraction de seconde ils se mangeraient le bus qui arrivait en face et dans deux, ils rejoindraient la mère Mouloud à l'hosto ou Quémeneur à la morgue ! Le dérapage plus qu'incontrôlé propulsa le commissaire sur le tableau de bord. Le bus s'écrasa contre son arrêt qu'il pulvérisa dans un bruit de verre. Ils étaient passés. Le Braz avait dû se démettre une vertèbre.

- "Là ! Je le vois l'enfoiré !"

Le Braz le voyait aussi. Il courait sur le trottoir là-bas.

- "Le petit enculé ! Ca va être sa fête !"

Le Braz avait mal au cou. Sûr que ça allait être sa fête à ce petit con. La voiture s'approchait de plus en plus vite. Le gosse se retournait. Il bifurqua dans une allée piétonne. Toussaint aussi bifurqua et empala le véhicule sur une bitte en béton qui barrait la ruelle.

- "Merde !"

Le moteur fumait et le môme s'enfuyait vers d'autres bâtiments. Il ne devait pas les atteindre sinon il disparaîtrait encore une fois. Et pour le rattraper, tintin. Le Braz sortit du véhicule à moitié dans le cirage, son flingue à la main. Le môme était dans sa ligne de mire. Il tira. Une fois ... Deux fois ... Mais le gosse courait toujours. Toussaint s'était lancé à sa poursuite.

- "Rattrape-le !"

Le commissaire remonta la ruelle, essaya de suivre son adjoint mais renonça rapidement. Il dégueulait ses tripes et sa nuque lui faisait mal. Derrière le mur où il s'appuyait pour reprendre son souffle, il entendit des petits cris étouffés.

Le flingue à la main, il s'aventura de l'autre côté. Trois mômes violaient une môme. Ils ne se planquaient même plus. Le Braz pointa son flingue sur les peigne-culs. Sa voix était lasse et fatiguée.

- "Eh les connards ! Cassez-vous avant que je fasse un carton."

- "Déconnez pas monsieur le commissaire, on vous la laisse."

Celui qui se refroquait lança à la gosse :

- "Tu verras salope, on se retrouvera !"

Les trois pieds nickelés se débinèrent vite fait bien fait. Le Braz regardait la fille. Ce n'était vraiment pas son jour. Il en avait plus que marre de toute cette merde. Mouloud, le gosse en cavale, cette ville à la con, le maire qui lui pompait l'air, le commissariat qui puait la merde et sa vie qui se barrait en couille. Il revoyait le visage de sa femme quand il était allé la reconnaître à la morgue. Ce connard de légiste qui ne l'avait même pas arrangé un peu. Le rictus de souffrance qui marquait son visage et qu'il n'oublierait jamais. Et sa fille, ce légume qui ...

La petite à terre continuait de pleurer. Elle était assise à même le ciment adossée à une poubelle. Sa culotte, déchirée, restait accrochée à une jambe, coincée qu'elle était par sa Ranger. Le Braz lui mit son flingue sur le front :

- "Allonge-toi !"

- "Non ... S'il vous plaît monsieur."

- "Allonge-toi je te dis ! Magne-toi le cul !"

Le Braz rangea son flingue et sortit son sexe. Il s'allongea sur la fille. Elle ne se débattait même pas. Il la pénétra.

- "Pourquoi ?"

Pourquoi ? Quelle question à la con. Que pouvait-il lui répondre ? De fermer sa gueule ! Ouais ! C'est ça. Il fallait qu'elle la ferme. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il avait un flingue et qu'elle n'en avait pas ! Parce qu'il était flic et qu'il avait tous les droits ! Parce qu'elle n'était qu'une vide couilles ambulante ! Une merde sans aucun avenir ! Une espèce de conne même pas foutue de mettre trois mots les uns à la suite des autres ! Une ratée de la vie ! Une pauvre et triste nulle ! Voilà pourquoi ! De toute façon, depuis le temps qu'il n'avait pas tiré ça irait vite. Elle n'allait quand même pas gueuler non ?

Il fallait simplement qu'il se dépêche avant que Toussaint ne revienne. La fille pleurait et gémissait sous ses coups de reins. Le Braz saisit la fille par les cheveux. Il fallait qu'il se dépêche avant que Toussaint ne revienne. Son cou lui faisait mal. Le sol était froid. Il s'écorchait les genoux sur le ciment.

- "Ferme les yeux ! Ferme les yeux !"

Il s'activait de plus en plus vite. Il fallait coûte que coûte qu'il se dépêche avant que Toussaint ne revienne. Il embrassait la fille sur la bouche.

- "Je t'aime ! Ah oui je t'aime !"

Pourquoi lui disait-il cela ? Il devenait con. Il glissait sur le ciment. Il fallait qu'il aille plus vite. Plus vite. Plus vite avant que Toussaint ne revienne. Il allait jouir. La fille pleurait en silence. Il détourna la tête histoire de ne pas voir ce visage résigné qui ne se révoltait même plus. Debout, derrière eux, Toussaint les regardait.

- "Qu'est-ce que vous faites Patron ? Patron ? Mais qu'est-ce que vous faites ? Eh ! Patron ..."

Le Braz se réveilla en sursaut.

- "Hein !"

- "Eh Patron ! Vous dormiez ?"

Le Braz se massait le cou. Il avait mal aux cervicales. Sa tête trop longtemps penchée en arrière le faisait souffrir.

- "Quel con, je me suis endormi."

Toussaint arrivait avec des sandwichs et des bières. Comme dans tous les commissariats, surtout ceux de la télé !

- "Tenez, mangez-moi ça".

Toussaint posait son colis sur le bureau et Le Braz se levait pour aller pisser.

Confirmation : Toussaint n'était vraiment qu'une tache

Le sandwich à la main, Le Braz regardait le soleil se coucher entre deux tours, là-bas, dans les cités. Il pensait à son rêve. Si tant est que l'on puisse classer ces visions apocalyptiques dans la série des rêves. L'analyse était simple. Il était grand temps qu'il prenne des vacances ou qu'il aille aux putes se faire vidanger les burnes. Ou les deux à la fois. Il devenait poète à la vue du disque orangé qui finissait lentement sa course journalière entre les parallélépipèdes de béton, de verre et d'antennes paraboliques. Mais la réalité du décor le dépoétait rapidement. Le dossier du gosse était ouvert sur le bureau. Ni plus gros ni plus maigre que les tas d'autres dossiers qui attendaient au fond des tiroirs de tous les bureaux de ce commissariat à la con. Il devenait de plus en plus évident que le gosse n'était pour pas grand chose dans la mort de Mouloud. Toujours est-il qu'il aurait bien aimé lui poser quelques questions, lui demander des explications, connaître son témoignage, savoir ce qu'il avait vu ou pas vu. Une seule chose concordait. Il n'y avait pas de témoins du meurtre. Tout le monde avait déboulé quand la mère Mouloud hurlait à l'assassin. Mais avant ça rien. Le Braz regardait la photo du gosse. Il n'avait rien d'une terreur. Au contraire. Il devait peser tout au plus trente kilos tout mouillé avec une enclume dans chaque poche et ses épaules en toit de chiottes n'auraient pas affolé qui que ce soit. Il imaginait mal le molosse épiciier tétanisé de trouille en face de l'arbalète ambulante armée de son coupe papier. Surtout que le Mouloud n'était en rien un enfant de cœur. Lui aussi avait un petit dossier qui traînait. Mais comme par hasard, les quelques plaintes qui s'y trouvaient n'avaient mystérieusement pas eu de suite. Sûrement son esprit de persuasion.

Le même avait même l'air sympa. Il n'empêche, sympa ou pas, un tas de cons l'aurait bien lynché et empalé en place de grève histoire de se calmer les nerfs. Il devenait urgent de lui foutre le grappin dessus. Le Braz n'avait pas envie de le retrouver avec une balle dans le dos, le crâne fracassé ou, pire encore, découpé en rondelles par le train sous lequel il aurait glissé malencontreusement. Le Braz subodorait que, le temps du match, il ne se passerait rien. La vie était suspendue. Mais après, rien n'était moins sûr. Une bande d'allumés pouvaient très bien se lancer à sa poursuite, lui tomber dessus et lui massacrer la gueule rien que pour se calmer les nerfs. Il aurait beau clamer son innocence ce n'est pas ça qui les arrêterait. A moins que la famille de Mouloud ne se fasse justice elle-même. Il devenait urgent de se secouer le cul, histoire que tout ça ne dégénère pas et que monsieur le maire passe une bonne soirée. Toussaint rentrait dans le bureau, tout sourire. Il devait avoir du nouveau.

- "Qu'est-ce que tu as à te marrer ?" Demanda Le Braz impatient.

- "On vient de leur en planter un dans le cul à ces PD de travelos !", répondit l'inspecteur en levant le bras, le poing serré.

Ce pauvre Toussaint n'était décidément qu'une tache.

Raymond la Ferraille

J'ai marché et marché dans les rues, le long de l'autoroute, de la ligne de chemin de fer, toujours à la recherche du Farid. Où ce con pouvait-il se planquer ? On s'était donné rendez-vous à la maison pour regarder le match, boire des canettes et fumer des joints. Il y était peut-être. Pas pour le foot mais au moins pour les joints. Ma sœur l'avait mis au courant. Peut-être me cherchait-il, lui aussi. Je longuais maintenant la "casse" de Raymond la Ferraille. Raymond ... J'ai eu une idée. J'ai zieuté à droite et à gauche et j'ai escaladé le mur. De l'autre côté, je me suis planqué dans une carcasse de bagnole. Les keufs n'étaient pas près de venir me chercher là. A l'autre bout du cimetière de bagnoles Totor et Ursule, les deux clebs du Raymond, gueulaient à s'en faire péter la glotte. Comme d'hab ! Je n'avais jamais vu deux chiens hurler comme ça. Ils n'arrêtaient pas de la journée, sauf quand ils dormaient et encore, tout dépendait de ce qu'ils rêvaient. Vu l'heure, le Raymond devait déjà être cuit. J'étais prêt à parier n'importe quoi qu'il roupillait sur sa paillasse. Je me suis allongé sur la banquette arrière d'une caisse et j'ai fermé la portière. Je gambergeais. Attendre la nuit pour me casser de ce coin pourri. Avec la bamboula qui se préparait, il me serait facile de me mêler à la foule des fêtards et de disparaître. Pour aller où, je n'en savais rien, mais il était temps de mettre les voiles. Tous les flics du bled devaient être sur mon dos, sans compter les autres enculés qui ne rêvaient que d'une chose : me foutre le grappin dessus et se défouler sur ma gueule. Depuis le temps qu'ils attendaient ça. C'est vrai que pas mal de mecs m'auraient bien trucidé. Je repensais à l'autre con que j'avais étalé. Putain, le coup de pompe dans les burnes que je lui avais balancé ! Jouissif. Sans compter le coup de genoux. J'avais senti l'os du nez craquer. J'y avais mis tout mon cœur. Je ne regrettais qu'une chose : ne pas avoir pu me coltiner sa pute de bonne femme. Cette espèce de salope ! Je l'aurais bien collé contre le mur à coups de boule. Je me rappelais le retour de la manif. Energés comme on était, après avoir fait le plein de portables, après avoir déglingué le train et la gare, on leur avait rendu une petite visite dans leur boulangerie de merde et là, on s'en était donné à cœur joie. Foulards sur la gueule, on est rentré à cinquante là-dedans et on a tout cassé. Farid et Lulu faisaient la caisse. Elle s'accrochait au tiroir. Lulu la tirait par les cheveux. Farid lui a balancé un coup de coude dans la gueule et l'autre grosse vache s'est écroulée par terre. Lulu l'a fini à coups de pompes. On marchait sur les gâteaux, on cassait les vitres, les étagères, la vitrine et elle, elle gueulait. Son mec était coincé dans la cave. Je les haïssais, elle et son enculé de mec. Depuis tout même. Rien que d'y penser j'en tremblais de rage. Je la revoyais derrière son comptoir avec sa tronche de pute. A l'époque, mon vieux s'enfilait ses huit litres de pinard par jour. Il fallait faire le plein tous les matins avant d'aller à l'école et avec la monnaie qui restait, je devais acheter un morceau de pain. A chaque fois, c'était la même chanson :

- "Mais tu n'as pas assez, mon petit ! Je ne peux rien te donner."

- "Mais ma mère m'a dit de vous dire qu'elle passerait tout à l'heure pour vous régler."

- "Oh mais je ne peux pas vous faire crédit mon petit, avec tout ce que vous me devez déjà !"

Et tout ça, bien fort, devant les clients qui me regardaient en secouant la tête. Et moi, je repartais avec mes litres de pinard qui s'entrechoquaient dans mon sac, toute la honte de la terre sur la gueule, me faire défoncer la tronche parce que je ne ramenaient pas ce putain de morceau de pain à la con. Je l'aurais égorgé de plaisir. Le soir, au fond de mon lit, quand mes parents se foutaient sur la gueule, j'imaginais que j'entraais dans sa putain de boulangerie. Il n'y avait personne. Je sortais mon flingue. Je le lui collais sous le pif. Elle commençait à chier dans sa culotte et se mettait à chialer en me suppliant de l'épargner. Je lui faisais faire ce que je voulais. Dans mon rêve, elle finissait en général à genoux, en train de me sucer la bitte. Moi, pendant ce temps je m'enfilais tous les gâteaux du magasin jusqu'à en dégueuler. Farid, moi et tous les autres pingouins, on fantasmait tellement sur ses nibards, qu'on en faisait des concours de pignoles. Mes premières branlettes dataient de cette époque. J'avais beau m'astiquer le mandrin en fantasmant sur son cul, j'avais toujours gardé cette haine féroce à son encontre. Mouloud aussi tout le monde le haïssait. Surtout les bonnes femmes. Mais ce n'était pas pareil. Le fait de savoir que toutes les radasses du coin venaient se faire mettre pour solder leur ardoise nous faisait plutôt marrer, nous les mecs. Et puis ce con du haut de ses deux mètres nous refroidissait.

- "Eh le branleur ! Sors de là ou je lâche les fauves !"

Ca m'a réveillé. Je voyais les gueules des deux clébardes et leurs crocs à travers la vitre de la portière. S'ils me chopaient, ils me déchiquetaient. Ce sale con de Raymond était là avec son fusil de chasse, complètement cuit.

- "Déconne pas Raymond, c'est moi !"

- "Sors de là en culé ou je te brûle la gueule !"

Raymond... Lui et moi on avait été en affaire ensemble. Ca remontait à quelques années. Un super plan pour rentabiliser sa "casse". Il avait eu une idée de génie. Raymond, Farid, Stankovic, moi et je ne sais plus quel autre con, avions dealé ensemble. Le mercredi, au lieu de nous pignoler dans les caves ou faire nos conneries, comme il disait, on se mettait sur le pont de l'autoroute et de là, on balançait des caillasses sur toutes les bagnoles qui passaient. Le pare-brise défoncé ou les phares déglingués, les mecs s'arrêtaient illico presto, regardaient les dégâts et déboulaient vitesse grand V dans la casse du Raymond comme des assoiffés dans un bar. Les choses étaient pensées par un cerveau de génie. Raymond avait installé à la bretelle de sortie un panneau indiquant le chemin de son gourbi : Casse Auto Chez Raymond. Comme il disait en se tapant le front de son index :

- "Il y en a là-dedans !"

Tout aurait pu marcher tranquillement (chacun se faisant son beurre) si Farid et l'abruti de Stanko n'avaient pas commencé à se foutre sur la gueule pour une histoire à la con. Farid a étalé Stanko. Le Stanko s'est relevé, a pris un pavé qu'il a balancé sur Farid. L'autre s'est baissé et le paveton a atterri dix mètres plus bas dans le pare-brise d'un trente cinq tonnes qui passait par là avec sa cargaison de porcs. Le

chauffeur a pris la caillasse en pleine gueule. Le camion s'est mis en travers de la route, a accroché deux trois bagnoles, s'est renversé, est venu s'emplafonner sur la rambarde de sécurité qu'il a défoncée et est passé de l'autre côté de l'autoroute. Ceux qui venaient en face ont eu plus que du mal à s'arrêter. Le carambolage est passé à la télé. Une quarantaine de voitures et deux camions s'étaient embrassés en l'espace de vingt secondes à plus de quatre vingt kilomètres heures. Cinquante trois porcs avaient trouvé la mort sur le coup. Le reste était coincé dans la ferraille de la remorque ou cavalait sur l'autoroute. Parmi les automobilistes dix huit blessés dont deux graves. Tout ça sous les rires de Stanko et de Farid réconciliés. Ces deux cons, debouts sur la passerelle, n'avaient rien trouvé de mieux, pour sceller leur amitié retrouvée, que de faire des bras et des doigts d'honneur aux mecs d'en bas. Ceux-ci, fous de rage voyaient leur bagnole en charpie et s'arrachaient les cheveux de ne pouvoir attraper ces deux cons qui se foutaient de leur gueule. C'est depuis ce jour là que tous les ponts qui enjambaient l'autoroute étaient recouverts de grillage.

- "Tu vas sortir de là p'tit enculé ?"

La voix était éraillée et ça patinait sec au niveau prononciation. Les deux clébards n'arrêtaient pas de gueuler.

- "Vos gueules ! J'te préviens, je vais te plomber le cul si tu ne sors pas de là !"

- "Retiens tes clebs merde !"

- "Totor, Ursule vos gueules bordel !"

Quand j'ai mis le pied par terre, il m'a enfin reconnu.

- "Baisse ton flingue merde !"

- "Qu'est-ce que tu fous là ?"

- "Je me planque !"

- "Alors, c'est vrai ce qu'on dit ? T'as seriné l'autre sac à merde ? T'as eu raison, son pinard est de plus en plus dégueulasse."

- "J'y suis pour rien bordel !"

- "Ah ouais ! Alors pourquoi tu te planque chez-moi si t'as rien à te reprocher ?"

Ma dernière heure

Raymond avait vidé son dernier litre de blanc. Il sortait une nouvelle caisse de munition de dessous la table. Ça puait grave dans son gourbi. Il vivait dans une cabane de chantier, plantée au beau milieu d'un cimetière de bagnoles qui rouillaient. L'hiver il y faisait moins quinze et l'été plus cinquante. Dans les deux cas, il buvait autant. L'hiver pour se réchauffer et l'été pour se désaltérer. Nous étions en été. Le soleil de cette fin d'après-midi dardait ses rayons d'or et de lumière sur le toit du gourbi. Les fenêtres étaient fermées, collées par la crasse. Punaisées aux murs, les calendriers de routiers étalaient leurs égéries. Gros culs, gros seins et chattes ouvertes sur l'infini s'étaient devant nos yeux. L'une d'elles se carrait une carotte dans la moule, un poireau dans le fion et suçait son majeur en ouvrant des yeux plus que gourmands. J'imaginai sa langue sur le bout de mon gland. C'était une pub pour des conserves de légumes. Je suppose que le Raymond s'envoyait ses pin-up punaisées avec sa main droite au cours de ses nuits solitaires plus que torrides. A moins qu'une chaussette remplie de nouilles tièdes ne subisse les assauts répétés du queutard en manque de chair fraîche depuis des siècles et ne lui rappelle des sensations depuis longtemps parties aux oubliettes du néant. Le Raymond ne s'était pas lavé ni changé depuis dix ans. Depuis que je le connaissais ... Il portait la même chemise, le même pantalon et les mêmes pompes ! Je n'osais imaginer le slip qui, pour revenir à sa couleur originelle, devrait mariner dans un bain de gas-oil pendant au moins huit jours. La poubelle dégueulait son trop plein à côté de l'évier. Dans celui-ci, macérait une pile de vaisselle qui devait être là depuis six mois. Les mouches survolaient tout ça.

- "Tu ne regarde pas le match ?"

- "Rien à foutre de ces PD. Alors raconte."

- "Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?"

- "C'te bonne blague ! Comment t'as planté l'autre enculé tient !"

On était mal barré.

J'ai fini mon histoire. Je ne sais même pas s'il m'avait écouté tellement il était dans le coltard. Il transpirait à grosses gouttes. Il me regardait avec ses yeux de veaux rougis par l'alcool. Il vida le fond de sa bouteille et en ouvrit une autre.

- "Pas étonnant qu'on l'ait refroidi ce con, son pinard c'est plus du pinard ... C'est de la pisser ! En plus dégueulasse. Bon, qu'est-ce que tu compte faire ?"

- "Même casser le plus loin possible de ce trou."

- "Avec quoi et pour aller où ?"

C'est vrai qu'avec ce que j'avais dans les fouilles, je n'irai pas loin. Et où aller ? On gambergeait sec quand ce con eut encore une fois, une idée de génie dont il avait le secret.

- "T'as qu'à rester là. Tu te planque ici et t'attends que ça se tasse. D'ici là on aura peut-être retrouvé le trucideur de l'épicemard."

Je me voyais mal rester dans ce gourbi plus d'une heure. Alors m'en servir de base vie c'était au-dessus de mes moyens. Rien que les clébards déjà, ils n'y restaient pas. Ils étaient sur

le pas de la porte, écroulés par terre, cherchant de l'air pur. Ce con n'a pas apprécié ma réponse et a commencé à s'énerver.

"Et pourquoi qu'il ne veut pas rester avec le Raymond ? Hein ! C'est parce que ce n'est pas un palace ? Il croit peut-être que le Raymond va le balancer aux lardus, histoire de toucher la prime ? Il le prend pour une pédale de balance sans doute ?"

Ce con était de plus en plus parano. D'après mon père, qui ne buvait que du rouge, c'est le blanc qui fait ça. Il commençait à me les gonfler grave. J'étais venu dans sa casse histoire de me planquer une paire d'heures et voilà que ça dégénérait dur. En fin de compte, j'étais comme les autres. Il s'emportait sur le monde qui l'avait foutu au rebut, sur sa bonne femme partie le soir de leurs noces avec son meilleur pote qui baisait mieux que lui, sur les affaires qui marchaient mal, les branleurs comme moi, qui venaient la nuit dépouiller ses cadavres de bagnoles, piquer les pièces et les revendre aux puces. Le monde le faisait chier et il en avait plus que marre. Plus il s'énervait plus les clébardes s'énervaient. Ils s'étaient levés et grognaient en me montrant leurs crocs. Ils commençaient à me foutre la trouille. D'ici à ce qu'ils me sautent dessus ... Lui aussi il commençait à me foutre la trouille, surtout que dans cet état, on ne savait jamais ce qui pouvait lui passer par la tête. Un qui s'en souvenait, c'était l'abruti de Stanko. Après le carambolage monstre qu'il avait provoqué, ce con n'avait rien trouvé de mieux que de venir chercher sa part chez Raymond. Raymond lui avait sauté à la gorge. Stanko avait réussi à s'échapper. Raymond l'avait poursuivi avec ses trois clébardes et avait déchargé son fusil de chasse sur le fuyard. C'est en tirant sur Stanko qui se planquait derrière les bagnoles qu'il avait tué Dudule, son chien préféré. Le Dudule, il a gueulé pendant deux heures avant que Raymond ne l'achève à coups de crosse. Il n'avait plus de cartouche. C'est ce qui a sauvé la vie de Stanko. Faut dire que le Raymond l'avait mauvaise. Après le carambolage, les flics se doutant de quelque chose l'avaient enchristé deux jours au poste. Deux jours la lumière dans la gueule, deux jours de baffes et de tartes et deux jours sans boire. Ça l'avait rendu fou. Mais le Raymond n'était pas une tarlouze. Il n'avait rien dit. Quand il est rentré, il a vidé une caisse de blanc. C'est le moment qu'avait choisi l'autre con pour venir réclamer son péze. Entre les chiens qui n'avaient rien bouffé, l'overdose de picrate et Stanko qui venait le faire chier, c'était trop. Le Raymond a disjoncté grave. En finale, Stanko a passé huit jours à s'enlever les plombs qu'il avait dans le cul avec une pince à épiler.

- "Ferme ta gueule, tu commence à me faire chier !"

- "Je le fais chier ... Je le fais chier !"

Il se mettait debout derrière la table. Il allait me faire montrer de quoi il était fait le Raymond et que ce n'était certainement pas un branleur dans mon genre qui allait faire la loi chez lui. Totor et Ursule vos gueules ! Des petits fumiers dans mon genre il les faisait marcher droit et s'ils ne marchaient pas droit c'est à coups de bitte dans l'arrière train que ça se passait. Il se saisissait du fusil.

- "Et je te préviens que tu vas te foutre dans un coin et ne plus bouger espèce de petit con, sinon, j'te brûle la

cervelle. Et s'il n'est pas content le p'tit PD, il va me servir de poupée gonflable vite fait bien fait !"

Les deux clébards étaient devenus fous. Ils gueulaient comme des malades autour de moi en faisant de bonds et en montrant leurs crocs. Ils allaient me déchiqueter le cul. Ils me foutaient les boules.

- "Ils vont te bouffer les burnes tu vas voir ! Baisse ton froc !"

- "Va te faire foutre pauvre con !"

- "Tu vas baisser ton froc et te mettre en position le cul à l'air sur le plumard espèce de petit connard. Tu vas voir qui c'est qui commande ici, si c'est toi ou si c'est moi ! Aller à poils !"

Il s'avavançait vers moi en me braquant avec le flingue. Il me poussait vers le pieu. Je commençais sérieusement à baliser.

- "Tu crois peut-être qu'il n'est pas chargé. Tiens regarde."

La poubelle venait d'exploser sous la décharge de chevrotine. Les chiens étaient hystériques. Je commençais à chier dans mon benouze quand ce con s'est coincé le pied dans un trou du parquet. Il a trébuché, a voulu se retenir au lit et s'est étalé. Il voulait se relever. J'ai pris le litre de vin qui était sur la table, je lui ai balancé à travers la gueule de toutes mes forces. Il a poussé un hurlement. Il s'est écroulé sur la chaise, s'est cogné la gueule sur le coin de la table, s'est tiré un coup de fusil dans le pied et s'est emmanché l'œil droit sur le coin de l'évier. Il y avait du sang partout et des morceaux de bidoche constellaient le parquet.

- "Aaaahhhh ! L'enculé ! Mon pied ... Mon pied ... Mon œil !"

Je lui ai refoutu un coup de bouteille sur la gueule et là, il s'est endormi, complètement anesthésié. Les clébards me regardaient en grognant. J'ai cru ma dernière heure arrivée. J'ai vu le moment où ils allaient me bouffer. Ils sont venus vers moi et m'ont senti. Ursule m'a léché la main et ils se sont mis à laper le sang qu'il y avait sur le parquet. Putain, ce n'était vraiment pas ma journée.

Fout la Merde

Je regardais ce con allongé par terre. Sa charentaise droite était en charpie. Quant à son pied ... Le sang se répandait sur le plancher et les clébardes se régalaient. Totor croquait un orteil. Putain quel bordel ! Ce n'était vraiment pas mon jour. La preuve ? Fout la Merde pointait sa gueule de rat d'égouts à la porte de la cahute.

- "Putain, tu l'as buté ?"

Il ne manquait plus que lui pour compléter le tableau. Ça faisait bien six mois que personne ne l'avait vu. Je pensais qu'il était mort, que quelqu'un l'avait égorgé au fond d'une cave, qu'on l'avait lesté d'un bloc de béton et balancé dans le canal, qu'on lui avait roulé dessus avec un rouleau compresseur ! Bref, qu'il s'était passé quelque chose pour qu'on ne revoie plus jamais sa gueule de rat ! Mais non, comme à son habitude, il apparaissait là où on n'avait pas besoin de lui, histoire de foutre la merde.

- "T'es pas mort enculé ?" Lui ai-je demandé à bout de nerf.

- "Non mais attend, que j't'explique ! C'est pas moi qui suis dans la merde, c'est toi !"

Il était entré dans la baraque et parcourait les lieux en claudiquant sur le spaghetti qui lui servait de jambe gauche. Rien que de le voir aller et venir renifler la merde comme il la reniflait, déjà, on avait envie de le tuer. Cette espèce de suce pneu bouffait à tous les râteliers et partout où il passait plus rien ne repoussait.

Son histoire était pitoyable. Ses parents étaient arrivés d'on ne sait où en plein hiver. Trois mois après, son père tombait d'une grue. Il laissait sa femme, enceinte, seule au monde. La veuve avait accouché, toute seule, dans son lit, au fond de sa cabane, d'un beau bébé joufflu. Le travail terminé, elle avait eut envie de chier. En poussant, elle n'avait rien trouvé de mieux à faire que d'expulser une larve restée coincée on ne sait pas trop où. Elle venait d'avoir des jumeaux. A deux heures de distance. Même les toubibs n'y comprenaient rien. Le beau bébé joufflu (le premier pondu) mourut au bout de huit jours, à moitié bouffé par les rats qui courraient partout dans la cahute. Fout la Merde, malgré ses huit cents grammes, avait survécu. Un défi à la science. Une patte plus courte et plus maigre que l'autre (la gauche s'était arrêtée de grandir à dix ans, allez savoir pourquoi ?), il vivotait tout seul dans les caves des cités. Un matin pas fait comme les autres, sa mère s'était jetée du neuvième étage. Elle se croyait poursuivie par un troupeau de hyènes. Dix ans de Suze-Ricard, de huit heures du matin à minuit, lui avaient attaqué sérieusement les neurones. Dédé et Jaquotte, un couple de PD, avaient bien recueilli le petit Fout la Merde, histoire de l'aider un peu et surtout d'avoir un enfant, vu que la Jaquotte se sentait un cœur de femme dans un corps d'homme, mais de retrouver leur chat pendu à la tringle à rideaux, ça les avait un peu refroidi les deux phoques. Alors, ils avaient fait comme tout le monde et s'étaient débarrassés du phénomène promis à un bel avenir. Même la DDASS s'en était séparée. Depuis, il vivotait dans les caves. Comment ? C'était un mystère. Personne ne voulait le savoir et quand on le rencontrait sur son chemin, on changeait vite fait de

trottoir. Mais il fallait faire attention en traversant. Une qui s'en souvenait, c'était la mère Parran. Fout la Merde arrivait au devant d'elle. Pour le fuir, elle s'était signée et avait traversé la rue sans regarder. Elle avait pris le bus en pleine gueule. Huit mois d'hosto. Avec Nonoss et Stanko il y avait eu un mort. Ce connard de Fout la Merde leur avait vendu un automatique, tchèque leur avait-il précisé, et leur avait conseillé de jouer à la roulette russe pour passer le temps. Nonoss, con comme un manche à balais, avait commencé le premier. Il avait gagné. Il avait repeint la cage d'escalier avec sa cervelle. Stanko voulait crever l'avorton, mais il était mort avant, crucifié sur sa mobylette par M'BA GONKONNE et ses sbires.

De le voir devant moi, ça me foutait la chair de poule et des boutons pleins la gueule.

- "Tu ne sais pas où il planque son fric cet enculé ?"

- "Quel fric ?"

Il commençait à arracher le lambris quand Raymond a poussé un grognement.

- "Ben, il n'est pas mort ?"

- "Putain, qui t'a dit qu'il était mort, pauvre con ?"

Les deux clébardes, la queue entre les jambes, regardaient Fout la Merde comme un extra terrestre. Raymond sortait du coltard.

- "Mon pied ! Aaaahhh ! Mon pied !"

Fout la Merde était branché sur du cent mille volts. Il sautillait autours du blessé comme un vautour autours d'une charogne.

- "Eh Raymond ! Il est où ton fric ? Hein ! Il est où ? Eh Raymond !"

- "Vas te faire foutre petit connard !" a râlé le Raymond.

Fout la Merde a écrasé le pied blessé du Raymond. J'ai cru que le Raymond allait y passer. Il a poussé un hurlement à faire frémir un mort.

- "Aaaaahhhh !"

Les chiens étaient sous le lit et geignaient. L'autre givré allait et venait dans la cahute. Il ouvrait tout, retournait les tiroirs et vidait l'armoire sur le plancher.

- "Eh ! Il paraît que tous les flics te recherchent ? Je le sais, je les ai vus ! Ils sont partout dans les cités ! T'as fait fort. D'abord Mouloud et maintenant c'te pute."

- "Aaaahhh ! Appelez un toubib bande de petits cons."

- "Eh Raymond ! Il est où ton fric ? Hein ! Il est où ?"

- "Vas te faire mettre Saloperie d'avorton ! Plutôt crever !"

- "Bon d'accord !"

Fout la Merde sautait maintenant sur le pied en charpie de Raymond. Les hurlements étaient épouvantables. Les deux clébardes ne bougeaient toujours pas. Tétanisés, ils gémissaient de plus en plus fort. Fout la Merde avait dégoté une manivelle dans le bordel de la cahute.

- "Eh ! Raymond, tu te rappelle quand tu me faisais des sandwiches à la sardine ? Hein ! Tu te rappelle ? Tu me disais que c'était du beurre alors que c'était de la margarine. Tu te rappelle enculé ? Pour bouffer cette merde au fond de mon trou j'étais obligé de te sucer ? Hein ! Tu t'en rappelle ? Alors, tu vas me dire où il est ton fric où sinon, je te casse la guibole à coups de manivelle."

- "Mais arrête, t'es complètement malade."

- "Toi ta gueule ! Baise ta sœur et ne me fais pas chier. T'entends ? Casse-toi ou je t'explose la tête."

Le Raymond ne pouvait pas parler tellement il devait morfler. D'ailleurs, il bavait.

- "Alors Raymond, t'as réfléchi ?"

- "Va te faire foutre infirme de merde !"

Quand la manivelle a rencontré le tibia ça a fait un drôle de bruit ! Ca a fait "toc". L'avorton était devenu fou. Raymond vomissait de douleur. Ursule et Totor restaient terrés sous le lit. Je comprenais maintenant pourquoi ils ne lui avaient pas sauté dessus. Le Fout la Merde était un habitué de la maison. Je l'imaginai plus jeune, affamé, cherchant de quoi bouffer au fond de son trou et obligé de se taper le Raymond et son sandwich à la sardine. Putain, il devait avoir la haine. Trois minutes de hurlements plus tard, la main tremblante de Raymond lui montraient quelque chose.

- "Eh ! C'est où Raymond ? C'est où ?"

- "Aaaaahhhh !"

Ca ne devait pas aller assez vite pour ce sale connard. La manivelle s'était abattue une deuxième fois. Sur la rotule ce coup-ci. Les yeux révulsés de Raymond me faisaient peur.

- "Il est où ton fric ? Il est où ?"

Fout la Merde s'acharnait à coups de manivelle sur la jambe de Raymond qui était retombé dans le coltard.

- "Mais arrête espèce de con ! Tu vois bien qu'il ne peut pas te répondre."

- "Toi ta gueule sinon je t'explose !"

Je venais d'éviter la manivelle qui s'abattait sur la table. L'assiette ne résista pas. Il se retourna et rua de coups le futur cadavre. La manivelle montait et redescendait aussitôt.

- "Enfoiré ! Enfoiré ! Tu te rappelle dis ? Tu te rappelle tes sandwiches de merde et après ? Hein ! Et après quand je pleurais et que tu te marrais ?"

Il s'appuyait sur l'évier à bout de souffle.

- "Ah, putain !"

Il se jetait maintenant sur les placards de Raymond. Il déglingait tout. Les affaires et la vaisselle volaient. Il ouvrait une boîte à sucre.

- "Regarde-moi c't'enfoiré."

Il sortait des liasses de biftons. Des biftons en rouleaux, maintenus par des élastiques.

- "Tu vois, je te l'avais dit. Ils ont tous du fric ces fumiers. Plus ils vivent dans la merde, plus ils ont du fric." Raymond ne bougeait plus.

Je me baissais histoire de confirmer ce que je pressentais.

- "Il ne respire plus !"

- "T'as vraiment pas de bol !"

Ce con serait ma perte.

De voir le Raymond allongé par terre, ça l'a énervé grave le Fout la Merde. Il s'est jeté sur le cadavre et l'a fini à coups de poings, à coups de coudes, de genoux et de crachats. Ça ne servait plus à grand chose, bien sûr, mais ça le calmait. Les clébardes hurlaient à la mort. C'était l'apocalypse dans la cahute. Fout la Merde était là depuis un quart d'heure. Un quart d'heure et déjà un mort. Je la sentais vraiment mal cette fin de journée. Avec le bol que j'avais, ça allait encore retomber sur moi.

- "Mais arrête tes conneries, pauvre con ! Tu ne vois pas qu'il est mort ?"

- "Fumier ! Fumier ! Fumier !"

- "Tu crois que je ne suis pas assez dans la merde comme ça ? Je ne suis pas là pour supporter tes conneries."

- "Quoi mes conneries ? Hein ! Mes conneries ? Il était déjà par terre quand je suis arrivé. Et puis d'abord, j'ai tout vu ... C'est toi qui l'as assommé avec la bouteille de pinard. Tu veux que j'aïlle voir les flics et que je leur raconte ?"

- "Leur raconter quoi, pauvre con ?"

- "Que tu lui as filé un coup de fusil dans les jambes ! Que je t'ai vu l'achever avec la manivelle ! Que tu lui as piqué tout son fric à ce gros naze !"

- "T'es complètement givré."

- "Ah ouais ! Et qui c'est qu'on croira ? Toi ? T'as déjà le cadavre de l'autre grosse pute sur les bras. Un de plus ou un de moins tu n'es plus à ça près."

- "Pour Mouloud, j'y suis pour rien."

- "Moi je le sais ! Mais pas les autres !"

- "Comment ça tu le sais ?"

- "Je sais tout moi. Je vois tout. Avec ma gueule de rat et ma patte folle, comme vous dites, je sais tout ce qui se passe dans cette cité de merde. Qui flingue qui, qui couche avec qui, qui pique quoi ! Tout sur tout ! Tout sur vous et vos vies de merde ! Toi qui baise ta sœur, le père Martinez qui se branle sur ses bouquins de cul dans le local à poubelles, sans parler des autres salopes qui font les putes pour trente balles au fond des caves, histoire de se payer un collant. Et l'autre con qu'on n'a jamais retrouvé et qu'on ne retrouvera jamais. Ils l'ont balancé dans les fondations et coulé du béton dessus."

Il devait parler de Tonio la Balance. Cette charogne me devait deux cents balles et avait disparu un beau matin. On ne l'avait jamais revu. Je savais où étaient mes deux cents balles. Ne restait plus qu'à trouver les fondations.

- "Maintenant, si tu veux t'en sortir, t'as intérêt à me filer un coup de main."

- "Un coup de main ? Quel coup de main ?"

- "Pour nettoyer toute cette merde. On va foutre le feu à la cahute et comme ça ni vu ni connu, on se casse."

- "Et le fric ?"

- "Quoi le fric ? Le fric il est pour ma pomme. Tu ne crois quand même pas que je vais partager avec toi non ? Quand on aura terminé j'ai peut-être un plan pour te planquer mais faut pas trop m'en demander ! Le fric il est pour moi tout seul."

Aller, magne-toi le cul pauvre gland. Aide-moi à bouger ce tas de merde."

Là, il m'a bien énervé le Quasimodo de mes deux ! Il commençait sérieusement à me les briser menu - menu. Je n'étais pas sur terre pour servir de boniche à cette larve ambulante. Je me suis jeté sur lui. On a roulé sur le cadavre de Raymond et on s'est foutu sur la gueule. C'était une vraie boule de nerfs. Il a saisi une bouteille et a voulu m'en balancer un coup à travers la tronche. Je me suis planqué. Elle a volé en éclat en percutant la table. Cet enculé avait maintenant un tesson dans les mains. Je craignais pour mes burnes. Il avait beau avoir une patte plus courte que l'autre, c'était un vrai singe.

- "Aller, amène-toi ! Amène-toi que je te crève la gueule, punaise."

Il avançait sur moi comme un torero qui veut planter ses machins dans le taureau, sa face d'hyène défigurée par la haine.

- "T'aimerais bien le savoir, hein ! T'aimerais bien le savoir qui c'est qui l'a crevé l'autre grosse pute de Mouloud ?"

J'avais une chaise dans les mains. Je lui ai balancé, mais il l'a évité. J'étais coincé contre l'évier et le mur. Il allait me faire ma fête. Alors un réflexe ! J'ai gueulé.

- "Totor ... Ursule ... Attaque ! Attaque !"

Les deux clebs sont devenus fous. Ils lui ont sauté dessus. Fout la Merde a quand même réussi à planter son tesson de bouteille dans le flan d'Ursule qui s'est mis à hurler de douleur et de rage. Totor déchiquetait le bras droit de l'avorton qui gueulait comme un malade.

- "Arrêtez-les ! Arrêtez-les !"

- "Dis-moi qui c'est qui a tué Mouloud ? Qui c'est qui a tué Mouloud ?"

- "Arrête-les ! Arrête-les ! Je vais te le dire."

- "Totor ... Ursule ... Couchés ... Couchés bordel !"

J'avais beau leur gueuler dessus, rien ne les arrêtait. La vue du sang les rendait complètement givrés ; comme le vin blanc, Raymond. Fout la Merde avait attrapé la gorge d'Ursule entre ses dents et le mordait tout en lacérant les flancs du chien avec le tesson de bouteille. Le chien déchiquetait l'oreille gauche du nain. C'était une sacrée mêlée. Il y avait du sang partout. J'ai pris la manivelle et j'ai cogné sur Ursule pour lui faire lâcher prise. Ce putain de clebs tenait bon, mais j'ai fini par l'achever. Je me suis jeté sur Totor. J'avais beau me déchaîner sur lui, il tenait sa prise. Il égorgeait Fout la Merde. Je tapais dessus comme un malade avec la manivelle. A chaque coup je devais lui casser la colonne vertébrale mais cette charogne ne lâchait rien. Je voyais les bras de l'autre con qui brassaient l'air pour des prunes. Son corps était agité de soubresauts. Le sang a commencé à gicler de sa gorge. J'ai réussi à avoir la tête du chien. Il a poussé un dernier cri et est tombé sur le flan. Fout la Merde gigotait par terre. Il essayait d'arrêter le sang en se tenant la gorge. Il râlait.

- "Je vais crever ! Je vais crever ! Putain fait quelque chose."

- "Qui c'est qui a tué Mouloud ? Dis-moi qui c'est qui a tué Mouloud. Magne-toi !"

Il m'a fait signe de m'approcher plus près.

- "Vas te faire enculer ..."

A genoux, je le regardais se vider. Je le savais bien :
rencontrer ce con, serait ma perte.

Un silence Mozartien.

Je contemplais le désastre. Quatre cadavres. J'étais en plein cauchemar. J'allais bientôt me réveiller. Il n'était pas décemment possible qu'en l'espace de si peu de temps des tonnes et des tonnes de merde puissent dégringoler comme ça, sans prévenir, sur la gueule des gens. Ce n'était pas humain. C'était de la science fiction. Les Martiens allaient entrer en jeu dans très peu de temps. Peut-être même garaient-ils leur soucoupe sur le parking d'à côté. Je demandais à Dieu de me faire reprendre pied dans la réalité.

Depuis la nuit des temps, notre destinée à nous autres, les ratés, c'était de vivre dans la mouscaille du premier janvier au trente et un décembre. Ça faisait des siècles que ça durait. On en avait pris l'habitude. Fallait rien changer. Mais là, c'était trop. Et nous n'étions qu'en juin.

Je voulais juste me planquer dans la casse du père Raymond. Je ne voulais rien d'autre. Me planquer, sortir de là et me casser ailleurs respirer un autre air. Où ? Je n'en savais rien. Mais j'aurais toujours le temps d'aviser.

Je regardais l'autre con avec sa gueule de rat. Non seulement il était laid, mais en plus, il savait le fin mot de l'histoire. Je devais être vraiment maudit. Faire quelque chose. Mais quoi ? Je ne pouvais pas rester là et me planquer indéfiniment. J'ai piqué le pognon que Fout la Merde avait dans ses fouilles. J'avais envie de chier alors j'ai été chier. Je n'ai pas eu le temps de fermer la porte. J'ai juste eu le temps de baisser mon froc et de débourrer au moins un litre de flotte. C'était ça avoir les foies. Chier de la flotte. J'aurais bien chialé, mais ça n'aurait pas fait avancer le schmilblick pour un sou. J'avais la fâcheuse impression de me retrouver des années en arrière. Tout même, j'allais me planquer dans les gogues, les soirs où mon vieux cassait tout dans la baraque et balançait des torgnoles sur les têtes qui dépassaient. Là aussi, j'en ai chié des kilos de flotte. Ça volait grave dans cet appart' de merde. Chaque fois que son poing rencontrait quelqu'un ou quelque chose qui n'aurait pas dû se trouver sur son passage, ça faisait mal et l'écho répondait en hurlant. Ici, à l'inverse, le silence était lourd et insoutenable plus horrible que le bruit. Comme nous avait dit la prof de musique avant d'ouvrir la porte de la classe et de disparaître à tout jamais de nos vies :

- "Le silence qu'il y a après du Mozart, tas de glands, c'est encore du Mozart. Je sais que vous ne saisissez pas la portée philosophique de la chose, d'ailleurs vous ne la saisissez jamais ! Vous ne serez toujours que de la merde et vous resterez la lie de la société jusqu'à la fin de vos jours, mais le silence, ça peut aussi être de la musique."

Ca nous avait scotchés, laissés raides et plantés grave sur nos bancs cette histoire. Nous avions atteint un sommet d'incompréhension himalayesque d'où nous n'étions pas prêts de redescendre. Comment aurait-on pu penser, nous les pauvres glands, que le silence pouvait être de la musique ? Et si le silence c'était des notes de musique, ce silence d'après carnage, c'était quoi ? Peut-être m'aurait-elle répondu, elle qui avait tenté des années durant de nous inculquer les quelques rudiments qui auraient fait de nous des mélomanes

avertis. Mais mademoiselle Edwige Rossignol avait jeté l'éponge, démissionné de l'éducation nationale et terminé sa carrière comme épongeuse de routiers sur une aire d'autoroute du côté de Montélimar. Elle y jouait de son instrument préféré : la flûte.

Je comptais les biftons. Mes mains tremblaient. Je ne pensais pas qu'autant de pognon tenait en si peu de place. J'ai failli me torcher le fion avec, tellement j'étais énervé. Avec ça, je pouvais me barrer. Prendre le train pour quelque part. Mais où ? L'Amérique ? Je n'étais jamais sorti de cette banlieue de merde. Les seules vacances que je n'avais prises c'était en Seine et Marne. Dans un camping. Avec le père Jean-Gaëtan et de mon frangin la fiotte. Jean-Gaëtan, le corbeau qui s'était fait lyncher à coups de battes de "base-ball". On était parti une semaine. Le service social de la Mairie voulait nous faire prendre un bol d'air. Ca avait tourné au vinaigre son bol d'air. Au bout de trois jours, il n'y avait plus de camping, les péquenots du coin nous coursaient avec leurs fourches et les CRS ont déboulé vite fait bien fait pour remettre de l'ordre. On rentrait dans les champs, on saccageait les récoltes, on arrachait tout et on faisait du rodéo sur les vaches. Bouboule en a tué une. Farid était monté dessus, mais comme la bestiole avait l'air de s'en foutre, ce connard de Bouboule lui a coincé un morceau de fil de fer barbelé sous la queue. Quand les pointes lui sont rentrées dans le fion, elle a commencé à beugler sérieux et à bouger son gros cul dans le pré. Je suis certain qu'on l'entendait à des kilomètres. Farid se cramponnait à ses cornes. Il est tombé. L'autre, plus légère, cavalait dans le champ, ruait et filait des coups de sabots derrière elle. Bouboule la poursuivait avec un bâton et s'amusait à la cogner. On était tous morts de rire. Jusqu'au moment où elle a glissé sur une merde. Elle a dégringolé en bas du champ et s'est retrouvée les quatre fers en l'air le cul dans une mare. Elle hurlait de douleur et de terreur, on ne faisait pas la différence. Elle s'était cassé les jambes ou la colonne ou un truc dans le genre. On a eu juste le temps de se barrer. Le pécore est arrivé comme un fou sur son tracteur. Il nous tirait dessus avec son fusil de chasse. Faut dire qu'on avait fait fort. Outre l'épicerie du coin qu'on avait pillé, l'église qu'on avait saccagé, les carreaux qu'on s'amusait à déglinguer, les poules et les canards qu'on volait, histoire de leur tordre le cou ou de les enculer, deux ou trois filles du bled avaient porté plainte à la gendarmerie en prétextant qu'elles avaient été violées. Ce sont les C.R.S. qui nous ont refoutus dans le car et qui nous ont ramenés sous escorte. On avait tellement la rage que nos vacances se terminent en eau de boudin, qu'on a pulvérisé ce putain d'autocar de merde avant d'arriver chez nous. Voilà, c'était ma seule expérience de la cambrousse. De toute façon, la cambrousse me faisait chier.

Assis sur les chiottes de Raymond, je me rendais compte grave que nous étions vraiment que de la merde. Avec ce que j'avais dans les mains, je ne savais même pas où aller. Mis à part les caves, le parking, le centre commercial et le café du coin, qu'est-ce qu'on connaissait ? Rien. On allait de temps en temps à la ville histoire de se défouler, mais à part ça, on ne connaissait rien. J'étais dans la merde, je ne savais pas quoi faire. Je n'avais aucune solution. Aucune imagination. En

fin de compte, je me demandais si la meilleure des conclusions n'était pas de me rendre aux flics, tout simplement, pour qu'ils me foutent en taule en attendant de retrouver le vrai coupable. Le problème, c'est que des mecs comme moi, au fond d'une taule, servaient souvent de poupée gonflable aux plus anciens et ça, je n'en avais pas trop envie. Je préférais encore me calter, je ne sais pas où, que de me faire emmancher au fond d'une douche, d'une cellule ou d'un atelier. Avec ce que nous avaient raconté les grands frères, je ne me sentais pas le courage d'affronter ça. Ça avait beau être des durs et des caïds, les grands frères, ils les avaient planqués leurs miches en cabane et ils changeaient vite fait de conversation quand on abordait le sujet. Gaulé comme j'étais gaulé, je ne préférais pas tenter le diable.

Je déambulais maintenant dans la cabane de Raymond. C'était la zone. Ce con de Fout la Merde avait raison. Il fallait y mettre le feu. J'avais sûrement laissé des empreintes partout et si on découvrait le carnage tel quel, on allait encore me le faire endosser sans aucun problème. Je repensais à un fait divers que j'avais entendu à la télé. Des mecs avaient fait un casse. Pour ne pas laisser d'empreinte, ils avaient cramé leur bagnole sur un parking. Les flics avaient retrouvé le tas de ferraille mais n'avaient pu rien faire. Les indices avaient disparus. Putain de bordel de merde. Ce connard de Raymond devait bien avoir des bidons d'essence quelque part.

J'ai vidé le jerrycan sur les cadavres, les meubles, le plancher et les chiens. J'ai mis le flingue dans les mains de Fout la Merde, histoire de faire croire à une bagarre qui aurait mal tournée. Je me suis magné le cul de tout arroser. L'essence se mélangeait au sang et s'étalait sur le sol. J'ai balancé le restant sur les murs et sur le lit. J'ai craqué une allumette et je me suis tiré. Je me suis planqué dehors et j'ai attendu que le feu prenne bien. Les flammes commençaient à sortir par les fenêtres. Elles attaquaient le grand hangar qui était à côté de la cahute. Dans cinq minutes ça allait chauffer. Pour retrouver quelque chose là-dedans, faudrait qu'ils soient vraiment balèzes. Quoique ... Avec les flics, il faut toujours se méfier. L'incendie allait se voir de loin et les pomplards n'allaient pas tarder à débarquer. Il était temps que je me trouve une autre planque. Je pensais à Fout la Merde. Je ne connaissais même pas son vrai nom.

Le fils de Mouloud

Un flic en tenue a frappé à la porte. Il a ouvert et passé la tête. Un couple demandait Monsieur le Commissaire. La fille de Mouloud avec son frère. Le Braz n'a pas eu l'air surpris. "Faites entrer dans deux minutes."

Le planton disparut et avec lui, le bruit de fond. Le Braz appela Toussaint.

- "Amène-toi."

Cette histoire allait se terminer rapidement. Tant mieux pour tout le monde. «Tout ce monde » pourrait faire la fête tranquille, aller se coucher peinard et ce con de Maire n'aurait pas sa ville à feu et à sang. Le Braz n'avait pas craint qu'elle disparaisse. Les regards qu'ils avaient échangés à l'hosto avaient suffi. C'était bien la seule de toute cette histoire à ne pas jouer dans la cour des glands.

La Fille de Mouloud, accompagnée d'un homme, entra dans le bureau.

- "C'est mon frère."

- "Asseyez-vous, je vous en prie."

Toussaint entra à son tour et s'assit directement derrière son écran. Le silence était pesant. Le Braz les observait tous les deux.

- "C'est mon frère qui m'a conseillé de venir."

Il la regardait en hochant la tête. Le psychologue de Prisunic qui sommeillait en lui faisait déjà son boulot. Elle devait avoir à peine vingt ans. La noirceur de son regard rehaussait la dureté de son visage. Elle semblait sèche. Sous cette apparente dureté, pointait ce que Le Braz appelait la fêlure. Depuis le temps qu'il faisait ce métier, il avait appris à déceler chez les individus la face cachée de l'iceberg, comme il disait. Un petit quelque chose sur lequel il suffisait d'appuyer pour que s'écroule les murailles d'un édifice qu'ils avaient mis des années à construire et dans lequel ils se réfugiaient bien au chaud. Le frère trimbalait sa trentaine et sa réussite. Les genoux serrés sur ses mains jointes, le regard baissé, il regardait ses cuisses. Sa chevalière était énorme.

- "C'est moi."

Dans le silence qui suivit cet aveu, Toussaint démarra. Instinctivement, Le Braz épela intérieurement. C majuscule, apostrophe, E, S, T, espace, M, O, I, point.

- "C'est moi qui ai tué mon père. Je n'en pouvais plus. Ça faisait des années que ça durait."

Elle parlait lentement, laissant des temps entre chaque mot. Elle semblait attendre Toussaint.

- "Je suis descendu dans la boutique et je l'ai égorgé. Il était assoupi sur sa chaise la tête en arrière. Je suis passé derrière lui. Je me suis penché sur son visage. Vu de haut il était encore plus laid. Il ronflait la bouche ouverte. Je regardais ses grosses lèvres. Je voyais ses poils qui sortaient de son nez. Ça c'est passé très vite. Je lui ai planté le couteau dans la gorge. Il n'a pas bougé. J'ai tiré en arrière. Il s'est réveillé. Il s'est touché le cou avec la main. Quand il a vu celle-ci pleine de sang, il a voulu se lever mais il s'est évanoui et il est resté dans la même position. Il n'a même pas crié."

Il ne s'était pas évanoui. Il était mort pratiquement sur le coup. De trouille. Toussaint ne jugea pas utile de lui apprendre qu'il s'était chié dessus. Comme avait dit QUEMENEUR ... *Mais ce n'est pas ça qui a entraîné la mort. C'est un arrêt cardiaque. Ce con a eu tellement le trouillomètre à zéro qu'il en est mort sur le coup. C'est pour ça que vous l'avez trouvé assis sur sa chaise. Sinon il aurait cavale dans le magasin, aurait foutu du sang partout en se vidant. Je peux même vous dire qu'il s'est chié dessus.*

Elle continuait.

Le Braz ne l'interrompait pas.

- "Ca fait longtemps que je voulais le faire ; aujourd'hui, je suis soulagée."

Il n'y avait pas d'animosité dans sa voix. Elle était froide, sans passion. Un laser asexué de sentiments. Le Braz ne parlait toujours pas. Il avait en face de lui quelqu'un, qui, lorsqu'il aurait fini, signerait sa déposition sans rajouter ni enlever un mot.

- "Il me violait depuis l'âge de douze ans. Personne ne s'en était aperçu. Du moins je faisais tout pour que personne ne s'en aperçoive. Surtout ma mère. Ca aurait pu continuer comme ça longtemps, jusqu'à ce que je parte."

- "Vous voulez un verre d'eau ?"

- "Oui, merci. La semaine dernière mon frère est venu avec sa femme et ses enfants. Nous finissions de manger. Ma petite-nièce jouait dans la cour. C'est ce que je croyais. Je suis descendue pour m'amuser un peu avec elle. Elle n'était pas dans la cour. Je l'ai appelé, mais elle ne répondait pas. Je l'ai cherché. J'ai vu la porte de l'arrière boutique entrouverte. J'ai compris tout de suite. Je suis entrée et j'ai entendu des voix. Elle était avec ce porc. Il lui caressait les cheveux. Il commençait toujours par caresser les cheveux avant de ... Je l'ai poussé et je suis sorti avec la petite. Je n'oublierais jamais son regard de haine. J'ai réfléchi toute la semaine. Je ne voulais pas que cette enfant subisse ce qu'il me faisait subir. Ca fait trop mal. Vous avez honte, vous n'osez plus affronter les regards. Vous avez l'impression que tout le monde voit cette tâche sur votre visage. Et puis, ce n'est pas juste. Mais plus que le regard des autres c'est votre regard qui est le pire. Votre reflet dans la glace vous est insoutenable. Alors, j'ai décidé que ça ne recommencerait pas. Ce serait à refaire, je le referais."

Elle buvait une gorgée d'eau.

"Et puis ... Il n'y a pas que moi. Il y a les autres. Toutes celles qu'il faisait venir dans la boutique après la fermeture pour ... payer leur dette. Je n'en pouvais plus. Je l'ai surprise plusieurs fois. Elles qui pleuraient et lui qui ..."

- "Et le couteau, qu'en avez-vous fait ?"

- "Je l'ai jeté."

- "Où ?"

- "Sur les rails du chemin de fer. Au pont à côté de la gare de triage."

Toussaint sortait. Il allait envoyer une équipe. Avec un peu de chance, ils retrouveraient le couteau avant demain matin.

Le Braz s'adressa au frère.

- "Vous étiez au courant de tout ça ?"

Il y eut un long silence. Le Braz n'attendait pas de réponse. Quelles réponses aurait-il pu donner ? Il regardait la photo

posée sur son bureau. Lui, sa femme et sa fille. Il pensait à sa fille dans son centre de rééducation qui ne rééduquait plus rien, à celle de Mouloud qu'on allait foutre en taule pendant un petit moment et à toutes celles qui étaient passées dans l'arrière boutique de l'épicier. Il pensait à l'autre con qui cavalaient et qui se planquait. Il devenait de plus en plus urgent de lui foutre le grappin dessus avant qu'il fasse vraiment des conneries.

Le Braz pensa à son assistante sociale. C'était vraiment le moment ! Il ne fallait pas qu'il oublie le rendez-vous de mardi. Déjà la dernière fois il l'avait raté et ça n'avait pas plu à la fille. Faut dire qu'elle se décarcassait le cul pour lui trouver un nouvel établissement, pas trop loin, pour qu'il puisse voir la petite le plus souvent possible. La fille le réveilla.

- "Il fallait que tout le monde autours de moi sache exactement qui était mon père et ce qu'il faisait. Je voulais venir plus tard. Mais je ne tenais pas à ce que quelqu'un soit accusé à ma place de quelque chose qu'il n'a pas commis."

Elle se tenait toujours droite, les mains posées sur ses cuisses. Elle avait terminé.

Une idée de génie

Arrivé sur la passerelle surplombant l'autoroute, je me suis retourné. Je voyais la fumée noire qui montait de chez l'autre enfoiré de Raymond. Ces deux cons devaient rôtir sec. J'entendais au loin les sirènes des pomplards. Ici, c'était le désert. Personne. Heureusement. Ils étaient tous devant leur télé. Je regardais le monde qui m'entourait à travers le grillage qui recouvrait la passerelle. Des tours, des cubes, des barres, des capotes usagées, des mégots, la carcasse d'un scooter brûlé et une odeur de pisse. Ce n'était pas jojo. Quelques bagnoles passaient en dessous. Vitesse grand V, pour échapper à tout ça. C'est d'ici qu'on les callassait avec Stanko et les autres pignoufs. C'était le bon temps.

La gare de triage. Là-bas, avec tous les ateliers et les dépôts désaffectés, je pouvais me planquer un bon bout de temps. On avait tellement fait les cons là-dedans que je connaissais tous les coins et les recoins. Surtout le tunnel. Ca m'a rappelé un de ces après-midi de glande. On faisait les cons, comme d'hab. Stanko a balancé un coup de pied dans un tas de merde. C'était une vieille pochtronne qui roupillait enroulée dans ses cartons, emmitouflée dans ses chiffons et dans sa merde. Elle a émis un grognement. Pour se marrer, Stanko n'a rien trouvé de mieux que de lui pisser dessus. Manque de bol pour lui, la vieille a réussi à lui chopper le chibre. Ce con s'est mis à gueuler comme un âne. La viocque ne lâchait toujours pas. Je lui ai balancé un coup de pied dans la gueule. Elle s'est agrippée encore plus et l'autre abruti s'est mis à hurler de plus en plus fort. On a tous crus qu'elle allait lui arracher son service trois pièces. Je ne sais pas comment ça a dégénéré, toujours est-il que ce con de Farid à pris une pierre et lui a lancé dans la gueule. Elle a lâché Stanko, s'est protégée le visage et a commencé à appeler au secours. On entendait des voix qui venaient du fond du tunnel. C'était les autres clodos qui venaient à sa rescousse. Nous, on était déchaîné. On se baissait pour ramasser des caillasses qu'on lui balançait illico presto dans la gueule. Les autres pochtrons mettaient des plombes pour arriver. Ils étaient tellement torchés qu'ils trébuchaient sur les traverses et sur les rails dans la pénombre. Ils se foutaient la gueule par terre tous les deux mètres. Le Stanko n'avait même pas rengainé son matériel. Il s'acharnait sur la vieille, à coups de pompes et à coups de pierre en la traitant de salope et de pute. Puis un mec est apparu au loin. Il gueulait lui aussi. Il était parti chercher du pinard. Il arrivait avec ses sacs en plastique à la main en trébuchant et en gueulant. On s'est carapaté vite fait bien fait. C'est quelques heures plus tard qu'on a appris la nouvelle. La vieille était morte à l'hosto. Mais tout le monde s'en foutait. J'entendais encore ses cris. Sa voix cassée par la cloppe, le pinard, la maladie.

- "Au secours !"

Je sentais encore son odeur. Une odeur de merde et de pisse mélangée à du dégueuli. Je la revoyais assise au milieu de ses cartons, la bouche ouverte, la gueule en sang. Plus on entendait sa voix éraillée et ses cris de grosse truie pourrie, plus ça nous excitait, plus on cognait.

- "Au secours !"

Et avant de partir, le Stanko qui lui balance un dernier coup de pompe dans la gueule et sa tête qui va s'éclater par terre sur les graviers.

- "Aaaahhh ! Petit enulé ! Au secours !"

On en avait fait des vertes et des pas mûres. Plus j'y réfléchissais et moins je me souvenais d'un d'entre nous se caltant d'ici, changeant d'univers, vivant une autre vie. Je ne me rappelais pas d'un gosse qui ait vu ses parents avoir un éclair de génie. Des parents dignes de ce nom se cassant de ce trou à rats pour essayer de vivre autre chose, d'aller voir ailleurs si la merde ne sentait pas meilleur ou, si ailleurs justement, il n'y en avait pas, de merde. On glandait du matin au soir, se cognant sans cesse contre les murs du néant qui nous entourait comme la bille d'un Flipper se fait balancer d'un champignon à l'autre. Et d'ailleurs, si on avait voulu se barrer, où aurait-on été ? J'étais bien placé pour le savoir. Sortis de notre milieu, on était complètement paumé. Alors on passait notre temps à faire les cons. Glander, fumer, picoler, se branler et baisoullier.

J'ai franchi le grillage (comme avant) et me suis retrouvé en bas. J'ai longé les hangars désaffectés, les wagons de marchandises et le poste d'aiguillages qui n'aiguillait plus rien. Il y avait des travaux partout. Les murs étaient encore debout mais les vitres étaient toutes cassées. Des cartons traînaient partout, preuve que les cloches venaient toujours ici pour trouver refuge. Je me suis engagé dans le tunnel. Le soleil éclairait encore bien l'intérieur sur une cinquantaine de mètres. Au fond, je voyais une lueur. Sûrement un feu de camps de SDF. Il y avait assez de bordel dans ce tunnel pour que je puisse m'y planquer tranquille. J'aurais dû y penser plus tôt. J'aurais dû venir ici tout de suite plutôt que d'aller chez l'autre con de Raymond. Tout le monde y aurait trouvé son compte.

Je me suis planqué derrière un wagon de chantier et j'ai posé mon cul sur un tas de sable. Dans la pénombre, je voyais à peu près tout ce qui m'entourait. Le silence était seulement troublé par les éclats des voix des autres épaves au loin. J'écoutais les battements de mon cœur. J'avais les mains dans les poches de mon blouson. Je gambergeais en triturant les rouleaux de biftons.

J'ai pas gambergé cent sept ans. Trois bagnoles de flics sont arrivées. Les bourrins étaient six ou sept. Ils ont commencé à se déployer à droite et à gauche. Manifestement, ils me cherchaient. Le pourquoi du comment ils avaient deviné que j'étais là, était un mystère. Deux d'entre eux sont entrés dans le tunnel avec des lampes électriques. Ils sont passés devant moi. Ils se dirigeaient vers les autres gus. Je me suis ratatiné derrière mon tas de sable.

L'apocalypse

La casse du père Raymond ressemblait à ce que nous promet la Bible quand elle nous parle de l'apocalypse. Ne manquait que les trompettes ! Les pomplards cavalaient dans tous les sens. La baraque et l'entrepôt fumaient comme un gros tas de merde au milieu d'un pré. Le père Le Braz en était sûr. Quelqu'un, là-haut, avait décidé de lui casser couilles et sa permanence d'aujourd'hui resterait dans les annales des emmerdes qu'on ne souhaite pas à son pire ennemi. En descendant de la bagnole, il avait foutu le pied dans une flaque d'eau. Sa chaussette droite était passée du bleu ciel indigo au noir boueux huileux. Il n'osait pas regarder son mocassin. Une paire qu'il avait payée presque mille balles. Il regardait le pestacle en compagnie de trois cons du bled qui n'étaient pas devant la télé.

- "C'est nous qu'on a préviendu les pompiers."

Il marchait dans la flotte, enjambant les tuyaux qui serpentaient sur le sol.

- "Par ici commissaire."

Le brigadier qui l'avait précédé dominait quatre corps étendus sous des couvertures.

- "On les a trouvés dans les décombres."

La "tenue" soulevait la première couverture.

- "Raymond Leteinturier dit Raymond la Ferraille. C'était le propriétaire des lieux."

Le Braz regardait Raymond la Ferraille. Sa gueule était bien attaquée mais reconnaissable. Le reste du corps par contre était noir. Il avait eu affaire à lui pour une sombre histoire de bagnoles volées, retrouvées sur un cargo en partance pour le Maghreb. Il avait eu chaud au cul sur ce coup là, mais là, il était carrément carbonisé. D'ailleurs, il fumait encore. L'odeur n'était pas terrible. Le Braz se baissa pour soulever la seconde couverture. Le galonné continua.

- "C'est le petit Fout la Merde. Je connaissais bien sa mère. Elle s'est défenestrée, il y a quelques années. Depuis le même vivotait dans le quartier. Les gens lui filaient à bouffer par pitié. Rencontrer ce même, c'était le début des emmerdes. Il a dû croiser quelqu'un de plus fort que lui. Il a des traces de morsures sur tout le corps et le cou en charpie. Les deux derniers cadavres, ce sont les chiens de Raymond. On les a trouvés gisants à côté de Fout la Merde. Le petit tenait un flingue dans les mains. On suppose qu'avec le Raymond, ils se sont foutus sur la gueule, ça a dégénéré et les clébardes se sont mis de la partie. Un des deux chiens a un tesson de bouteille dans le flanc. Le Raymond a pris une décharge de chevrotine dans le pied. Regardez."

Effectivement, ce qui restait du pied carbonisé était en bouillie. Le Braz admirait la jambe atrophiée de Fout la Merde.

Le brigadier répondit à sa question muette.

- "Elle a arrêté de pousser quand il était tout même. On se demande comment il faisait pour rester debout sur un truc pareil."

- "Ca fait longtemps que vous êtes dans le quartier ?"

- "Je suis né ici, dans le vieux village. Je connais pratiquement tout le monde. Avant tout autour, c'était des

champs de betteraves et de tulipes. Quand on était mêmes on allait aux écrevisses au bout de la rue ! Mais la rivière a disparut. Cette casse est à l'emplacement de la dernière ferme et ça, c'est ce qui reste de la grange. Ils ont tout rasé pour construire leurs cités."

Le Braz écoutait le brigadier nostalgique. Il réfléchissait en regardant les deux corps. Possible que la rencontre ait mal tourné. Fallait creuser un peu plus. Mais les conclusions du brigadier tenaient plus au moins debout. Ca faisait partie de ces histoires à la mord moi le nœud, des histoires de carambouille à trois francs six sous qui finissaient en carnage. Il imaginait la scène. Fout la Merde avait enflé le Raymond de cent ou deux cents balles. Ou l'inverse. L'alcool aidant, les nerfs déjà à fleur de peau, ça avait dégénéré grave. Il en avait vu mourir pour moins que ça. Des égorgés pour une seringue, des lapidés pour une barrette, des plantés pour une petite cuillère, pour une paille ou pour cent balles. On approfondirait tout ça bien assez tôt. Maintenant, restait à savoir comment le feu avait pris. Le chef des pompiers discutait avec un sapeur. De loin Le Braz voyait le soldat du feu avec un jerrycan calciné dans les mains. C'était trop simple, il fallait que ça se complique, sinon ce n'était pas drôle.

- "Commissaire !"

L'officier faisait un signe. Le Braz se dirigea vers eux. Le feu ne s'était pas déclaré par accident.

- "On vient de trouver ça sur le lit. A mon avis, on l'a vidé partout dans la cahute. Ca explique le pourquoi de la propagation du feu."

Le Braz avait beau regarder autour de lui, il ne voyait pas comment le feu s'était ou ne s'était pas propagé. Mais il devait être fatigué. Les événements de la journée commençaient à le submerger.

- "Vous voulez dire que c'est un acte criminel ?"

- "Vous dormez avec des jerrycans d'essence dans votre lit vous ?"

L'officier désignait le lit. Un restant de matelas calciné sur une carcasse en ferraille noire calcinée. Sur le plancher, couteaux, fourchettes, papiers, boites en ferraille, bouteilles de pinard et un fusil de chasse. Même calciné, le plus con des flics de cette banlieue à la con voyait qu'on avait vidé les placards, les tiroirs et l'armoire. Il y avait eut une fouille ou un truc dans le genre. Le vieux était peut-être tombé sur le même en train de le voler. Mais alors, si le volé et le voleur étaient morts, qui avait mis le feu ? Des tiroirs traînaient sur le sol. La description du galonné-pompier était claire. Le feu avait suivi le chemin balisé par l'essence. On ne la lui faisait pas à lui. Les incendies criminels, il les connaissait. Il les reniflait de loin. Il déboulait du Var. Et le Midi, question incendie, ça vous forme un homme. Là-bas, dans les garrigues, les pinèdes et les restanques, il vous retrouvait, au fin fond d'une fourmilière cachée par des cailloux, le mégot qui avait foutu le feu à une centaine d'hectares. Alors, ce n'était pas ici dans cette cabane de merde qu'on allait le repasser et le prendre pour un con. Les incendies, il était né avec. Saoulant et bouffi de suffisance comme un cornichon au fond de son bocal ! Toussaint

a appelé. Le Braz a senti que ce n'était pas fini. Pourquoi ? Allez savoir.

- "Patron ... Oh ! Patron."

Il était de l'autre côté du tas de ruines fumantes avec un flic en uniforme. Le flic tenait quelque chose. Le Braz se dirigea vers eux. Toussaint lâcha :

- "Je crois que ça va vous intéresser."

Il tendait un portefeuille au commissaire. Le Braz l'ouvrit. A l'intérieur, la carte d'identité du même, une photo de la sœur et deux trois conneries.

- "Eh merde ! Où est-ce que vous avez trouvé ça ?"

- "Sur le siège de cette voiture."

Le même était venu ici. Que s'était-il passé ? Est-ce qu'il avait été surpris par Raymond, avait-il entendu l'altercation entre Raymond et Fout la Merde, y avait-il participé ? Etait-ce lui qui avait vidé le bidon d'essence dans la maison ? Toussaint fouillait ce qui restait de la voiture mais en vain. Il devenait urgent de mettre le grappin sur le même.

- "Jean-Louis, tout le monde sur le pont. Il faut à tout prix qu'on le coince avant que le match se termine. S'il se mêle à la foule on est foutu."

Les mecs de l'identité déboulaient.

- "Putain, vous avez décidé de nous faire chier ou quoi ?"

- "J'espère que vous avez amené vos gants et vos plumeaux. Il y a du ménage à faire et du caca à tripoter."

Le Braz et Toussaint s'en retournaient voûtés sous le poids d'une nouvelle couche de merde.

Une nouvelle délinquance

Le peu de flics qui lui restait était bien insuffisant pour essayer de faire un boulot digne de ce nom. Il s'en rendait compte. Entre ceux qui ratissaient la gare de triage à la recherche du couteau, ceux qui pataugeaient dans les ruines du gourbi de Raymond la Ferraille, ceux qui glandaient au commissariat, ceux qui étaient en cure, de repos ou de récup', Le Braz n'était pas prêt de mettre le grappin sur le môme. Surtout que ce con connaissait le quartier comme sa poche et dans les moindres détails. Et puis, aujourd'hui, les flics étaient comme tout le monde. Il ne fallait pas les faire chier. Que le gros Mouloud se soit fait trucidé, ils s'en foutaient pas mal. Ce qu'ils voulaient, c'était passer une soirée peinarde à regarder le match. Alors cavalier après un môme pour l'attraper ce soir au lieu de demain matin, ils s'en tamponnaient le coquillard avec une pelle à tarte. Il n'y avait pas péril en la demeure. Surtout qu'ils les connaissaient ces branleurs. Ils étaient tellement cons, qu'un jour ou l'autre, ils se faisaient gauler. On n'était plus à quelques heures près. Et puis, pour le trouver, il fallait qu'il soit encore dans les parages et qu'il ne se soit pas barré à Pétaouchnock. Mais là-dessus, Le Braz n'était pas trop inquiet. Avec tous les C.R.S. mobilisés pour cette finale, le môme n'avait pas dû bouger beaucoup. Faut dire que la ligne de chemin de fer était sur le trajet du stade. Il y avait au moins un car, sinon deux, rempli de pandores qui belotaient devant toutes les gares de la région. C'eût bien été le diable qu'il prenne le risque de passer. Le Braz essayait de se mettre à la place du môme et de gamberger, si tant est qu'on puisse se mettre dans la tête de tels phénomènes. Ils étaient tous aussi imprévisibles les uns que les autres. Il se demandait parfois si ce n'était pas leur cerveau reptilien qui tenait les commandes. Il pouvait tout aussi bien se terrer au fond d'une cave, comme être avec des potes à siroter des bières et à raconter ses exploits devant la télé. Cette nouvelle délinquance était devenue imprévisible selon les statistiques. Imprévisible, déconnectée de la réalité et de moins en moins gérable. Ca se vérifiait de jour en jour.

Le début de la fin

Quelle heure pouvait-il bien être ? Il commençait à faire plus sombre. Les deux flics discutaient toujours avec les clodos. De l'autre côté, les autres allaient et venaient sur les rails. Ils semblaient chercher quelque chose. J'avais du mal à comprendre leur manège. Flic, il y a belle lurette que j'aurais fouillé le tunnel. C'était quand même le seul endroit du coin où l'on pouvait se planquer. Faut dire qu'ils étaient tellement cons ! Soudain, ils se sont regroupés autour de celui qui avait trouvé quelque chose par terre. Ils ont appelé les deux glands du fond du tunnel qui sont repassés devant moi en courant. J'en ai entendu un qui disait :

- "Magne-toi le cul. Qu'on voit au moins la deuxième mi-temps !"

Ils sont remontés dans leurs bagnoles et ont foutu le camp. Je ne comprenais plus rien, mais au moins j'étais tranquille. J'allais pouvoir attendre là pendant un bon bout de temps.

- "Qu'est-ce que tu fous là petit enculé ?"

La main venait de s'abattre sur mon épaule qui me faisait mal. J'ai poussé un cri de douleur. J'ai voulu me dégager, mais le mec me tenait bien. Tout occupé à me planquer et à mater les lardus, je n'avais pas entendu le type arriver derrière moi.

- "Lâche-moi putain, je ne fais rien de mal."

- "C'est pas toi l'enfoiré que les pandores veulent chopper ? Réponds petit connard ! C'est toi qui as trucidé l'autre grosse merde ?"

- "Mais lâche-moi merde !"

- "Aller, amène-toi."

Le mec me traînait avec lui. Il m'enserrait le cou avec son bras. Il devait faire au moins deux mètres. J'avais le pif contre son flan. Je marchais courbé. Je trébuchais à chaque pas. Il puait. Là, tout s'est accéléré.

C.R.S = S.S.D.F

- "Putain, heureusement que j'ai eu envie de chier ! Sinon ..."
Sinon quoi ? Il avait desserré son étreinte mais me tenait bien le cou. Je pouvais à peine respirer.

- "Mais lâche-le, il ne va pas s'envoler."

- "Mon cul ouais ! Une fois j'en ai ramené un de ces petits bâtards de merdeux. J'ai fait comme tu me dis. Je l'ai lâché et ce con a filé. Alors maintenant, je tiens. On va attendre tranquillement la flicaille."

Je me haïssais de n'avoir pas fait gaffe. De m'être fait gauler par cette tache, cet abruti qui s'était fait virer de chez les C.R.S. à cause d'un petit con comme moi. En trois minutes de chemin sous le tunnel, il m'avait raconté sa vie. Une manif qui avait mal tourné. Des plombs qu'ils se faisaient traiter de tous les noms. Quand on a lâché les fauves, ils se sont tous rués hors des cars comme des fous, la matraque à la main. Ils avaient massacré tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. Jeune, moins jeune, vieux, moins vieux. Il avait gaulé un de ces enculés de merdeux de gauchos de casseur de ses burnes et lui avait fait sa fête contre une porte cochère. Il lui avait tellement fait sa fête qu'il lui avait fracassé le crâne à coups de matraque, de rangers et de lance grenades. Tout ça sous les yeux des caméras de la télé, des appareils photos et d'une dizaine de témoins. Mieux qu'Intervilles. Ca avait fait un sacré bordel. On en avait parlé partout. On avait vu sa gueule partout. Télé, radio, journaux. Ces enculés de journalistes, tous des lopes, des cocos, des fiottes, l'avaient lapidé à coup d'articles. Tellement lapidé que sa hiérarchie l'avait démissionné illico presto. Depuis ce jour là, il descendait tranquillement sur la pente de la déchéance. Élément incontrôlé ... Élément incontrôlé ... Tas de glands ! On l'avait viré des C.R.S, mais le petit PD, lui, il était au cimetière. Bien fait pour sa gueule. Et des petits cons comme moi, il savait comment faire pour les faire tenir à carreaux. D'ailleurs, le petit enculé se tenait à carreau. Tu parles, je ne pouvais pratiquement pas respirer.

- "Passe-moi la bouteille."

Le connard buvait tranquillement son pinard devant ses connards de copains.

- "Et qu'est-ce qu'il fout l'autre con ?"

Il devait parler de l'autre abruti parti téléphoner aux flics.

- "Le v'là !"

- "Alors ?"

- "Ils arrivent dans cinq minutes. Tiens le bien. Putain, ça m'a donné soif c't'histoire !"

Ils se passaient la bouteille. Je regardais, la tête bloquée, la clique de mange merde qui m'entourait. Ils étaient quatre. Il y avait de tout dans leur périmètre. Un caddie de super marché, des cartons qui leur servaient de litière et le feu où il se faisait à bouffer. Je commençais à entendre les flics.

- "Tiens, qu'est-ce que je te disais ? Les v'là."

Les sympas et les moins sympas.

Elles étaient trois à la queue leu leu. Elles sont arrivées vitesse grand V dans la zone des SDF. La première s'est mangé un trou et a rebondie. Ca a fait un bruit de ferraille. Les deux mecs qui étaient à l'intérieur ont dû être surpris. Les voitures se sont immobilisées à une trentaine de mètres. Deux flics en civil sont sortis de la première bagnole, celle qui s'était mangé le trou. Le chauffeur, un black et un plus vieux, sans doute le chef, qui se massait le crâne. Ils avaient l'air sympa. Les autres, en uniformes suivaient. Ils avaient l'air un peu moins sympa. Je leur faisais rater la finale. Bien fait pour leur gueule. L'autre con qui me tenait, n'avait rien trouvé de mieux que de lever son bras libre au ciel en faisant le V de la victoire avec ses doigts.

Pauvre con

Toussaint avait vraiment trop regardé de Starky et Hutch à la télé quand il était môme. Ce con venait de se manger un trou. La bagnole à fait un bond dans un bruit de ferraille abominable. Le Braz s'est mangé le toit de la caisse. Il a gueulé.

- "Putain de merde ! Fait gaffe !"

- "Excusez-moi patron."

- "C'est quoi ce con avec le bras levé ?"

Toussaint a stoppé. Ils sont descendus et ont commencé à s'approcher du groupe. Le Braz regardait le bordel en se massant le crâne. Un caddie de super marché, des cartons par terre, un feu pour la bouffe. Tout le confort quoi ! Des boîtes de conserves jonchaient le sol. Le môme était là. Il le reconnaissait. Il était maintenu par le colosse qui n'avait toujours pas changé de pose. Un bras levé et le V de la victoire. Quel con ! Ce con avait plutôt intérêt à baisser le bras et à maintenir le môme. La preuve ! Le môme venait de lui chopper les burnes. L'autre con se pliait de douleur. Il devait déguster. Le môme serrait comme un malade. Le Braz n'aurait pas aimé être à la place du con. Le môme s'était dégagé et lui balançait une béquille. L'autre con s'écroulait. Le môme l'achevait d'un coup de pompe dans la gueule. Et maintenant il se barrait dans le tunnel. Le Braz hurla.

- "Arrête-toi, Nom de Dieu !"

Il le voyait disparaître.

- "Toussaint, rattrape-le !"

C'était trop tard. Il était déjà dans le tunnel. Toussaint s'y engouffrait. Il ne le rattraperait pas. Il venait de se prendre le pied dans une traverse et s'étalait dans la caillasse.

- "Commissaire, on va faire le tour."

Deux flics remontaient dans leur voiture.

Les SDF entouraient l'autre abruti qui gueulait :

- "Il m'a arraché les couilles ! Aaaahhh ... Il m'a arraché les couilles !"

Le Braz le regarda.

- "Pauvre con."

Le tout pour le tout

J'ai tenté le tout pour le tout. Je les voyais qui s'approchaient. Depuis que l'autre con prenait la pose, avec son V de la victoire, il me laissait du jeu. J'en ai profité. Je lui ai chopé les couilles et j'ai serré. J'y ai mis tout mon cœur. Je serrais comme un malade. Je sentais mes ongles qui entraient dans la chaire. Il hurlait en se contorsionnant. J'ai enlevé ma tête. Je lui ai fait une béquille. Il s'est écroulé. Il poussait des cris de poulet qu'on égorge. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui balancer un coup de pompe dans la gueule. Il l'a pris en pleine tempe. Il s'est allongé. Je me suis mis à cavalier comme un malade vers le tunnel. J'entendais les mecs qui gueulaient. Puis une voix plus forte.

- "Arrête-toi nom de Dieu. Toussaint, rattrape-le !"

Je cavalaï dans la pénombre du tunnel. J'entendais le flic derrière-moi.

- "Arrête-toi bordel. Merde ... Aie ... Putain !"

Il venait de se casser la gueule.

Je l'ai distancé un max. Je suis sorti du tunnel. Je ne le voyais plus. J'ai remonté le poste d'aiguillage. Je me suis retourné. Il sortait à son tour du tunnel. Il gueulait quelque chose. Je n'ai rien compris de ce qu'il me disait. Un train de marchandises est passé entre nous. J'ai cavaleé vers les entrepôts.

La même douleur

Le Braz est arrivé au poste d'aiguillages. Toussaint sortait du tunnel. Le môme avait disparu. Stoppé par le train de marchandises qui se traînait, l'inspecteur crachait et dégueulait ses tripes.

- "Putain, il n'est pas vrai ce con !"

Deux flics ont filé de l'autre côté avec leur bagnole. Le plus jeune des deux connaissait le terrain. Ils allaient essayer de le rattraper avant qu'il n'arrive vers la zone industrielle. Le train de marchandises était enfin passé. Le Braz, Toussaint et les deux pandores qui restaient se sont dirigés vers les entrepôts.

L'endroit lui rappelait pas mal de souvenirs. Ca l'a ramené des années en arrière. Ses années d'inspecteur aux stup's. Un entrepôt aussi pourri que celui-ci et une clique de paumés et de shootés qui zoniaient. Ils avaient embarqué tout le monde pour ... Pourquoi en fait ? Pour les remettre dans leur merde dès le lendemain matin après une nuit au poste et tomber amoureux d'une africaine qui faisait la pute pour se payer ses doses. L'approche n'avait pas été facile. Mais avec le temps, les mots avaient remplacé les insultes. De cures en rechutes, elle avait finalement décroché. L'amour ferait le reste pensait-il naïvement. Faut dire qu'il avait toujours été un peu con. Après un voyage en Afrique, leur mouflette était arrivée. Tout avait été pour le mieux pendant des mois. Puis les premiers troubles de la gamine sont apparus. Les toubibs y perdaient leur latin. L'angoisse, la culpabilité, la dépression, la mouflette qui ne quittait pratiquement plus l'hosto, une maladie sans nom, des médecins qui nageaient en plein potage, lui qui n'était pas toujours là, il n'en fallait pas plus pour qu'elle repique au truc. Jusqu'au jour où elle a fait le grand saut. Du dix-huitième étage. Sans élastique. Quand le connard de légiste a soulevé le drap, ce qui l'avait le plus frappé c'est cette expression de douleur qu'elle avait sur tout le visage. Depuis ce jour, il revoyait cette image et se demandait sans cesse si cette douleur était la douleur de la chute ou la douleur de la vie ? Il avait retrouvé cette expression sur le visage du môme tout à l'heure quand il serrait les couilles de l'autre con. Ce qu'il avait prit en premier lieu pour un rictus de haine n'était simplement qu'une expression de douleur.

Un pour tous, tous pourris

Je les ai semés vite fait. J'ai traversé les anciens hangars et les vieux garages. Je ne les entendais plus. Je voulais foncer jusqu'à la zone industrielle et les paumer. J'ai sauté par-dessus un mur et j'ai atterri sur le trottoir. Je me suis senti soulevé et plaqué au sol. Deux lardus me tenaient en respect au bout de leur flingue. Ma cavale se terminait. Le plus vieux, celui qui était sur mon dos, a demandé au plus jeune de retourner à la bagnole appeler le commissaire. Le plus jeune a protesté. Ils auraient plus vite fait de m'amener directement au poste. Le vieux lui a répondu :

- "Laisse-moi deux minutes avec ce con. J'ai deux mots à lui dire."

L'autre n'a pas demandé son reste.

- "Alors branleur, t'en n'a pas marre de nous faire chier depuis des plombes ? T'as vu ce qu'on rate à cause de ta gueule ?"

Je n'ai pas vu ce qu'ils rataient. Mais j'ai senti ce qu'il m'a mis. Il m'a passé les menottes. Comment expliquer cette suite de catastrophes qui m'étaient tombées sur la gueule et comment feraient-ils pour me croire ? Mouloud, Raymond, Fout la Merde, les clébardes ... Et le fric que j'avais dans les fouilles. C'était trop pour un seul homme. Je me revoyais quelques heures auparavant, en train de pisser et pensant à la parabole de la télé. J'avais la tronche sur le trottoir, à côté d'une merde de chien. Ma joue trempait dans la flaque de pisse l'accompagnant. Je restais dans mon élément.

- "C'est quoi ça ?"

Le flic avait mis la main sur les rouleaux de biftons du Raymond.

- "Putain ! Y'a combien là-dedans ?"

Il m'a relevé, m'a plaqué au mur et a vidé toutes mes poches. Dix secondes plus tard, il m'a enlevé les menottes. Je n'ai pas compris où il voulait en venir. Il m'a mis au parfum illico-presto.

- "Tu sais combien je gagne pour me fader des connards de ton style douze mois sur douze ?"

Son flingue sous le nez, je n'ai pas osé avancer un chiffre. Il a regardé à droite et à gauche.

- "Maintenant, tu dégages petit con et magne-toi le cul. Si t'es encore là dans dix secondes, je te bute la gueule. Légitime défense. T'as pigé, pine d'huître ? Barre-toi ! Et si tu te fais gauler, t'as intérêt à la boucler. Sinon ... De toute façon, personne ne te croiras !"

Il mettait son pouce sur son cou et ... Le geste qui suivait ne demandait pas d'explication. J'avais encore l'image du gros Mouloud en tête. J'ai commencé à m'éloigner. Je me suis retourné au bout d'une dizaine de mètres. Ce con se jetait contre le réverbère. Il avait la gueule en sang. Il commençait sa mise en scène.

- "Putain, tu vas te barrer enculé !"

Il a pointé son flingue vers moi et a tiré. Je n'ai pas demandé mon reste, je me suis cassé avec une casserole de plus au cul. Non seulement elles commençaient à peser lourd, mais en plus elles faisaient du bruit. Le pire dans tout ça, c'est

que si je racontais cette histoire, personne ne me croirait.
Comme d'hab !

Marre de cavalier

J'aurais bien couru des kilomètres comme ça. Faire le tour de la terre pour me fondre dans l'inconnu, me glisser dans le néant, histoire que l'on m'oublie. Mais j'en avais ma claque. J'en avais plus que marre de toujours fuir. Bien sûr, la cahute de Raymond en cendre et ces deux cons calcinés j'y étais pour quelque chose. Mais c'était tout. Et puis de toute façon, ils étaient déjà morts. Qu'est-ce que ça changeait qu'on les retrouve rôtis ou pas rôtis ? Qu'est-ce que j'y pouvais moi, si quelqu'un avait trucidé le Mouloud en l'ouvrant de droite à gauche ? Qu'est-ce que j'y pouvais si le Raymond m'avait tellement gonflé que je lui avais jeté une bouteille dans la gueule, qu'il avait trébuché et qu'il s'était pulvérisé le pied en appuyant sur la détente de son fusil de merde ? Qu'est-ce que j'y pouvais si l'autre taré de Fout la Merde traînait sa gueule de raie dans le coin et l'avait achevé ? Et l'autre espèce d'enfoiré de flic de merde qui me piquait mon fric en faisant croire que je l'avais agressé. Il allait se la couler douce pendant que moi, j'allais me faire chier pendant un bon bout de temps à me faire défoncer le cul par des taulards en manque. Il voulait se faire agresser ... Alors, il allait se faire agresser. Je me suis arrêté. J'ai fait demi-tour et j'ai cavale dans le sens inverse. Je suis arrivé derrière lui. Je lui ai balancé un coup de genoux dans le coccyx. Il a fait un bond de trois mètres. J'y avais mis tout ce qui me restait de muscle, de nerfs, de haine. Il a été s'éclater la gueule contre le mur. Là, ce n'était pas du cinéma. Il en a lâché son flingue. Je l'ai ramassé et je lui ai massacré la gueule à coups de crosse. Il en a paumé des dents. Il gueulait comme un âne et moi, je frappais. Ce n'était pas du bidon, c'était du vrai. Je lui ai demandé mon fric. Il n'allait pas assez vite pour me le rendre. Sans doute attendait-il que son collègue déboule pour venir lui filer un coup de main. Alors, je lui ai tiré une balle dans le genou pour qu'il se magne le cul. Il gueulait encore plus fort. C'était mon fric. Il faudrait me passer sur le corps pour me le piquer. J'en avais plus que marre de me faire rouler depuis la nuit des temps. Ce que j'allais faire ... Je n'allais pas attendre que les rues soient noires de monde. J'allais me tirer maintenant. J'ai fini de me remplir les fouilles avec mon blé. J'ai balancé un coup de crosse dans la gueule de l'autre con pour qu'il la ferme et je me suis planqué au coin du mur. Son collègue a déboulé. Je l'attendais ce connard. Il ne s'est rendu compte de rien. Il a débouché et c'est lui qui s'est retrouvé avec mon flingue sur la tempe. Il a commencé à trembler de partout cette larve. Je lui ai gueulé dessus.

- "A genoux connard. Fous-toi à genoux ou je te brûle la gueule."

- "Déconne pas bordel ! Déconne pas ..."

Et il s'est écroulé en chialant comme une gonsesse. Je lui aurais bien massacré la gueule à lui aussi, mais je l'ai juste menotté à l'autre con, qui continuait à pisser le sang. Il y en avait partout sur le trottoir. Je me suis barré. Mais là, je n'ai pas cavale, j'ai marché. Je suis monté dans leur tire

et je me suis cassé. Je me suis cassé avec leur caisse de merde. La radio gueulait dans la bagnole.

- "Autorité à patrouille ... Autorité à patrouille ... Colin ... Colin ... Qu'est-ce que vous foutez ? C'est quoi ces coups de pétards ? Répondez bordel de merde !"

J'ai hurlé comme un âne.

- "Ta gueule connard !"

J'ai pulvérisé la radio à coups de crosse et j'ai démarré.

Putain, si l'autre espèce d'enfoiré de boulanger de merde et sa pute de bonne femme ne m'avaient pas fait chier, rien de tout cela ne serait arrivé. C'était de leur faute. Si on m'avait écouté dès le départ, le Raymond serait toujours en vie et Fout la Merde, on continuerait à l'éviter. Je commençais à ne plus rien voir. J'avais des larmes plein les yeux. Fallait pas que je chiale. Pas maintenant. Fallait que je me démerde pour prendre l'autoroute et foncer. Je n'ai pas vu une voiture arriver sur ma droite. Je l'ai évité, mais j'ai percuté celles qui étaient en stationnement. Je n'avais rien sauf mal aux genoux. Je suis sorti. Je me suis engagé dans l'allée des Tilleuls et j'ai recommencé à cavalier.

Boleck, la main roide

Paméla-Jeanine faisait le maximum, mais le cœur n'y était pas. Elle avait beau bouger son gros cul d'avant en arrière avec force gémissements, sa tête était ailleurs. Sa mère, toujours devant la fenêtre admirait le magnifique coucher de soleil annonçant la fin de ce jour de gloire enfin arrivé. Les couleurs orangées de l'astre céleste auguraient la folle soirée qui se préparait. A quatre pattes sur le pieu, la grosse se caressait. Elle regardait le père Boleck qui s'activait à s'astiquer le chibre. Il était à poil, en chaussettes, assis sur le fauteuil en skaï et se démenait comme un beau diable avec son bras gauche. Il puait des pieds. Le moignon qui lui servait de bras droit pendait lamentablement dans le vide. La vidéo de cul l'accompagnait en musique. Les mecs et les nanas s'enfilaient à qui mieux mieux. Ils hurlaient en se balançant des litres de sperme à la gueule. Paméla était autant à son travail qu'elle était chercheuse au CNRS. Elle pensait à l'autre con. L'autre con qui nageait dans sa merde. Tout petit déjà c'était une calamité. Elle le connaissait depuis la maternelle. Déjà à l'époque, il la faisait chier grave. Il lui piquait sa pâte à modeler. En primaire, non content de lui tripoter le cul dans tous les coins et les recoins à la moindre occasion, il lui piquait encore tout : desserts, quatre heures, stylos ... Quand ils sont tous passés en sixième (comme à l'école des fans, ils avaient tous gagnés leur avait dit le dirlo de l'époque, au bout du rouleau et à deux doigts du suicide) ça avait continué. En cinquième, ils perdaient tous les trois leur berlingot. La mini partouze avait duré cinq minutes contre le mur des chiottes. Lui, sa sœur et elle. Sa sœur aussi c'était un cas. Sous prétexte que la veille elle avait vu ses parents s'emmancher sur la table de la cuisine, elle avait voulu savoir ce que ça faisait. Une affolée de la biroute qui sautait sur tout ce qui bougeait. Et comme le seul truc qui bougeait autour d'elle c'était ses frères, elle était toujours dessus. D'ailleurs ça avait faillit tourner au vinaigre un jour que leur père leur était tombé dessus ... Sur la sœur et les deux frères en train de partouzer.

- "Ah ! Ah ! Aaahhh ! Oouiiii !"

Elle revenait à la réalité. L'autre con, les yeux exorbités, était passé à la vitesse supérieure. Tel qu'il était partit, ça allait encore durer des heures. Lui aussi faisait chier. Il ne pouvait pas se magner le cul pour une fois ? Elle se saisit du fouet. Le manchot allait en avoir pour son blé.

- "Tiens fumier ! Je suis sûr que t'aime ça !"

Le père Boleck se redressait sous la lanière.

- "Ah oui !"

Il se levait, laissant l'empreinte de son gros cul en sueur sur le skaï du fauteuil. Elle lui balança encore deux trois coups de fouet, puis se retourna, offrant au champion de la veuve poignet la vue de son énorme postérieur qui allait d'avant en arrière, sur les côtés, de haut en bas, excité qu'il était par un semblant de branlette. L'image décupla l'érection du polonais. Il s'activait de plus en plus vite. Paméla-Jeanine connaissait le programme par cœur. Dans trente secondes, elle forcerait ce con à s'allonger par terre. Là,

elle lui marcherait dessus avec ses talons aiguilles, lui balancerait encore quelques coups de fouet, le traiterait de tous les noms et la séance se terminerait par une éjaculation qui inonderait la moquette. Pourvu qu'il ne lui demande pas de lui pisser dessus. Non seulement elle n'en avait pas envie, mais elle avait fait une lessive le matin même et en avait profité pour laver la serpière qui séchait à la fenêtre de la cuisine. Elle regardait sa mère tournée vers la fenêtre et se demandait ce qu'elles allaient bouffer ce soir. Il lui restait des escalopes panées dans le frigo. Ca ferait bien l'affaire avec une boîte de haricots verts et un bout de fromage. Et après, elle regarderait le film. Tu parles, il devait y avoir du foot sur toutes les chaînes ouais ! Le film, ce soir, c'était tintin. Elle commença à faire semblant de jouir un peu plus fort. Et plus fort. Et encore plus fort. Boleck, derrière elle, gueulait aussi.

- "Vas-y salope ! T'aime ça hein ! T'aime ça sentir le Boleck se branler sur ton gros cul ! Hein !"

- "Oh oui j'aime ça ! Oh oui !"

L'accent du polack la faisait rire. Il ne fallait pas qu'elle oublie de finir le bocal de pâté qui était au fond du frigo, derrière les yaourts. A chaque fois elle l'oubliait. Pourvu qu'il soit encore frais. Déjà l'autre fois, elle avait jeté une boîte à moitié entamée. Ca lui faisait mal au cœur de balancer de la bouffe. Elle regardait le Polonais dans la grande glace de l'armoire. Il était ridicule avec son bout de bras qui pendouillait et son mégot au coin des lèvres. Son rictus le rendait hideux. Pour rafistoler la moitié de gueule qui lui restait avec la moitié de gueule qui lui manquait, les toubibs du bled avaient tiré sur les chairs. Résultat : son œil droit était décalé par rapport à son œil gauche. Pas étonnant que sa bonne femme se soit tirée. Ce qui l'était, étonnant, c'est que, même avec cette tronche, il avait réussi à en trouver une, de bonne femme. Elle se relevait. Le scénario bien au point continuait.

- "Aller, allonge-toi par terre connard !"

- "Oui, oui tout de suite."

Il devenait fou. Il se tortillait sur la moquette comme un ver de terre au bout d'un hameçon. Elle le frappait, le piquait et lui labourait le corps avec ses talons. Elle le traitait de tous les noms. C'était glauque. Surtout ce soir. Elle aussi se trouvait ridicule, boudinée qu'elle était dans sa combinaison sadomaso de prisunic. Le haut de ses cuisses débordait de ses bottes et son bide recouvrait l'élastique de son string. Elle se voyait dans la grande glace de l'armoire. Son appartement était laid, crade, sentait le pauvre et la merde. Toute cette merde qui l'entourait la submergeait tout d'un coup. C'était un sentiment qui lui arrivait de temps en temps. Sans crier gare. Une envie de hurler, de tout casser et de foutre le camp à l'autre bout de la planète. A l'écran, deux mecs s'emmanchaient. Eux non plus n'étaient pas tristes. Sa mère était laide. Elle faisait chier depuis trop longtemps. Ce con par terre était laid. Son corps atrophié était hideux et sa gueule de raie la faisait vomir. Elle vivait une vie de merde. Elle faisait partie de toute cette racaille qu'elle exécrait, l'autre con qui venait la faire chier avec ses problèmes et ses flics au cul, le gros Mouloud qui en avait bien profité lui aussi, son père et tous les autres qui venaient la tirer

ou se faire sucer pour cinquante balles. Et sa putain de mère qu'elle se coltinait jusqu'à plus soif. Le pire ? C'est qu'elle ne voyait pas comment faire pour se sortir de cette merde où elle surnageait. Elle serra le manche du fouet et commença à frapper le Polack. Ce sale con allait prendre pour tout ça.

- "Ah oui ! Bats-moi ! Pique-moi avec tes talons !"

Elle frappait. De plus en plus fort et de plus en plus vite. Elle lui donnait des coups de talon. Elle aurait voulu le transpercer, le clouer à la moquette. Le père Boleck commençait à ne plus savoir si c'était du lard ou du cochon. Il se tortillait toujours par terre.

- "Vas doucement ! Aie, vas doucement !"

Comble de l'énervement, ce con venait de se coincer le moignon dans le pied du fauteuil. Il avait du mal à se dégager. Pamela tomba de tout son poids sur lui. Il étouffait. Elle continuait de lui cogner la gueule avec le manche du fouet, puis avec ses poings. Elle devenait folle de rage. Boleck gueulait de plus en plus fort. Il essayait de se dégager mais il n'arrivait à rien. Cette grosse pute pesait un quintal de graisse. C'était une furie. Il allait passer un sale quart d'heure. Il devait dégager son bras gauche pour s'en sortir, mais le divan l'en empêchait. Il ne pouvait plus bouger. Il commençait à suffoquer grave. Ses yeux exorbités appelaient la vieille dans son fauteuil qui ne mouftait pas. Il gueulait au secours sous les coups de la gravosse. Au loin, il entendait une sirène de police qui se rapprochait. La bagnole des flics passa sous la fenêtre à fond la caisse en surrégime, faisant hurler le moteur. La sirène réveilla Pamela-Jeanine. Elle était à bout de souffle. Boleck était bleu.

- "Je ne peux plus respirer ! Je ne peux plus respirer"

Elle se leva, laissa tomber le fouet et s'écroula sur le lit. Elle reprenait sa respiration. Boleck n'osait pas bouger. Sa lèvre avait éclaté, son pif pissait le sang et son œil était tout noir.

- "T'es complètement malade !"

Jeanine ne disait rien. Boleck ne bougeait plus. La vieille regardait toujours dehors. Seule la respiration de Jeanine troublait le silence. Sur l'écran, la neige avait remplacé le film de cul. Un pétard explosa. Un pétard ou un coup de feu ? Elle sursauta. Puis un deuxième, un troisième et un quatrième. Ce n'était pas des pétards. Elle se recroquevillait sur elle-même.

- "Barre-toi de là !"

- "Mais ..."

- "Barre-toi de là ! Aller dégage ! Casse-toi de là sac à merde !"

Boleck enfila son slip tant bien que mal. Ce n'était pas facile avec un seul bras en temps normal, mais alors là, avec toutes ces émotions, il n'y arrivait pas.

- "Mais putain tu vas foutre le camp sale con ?"

Elle poussait Boleck sur le palier, la bitte à l'air. Il finirait de s'habiller dans l'escalier.

Jeanine se bouchait les oreilles. Elle s'approcha de la vieille, la prit dans ses bras, la serra et s'écroula à ses pieds en sanglots. Un cinquième coup de feu retentissait. Puis dans le silence qui suivit, un hurlement jaillit par toutes les fenêtres ouvertes.

- "Il y est !"

Pam-Jeanine pleurait de rage et de désespoir en s'agrippant aux jambes du légume.

J'aurais dû faire du sport

Je suis tombé nez à nez avec le blackos. Il a voulu prendre son flingue sous sa veste.

- "Ne bouge plus !"

Je n'ai pas réfléchi. Je me suis jeté sur lui. Je l'ai bousculé et lui ai balancé un coup de genoux dans les burnes. Il s'est écroulé en gueulant. Le pistolet est tombé par terre. Je me suis tiré. J'ai cavale. J'ai sauté dans le square des petits. Le tourniquet et les balançoires étaient toujours dans le même état. Complètement déglingués. J'ai entendu l'autre flic qui gueulait :

- "Arrête-toi bordel !"

Puis quelque chose derrière bordel. Je n'ai pas compris. Je m'en battais les couilles. Il a encore gueulé. Puis plus rien. Les rues étaient vides et les fenêtres ouvertes. Tout le monde était devant la télé à regarder ce putain de match. Ça gueulait. Et moi, je me bouffais du bitume. Je savais bien que je ne pourrais pas courir comme ça pendant cent sept ans. Il faudrait que je m'arrête. Que je reprenne mon souffle ! Ils allaient me foutre le grappin dessus. Je le sentais. Ils allaient me faire monter dans leur saloperie de bagnole, m'emmener et j'allais me cogner leur interrogatoire et leur taule de merde :

- "Je pissais. Je pensais à mon problème d'antenne. Je suis parti acheter de la bière. Quand je suis arrivé chez Mouloud, il était déjà mort !"

Mais personne ne me croirait. Ça faisait vingt ans que personne ne croyait rien de ce que je racontais ou de ce qu'on racontait, nous autres, les cons. C'était peut-être pour ça qu'on n'arrêta pas d'en faire, des conneries. Pour qu'on nous écoute un peu. Je fonçais vers les allées qui montaient vers le centre commercial. Il suffisait ensuite d'entrer dans le parking et là ... Et là quoi ? Je n'en savais rien ! Peut-être arriverais-je à les paumer et foncer vers la ville. La ville et ses lumières. Je suis passé sous les fenêtres de Paméla-Jeanine. Le père Boleck devait prendre ses coups de fouet en se pignolant un max. Je me demandais quel effet il faisait à poils avec son bout de bras. J'ai aperçu la mère de Pam' qui regardait dehors. Ils devaient être en pleine bourre. Je crachais mes poumons. Je me suis retourné. J'ai vu le gyrophare qui balayait les façades là-bas. Je suis entré sur l'avenue. J'ai vu les réverbères de la place là-bas au loin. Je tirais sur mes bras et j'allongeais ma foulée. J'aurais dû écouter mon prof de gym.

- "Faites du sport tas de cons. Il n'y a encore que ça qui puisse vous faire sortir de cette merde !"

Ici aussi, il n'y avait personne. Sauf un mec tout seul sur le trottoir, au loin, sur ma gauche et qui me regardait courir. Ces cons de flics venaient de mettre leur sirène. Encore cent mètres. Je m'engouffrais dans le square et fonçais vers le parking. La bagnole est entrée à son tour dans l'avenue. Le mec du trottoir s'est accroupi et a fouillé dans son sac de sport. J'entrais sur la place. L'accroupi m'a regardé passer. Je le connaissais. Je ne sais pas d'où mais je le connaissais. J'ai sauté par-dessus le parterre de fleurs et je suis entré dans le square. La petite vieille a dû être surprise. Elle a

eu un mouvement de recul. Moi aussi. J'ai entendu un pétard qui explosait. Quelque chose a touché ma tête. J'ai trébuché et il y a eu encore une détonation. Là, j'ai pris quelque chose dans le dos. Ca m'a fait un peu mal. Je me suis écroulé par terre sans pouvoir me relever. Au troisième coup de feu, j'ai compris qu'on me tirait dessus. C'était le mec du trottoir. Je faisais le rapprochement. Cet abruti fouillait dans son sac pour sortir son flingue. Bien sur que sa gueule de con me disait quelque chose ! C'était un de ces connards du commissariat. Il fallait à que je me relève pour me casser de là sinon les deux flics en bagnole allaient me foutre le grappin dessus. D'ailleurs, ils arrivaient. Le coup de frein qu'ils ont donné a fait du bruit. A la quatrième détonation, j'ai reconnu la voix du plus vieux des deux flics. Il gueulait.

- "Mais arrête de tirer connard !"

Ca s'adressait à l'autre con. J'étais trempé de sueur. J'avais mal à la tête et à l'épaule. Mais ce n'était pas de la sueur, c'était du sang. J'ai compris que j'allais crever. J'avais une balle dans la tête et une balle dans l'épaule. Putain quelle journée. Je voyais des fourmis qui marchaient sur le sol à côté de mon nez. Elles s'en tamponnaient de tout ça, elles. Pour l'instant, elles essayaient d'échapper à la marée rouge qui se répandait et qui en emportait quelques-unes. J'essayais de bouger, mais je ne pouvais pas. J'avais envie de hurler mais aucun son ne venait. J'ai eu peur. Je me suis retrouvé tout petit, quand il faisait orage et que je posais ma tête sur les genoux de ma grand-mère. Elle me chantonait une chanson en me caressant les cheveux et elle me susurrait à l'oreille :

- "Ce n'est rien, c'est le Bon Dieu qui s'énerve !"

Mais elle était morte depuis longtemps ma grand-mère. Je commençais à délirer. Il était temps que je revienne à la réalité. Surtout que je voyais maintenant Nonoss, son trou dans la tête qui se marrait comme un malade. Il était avec Stanko et mon frère, le légionnaire. Ils me regardaient en souriant. Putain, il fallait que je me réveille vite fait bien fait.

- "Jean-Paul, dis-leur de se magner le cul ! Elle est en train de partir."

Je commençais à me les geler. Ouais ! Ils avaient intérêt à se magner le cul. Je ne sais pas qui, mais ils avaient intérêt. J'étais fatigué. Il était temps que je me repose. Dans un lit douillet. Au moins à l'hosto on m'écouterait. On m'interrogerait mais en prenant des gants. Je pourrais m'expliquer. Il y eut encore un coup de feu.

- "Tu ne m'avais pas dit qu'on lui avait retiré son arme à ce con ?"

- "Je croyais. Je ne sais pas quoi vous dire."

- "Putain quelle merde."

Une immense clameur est sortit de toutes les fenêtres.

- "Il y est !"

On le gagnait ce putain de match. On le gagnait et je le ratais. Je ratais le match du siècle. Ca hurlait de tous les côtés. Je voyais tout. Je me voyais même dix mètres plus bas, juste en dessous. J'étais allongé par terre dans une mare de sang et je ne bougeais plus. La petite vieille était allongée sur le banc. Les deux flics étaient debout, immobiles. La

place était magnifique, toute éclairée. Je planais. Je voyais tous ces gens qui gueulaient, qui levaient les bras au ciel, qui se congratulaient, qui s'embrassaient et qui hurlaient.

- "On a gagné !"

Sur les écrans, les joueurs aussi s'embrassaient. Ils pleuraient et couraient partout sur le terrain. Putain, il se préparait une sacrée nouba. Je pensais à Farid. Dire qu'on s'était donné rendez-vous pour voir ça. J'avais tout raté. Le mec qui m'avait tiré dessus était à terre, la tête appuyée contre la vitrine d'un magasin, le corps sur le trottoir, la gueule en sang. Un type a mis sa tête à la fenêtre. Il a vu le spectacle. Il a gueulé :

- "Enculés de flics !"

Le hurlement ricochait sur les façades et montait vers moi. Le gyrophare s'est éteint et tout est devenu noir.

Une table de nuit en carton et un réveil à dix balles.

Pinchard ruminait. Non seulement il avait faim, tout était fermé à cause du match et en plus, il avait les boules. Il n'avait aucune envie de rentrer. Son appartement vide, attablé devant une boîte de maquereaux au vin blanc, s'arsouillant la gueule à coups de gros rouge, histoire de s'endormir sans prendre de somnifère. Il avait remonté de la cave la vieille table et les trois chaises qui restaient. D'un carton de déménagement, il avait fait une table de nuit. Sur la table de nuit, un réveil à deux balles qu'il avait acheté chez un chinetoque et une coquille saint Jacques qui dégueulait son trop plein de mégots. C'était tout ce qui lui restait. La table, les chaises, un carton, un matelas, un sac de couchage et son découvert bancaire. La table ... Ils l'avaient achetée quand ils étaient arrivés dans cette ville de merde. Pinchard cherchait le nom de la boutique. "Le Chêne Rustique". Ouais ! C'était ça... "Le Chêne Rustique", dans la descente, juste avant le cinéma transformé depuis en super marché. Le Chêne Rustique. Ca lui semblait hier. L'armée, les flics, le mariage, les mômes ... Et patatras ! Tout qui se casse la gueule.

- "T'as même pas vu tes filles se barrer pauvre con ! Ca fait vingt ans que je me crève le cul à tout faire dans cette baraque ! T'es juste bon à foutre tes pieds sous la table quand tu rentre ! Ca fait dix ans qu'on ne baise plus ! Je m'emmerde dans cette vie de cons et tu pue ! T'entends, tu pue, tu pue l'ennui, l'alcool et la mort ! Tu peux me reprocher mes connards de lascars, mais eux au moins, ils me baisent !"

Tout ça d'un bloc, entre huit heures vingt cinq et huit heures et demie. La porte qui se claque et une page qui se tourne. Il était resté KO, assis par terre, dans leur grand appartement vide. Après, il a joué une bonne partie de la nuit avec une lame de parquet décollée. La cassette virtuelle de leur naufrage commun passant et repassant à l'infini devant ses yeux. Ce morceau de bois, c'était leur première visite dans cet appartement. Dès que le mec de l'agence avait ouvert la porte, il l'avait vu. Il traînait au milieu de la salle à manger vide. Il s'était promis de le recoller. Puis ils avaient mis le bahut dessus et le temps était passé. Il avait envie de chialer. De s'arrêter, de s'asseoir sur un banc et de chialer. Il avait chaud. Sa chemise collait dans le dos. Il transpirait comme un âne. Il buvait beaucoup trop de bières. Il fallait qu'il arrête. Il avait pris du bide. Ca non plus, il ne l'avait pas vu venir. Du trente six, il était brusquement passé au quarante quatre. De soixante kilos, il s'était retrouvé à quatre vingt dix kilos. Ses cheveux noirs devenaient gris. Il se regardait dans une vitrine. C'était pas brillant. Son sac pesait une tonne. Ca aussi c'était un sacré symbole. Planquer ses fringues de flic au fond d'un sac de sport, pour rentrer chez soi peinard. Triste à pleurer. Là-haut dans les appartements ça gueulait. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, mais ce soir, il n'y aurait aucune plainte pour tapage nocturne.

Il n'avait aucune envie de rentrer pour voir la fin du match. De toute façon cette pute avait embarqué la télé. Qu'est-ce

qu'elle pouvait bien foutre à cette heure et où était-elle ? Il avait téléphoné à ses filles pour essayer de savoir, de discuter une dernière fois, mais celles-ci l'avaient envoyé chier. Une image lui revint. Une image des temps heureux. Une fin d'après-midi d'automne après un spectacle de guignol, une ballade en traînant les pieds dans les feuilles par terre, un tour de poney, une tasse de chocolat chaud et le bus pour rentrer ... Il s'essuyait les yeux.

- "Merde, je ne vais pas me foutre à chialer dans la rue devant tout le monde pour c'te pute."

En fait de monde, il n'y avait qu'une vieille dame, là-bas dans le petit square. Immobile, elle prenait le frais, indifférente à ce qui se passait. Alors, les histoires du père Pinchard ...

Quand il a vu l'adolescent surgir de la rue là-bas, il cherchait son mouchoir. Son cerveau de flic a prit les commandes. En une fraction de seconde il a senti que quelque chose clochait. Il ne savait pas très bien quoi. Sa façon de courir et de regarder derrière lui, de vouloir échapper à des poursuivants ... Un truc qu'on n'apprend pas dans les manuels ... Exactement l'allure du gus qui cavale dans les allées du centre commercial avec les vigiles au cul. Et là, le branleur, il cavala. Ca aussi à force ça use. Se faire insulter du matin au soir par des morveux qu'on amène au poste et qui sont dehors une heure après. Il se demandait toujours ce que faisait, non pas la police, mais les parents. La sirène lui a donné raison. La bagnole des flics a tourné à son tour. Son instinct l'avait bien prévenu. Il était poursuivi par les collègues. Après, ça a été très vite. Il s'est retrouvé accroupi, fouillant dans son sac de sport et debout, un flingue à la main. Celui-là, on ne l'avait pas trouvé. Il était bien planqué au fond de son placard. Il allait leur montrer à tous de quoi il était capable. On ne le mettrait pas au rancard comme ça, comme une vulgaire merde. Sûr qu'en ce moment il vivait une mauvaise passe, mais qui n'en vivait pas. Et ce soir, c'était fini. Il allait revenir à son top niveau, redevenir celui qu'il aurait toujours dû rester. Celui d'avant. D'avant que cette salope ne se casse. Celui à qui on disait bonjour, qu'on respectait et non pas le légume aviné qu'on avait foutu au standard parce qu'on ne savait pas quoi en foutre, comme quand il était gosse. On ne savait tellement pas quoi en foutre que son père passait son temps à lui mettre torgnoles sur torgnoles, coups de ceinture sur coup de ceinture en le traitant de tous les noms. Sa mère non plus ne savait pas quoi en foutre, trop occupé à se faire sauter. Sa mère, qui le traitait de sac à merde en refermant la porte de la chambre avant de se jeter sur le lit pour s'empaler sur la première bitte qui passait dans le quartier. Il aurait voulu la tuer comme il aurait voulu tuer sa femme et la moitié de la planète qui se foutait de sa gueule. Le même a sauté par-dessus les plates-bandes du square. Il voulait s'échapper par là. La voiture s'est arrêtée et la sirène avec. Un des deux flics a bondit hors de la bagnole. Il a gueulé au même :

- "Mais arrête-toi nom de Dieu !"

Pinchard a reconnu Le Braz et a appuyé sur la détente. Une fois ... Deux fois ... Trois fois ... Quatre fois ... La première balle est entrée dans la tête du gamin. Celle-là, était pour son père, le fumier, l'ordure qui lui avait pourri toute son

enfance. La deuxième a touché le gosse dans le dos. Celle-là, elle était pour sa mère, cette charogne avec son rire de pute, ce rire qu'il aurait étranglé de ses propres mains s'il en avait eu le courage, ce rire qui lui avait arraché toutes les larmes de la création, quand, seul au fond de son lit, il mordait les draps pour ne pas crier en l'entendant hurler de plaisir derrière la cloison avec un amant de passage, pendant que son père, déchenaille, dormait sur la paille de l'étable. La troisième balle était pour sa femme, pour ses filles, pour le naufrage de sa vie. C'est la vieille dame qui l'a prise en pleine poitrine. Quand à la quatrième, elle est venue se fichir dans le dossier du banc. C'était le coup de pied inutile contre le mur de l'existence. Celle-là, il aurait aimé se la mettre dans la tête pour en finir une bonne fois pour toute, mais même ça il ne le ferait pas.

Le commissaire, sur le trottoir d'en face, hurlait :

- "Arrête de tirer connard ! Arrête de tirer !"

Plus haut, dans les étages, c'était du délire. Tout le monde gueulait. On venait de marquer. On avait décroché le cocotier.

L'odeur

Les portes qui se ferment ... Le bruit des roues des wagons sur les rails ... Son chariot qui s'embourbe dans la boue ... Le froid ... La neige ... Les lumières aveuglantes des projecteurs ... Les cris des enfants séparés de leurs mères ... Les cris des mères ... Les chiens qui hurlent ... Et l'odeur ... Le plus épouvantable : l'odeur. Ca la prenait au plus profond d'elle-même. Une odeur indéfinissable qui lui collait à la peau et qu'elle ne parviendrait jamais à enlever. Elle poussait la charrette de l'apocalypse. Entassés, pêle-mêle les uns sur les autres, les corps squelettiques tombaient. Les ramasser. Les remettre sur le chariot et surtout ne pas perdre le rythme. Les autres prenaient le relais et enfournaient les corps. Et elle repartait en chercher d'autres et encore et encore ... Et cette fumée et cette odeur. Soixante ans que ce cauchemar la rattrapait. Toutes les fois qu'elle s'endormait. Elle savait la suite. La femme, devenue folle, qui s'échappe en hurlant rattrapée par les chiens qui la déchiquettent sous les yeux hilares des SS. L'Ukrainien qui l'achève d'une balle dans la tête. Et encore des cris. Le "Kapo" et son coup de matraque pour lui dire d'avancer, de ne pas perdre la cadence. Ce coup de matraque qui lui ordonne de vivre. Et la fumée partout. Et l'odeur. Mon Dieu cette odeur ... Cent fois elle avait souhaité mourir. Mais elle ne le pouvait pas. Pourquoi Dieu l'en avait-il empêché ? Elle en était revenue. Mais revient-on vivant de la mort ? Quelques-uns étaient partis pour construire quelque chose, ailleurs. Elle, elle était restée avec l'espoir. Un espoir fou, parti lui aussi, en fumée. Elle errait depuis trop longtemps dans cette vie comme un fantôme fatigué de ressasser son histoire. D'ailleurs, qui l'écoutait encore ?

Elle se réveillait tout doucement dans la nuit qui tombait. Elle n'avait pas froid. Elle entendait tout autour du square les cris et les hurlements qui s'échappaient des appartements par les fenêtres ouvertes. Les drapeaux pendouillaient des balcons. Sur le trottoir d'en face, un homme se regardait dans la vitrine d'un magasin. Il tenait un sac à la main. Il ne semblait pas participer à la joie collective qui l'entourait. Sous la lumière du réverbère, la silhouette semblait lasse, fatiguée, perdue. L'homme restait là, immobile, ne sachant où aller. Il avait l'air de s'essuyer les yeux. Elle le vit tourner la tête vers la gauche. Il regardait quelque chose ou quelqu'un. Il s'agenouilla pour fouiller dans son sac. Il s'était relevé, un objet à la main.

Quand l'adolescent est entré dans le square en sautant par-dessus les plates-bandes, elle a été surprise. Puis une voiture est arrivée. Elle a freiné bruyamment. Un homme en est sortit. Il a hurlé :

- "Mais arrête-toi nom de Dieu !"

Après, ça a été très vite. Une détonation. L'adolescent s'est arrêté. A la deuxième, il a trébuché. Il est tombé face contre terre. A la troisième détonation, elle a porté la main à sa poitrine. Elle s'est affalée sur le banc. Puis une quatrième détonation. Elle entendait une voix qui hurlait :

- "Arrête de tirer connard ! Arrête de tirer !"

Un hurlement a jaillit de toutes les fenêtres.

- "Il y est !"

Une explosion de joie. Le visage de l'homme est venu se coller au sien. Ses yeux dégageaient de la tristesse. Il lui a dit de ne pas bouger, qu'on allait s'occuper d'elle. Il a crié :

- "Jean-Paul... Dis-leur de se magner le cul, elle est en train de partir !"

Depuis le temps qu'elle attendait ! Partir. Elle n'avait pas mal. Elle était soulagée. Elle s'endormait. Elle n'avait pas peur. Les horreurs qui l'assaillaient à chaque fois qu'elle cherchait le sommeil ne viendraient plus. Sa longue nuit se terminait. Un petit garçon l'attendait là-bas, à l'entrée du square. Un petit garçon en culotte courte. Il l'appelait :

- "Jeanne ... Jeanne ... Dépêche-toi ! Papa est rentré."

Elle courait pour le rejoindre. Mais déjà, il était parti. Comme tous les soirs, c'était à celui qui arriverait le premier à la porte de l'appartement. Comme tous les soirs, elle le rattrapait et sonnait. Sa mère ouvrait la porte. Elles se regardaient.

- "Tu en as mis du temps !"

Jeanne entra.

Ce con de Pignol.

Pinchard contemplait les dégâts, le commissaire et son adjoint. Il tremblait de partout. Son flingue pendouillait au bout de son bras. Il se réveillait. Qu'allait-il aller bien mettre dans son rapport ? Son gros orteil le démangeait. Il le pliait d'avant en arrière, à l'intérieur de sa chaussure. Sa chaussette était trouée. Penser à aller chercher le linge à la laverie. Qu'il ait au moins une liquette propre à se foutre sur le cul pour aller chez Pignol. Pignol l'avait invité à sa crémaillère. Ils n'avaient pas grand chose à se dire, mais c'était sympa de sa part. D'ailleurs, il avait pratiquement invité tout le commissariat. Acheter une bouteille de champagne pour samedi. On avait marqué. Vu les hurlements qui sortaient des appartements, on leur avait planté un pion à ces cons. Le commissaire, en face, s'occupait de la vieille dame. L'adjoint était à la radio. Pinchard l'entendait.

- " ... et dites-leur de se magner le cul."

Le petit con ne bougeait plus. Il ne l'avait pas raté. C'était une des rares choses qu'il savait faire. Le tir. Les concours inter polices étaient pour lui. Mais ses coupes avaient disparues de la maison. Sa bonne femme avait beau gueuler contre ces nids à merde, elle n'en avait pas laissé une. Sa femme ... Il avait froid. Heureusement qu'il l'avait gardé ce flingue. Sans lui, le même serait toujours en train de cavalier. Comme quoi, même si en ce moment ça n'allait pas fort, il était encore utile. Fallait lui laisser le temps de se refaire une santé et il repartirait dare-dare comme en quatorze. D'ailleurs, il leur avait dit à ces deux cons de bœufs-carottes. Eux qui savaient tout, qui avaient tout vu et qui avaient des solutions à tout. Ce n'était quand même pas eux, du haut de leurs trente balais, qui allaient lui apprendre son métier de flic, non ? Ils n'étaient encore que des branleurs que lui, Pinchard, il était déjà au charbon. Il avait déjà les mains dans la merde qu'ils jouaient encore à touche pipi. Un problème d'alcool ? Bien sûr qu'il buvait un coup de temps en temps. Comme tout le monde ! Mais il pouvait s'arrêter quand il le voulait. C'était ça sa force. Pas comme les autres. Fallait arrêter de faire chier le monde. C'était pas avec de la théorie à la con qu'on le faisait ce boulot. Bien sûr que, de temps en temps, les tartes ou les coups de matraques volaient bas dans le car ou au poste et alors ? Quand, en pleine nuit, on vous appelle au secours, parce-qu'un père a égorgé ses mômes, que ceux-ci traînent sur la moquette dans une marre de sang, que la mère a le crâne défoncé sur la cuvette des chiottes, que ce même père, couvert de sang, à poils sur la table du salon, pousse des cris de bête, en vous menaçant d'un couteau de boucher avant de sauter par la fenêtre du quinzième étage et disparaît à jamais devant vos collègues qui s'évanouissent ou qui se mette à dégueuler partout ou qui s'écroulent en sanglots en voyant le tableau, c'est des mecs comme lui qui allaient au charbon. Et les mecs comme lui, fallait qu'ils se défoulent en balançant des torgnoles ou des coups de matraque de temps en temps. Ça évitait les bavures. Et les jeunes cons qui vous fonçaient dessus avec une bagnole volée, qui pulvérisaient une collègue-gamine de leur âge condamnée à finir ses jours en fauteuil

roulant, mais décorée par l'autorité, ils ne la méritaient pas, eux, leur tarte ? Elle était où la justice ? Et quand vous appreniez que le collègue avec qui vous vous enfiliez des perroquets ou des Suze-cassis avant de prendre votre service de nuit au café d'en face, au bout du rouleau se faisait sauter le caisson avec son arme de service, en laissant sa bonne femme et ses trois mômes, c'est sûr que ça vous chamboulait. Alors oui, des fois les tartes volaient bas dans le car ou au commissariat. Alors oui, il était déjà rentré pour se prendre une bonne cuite, histoire de se vider la tronche, de tout oublier. Oublier ces images qui vous donnaient envie de tirer sur tout ce qui bouge. Oublier son image à lui, à quatre pattes, à côté du bidet, nettoyant ses pompes avec une brosse à dents pour enlever toute la merde et le sang qui collait aux semelles. Fallait arrêter de le faire chier avec son état dépressif. Il n'était pas plus dépressif que n'importe qui. Il en avait simplement marre de se faire traiter de sale flic de merde par toute cette société de merde. Marre de rentrer le soir et de voir sa femme lui faire la gueule. Marre de se faire envoyer chier par ses mômes. Marre de tout. Le contact du canon chaud sur ses lèvres, la sirène de l'ambulance et celle de la Police secours l'ont sorti de sa torpeur. Sa main tremblait. Ses dents s'entrechoquaient. On était en été et il était mort de froid. Il a ouvert la bouche et a placé le canon de l'arme bien au fond. Il a tiré.

Il n'a pas entendu une voix qui hurlait et l'écho qui ricochait sur les façades des immeubles de la place.

- "Enculés de flics !"

Un cinquième coup de feu

Le Braz regardait tout ça d'un œil las. D'un côté le même gisait dans une marre de sang et de l'autre la vieille dame était allongée sur le banc. A voir son visage, elle n'avait pas souffert. Le gosse était face contre terre. Au loin les sirènes de l'ambulance et de la police secours approchaient s'accouplant dans une même tonalité.

- "Tu ne m'avais pas dit qu'on lui avait retiré son arme à ce con ?"

- "Je croyais. Je ne sais pas quoi vous dire."

Le regard de Le Braz allait du numéro tatoué sur l'avant bras gauche de la vieille dame au visage du même plongé dans son jus. Une fourmi grimpait le long de son pif.

- "Putain quelle merde !"

Il lui ferma les yeux. Il y eut un cinquième coup de feu. Le Braz s'est retourné. Sur le trottoir d'en face Pinchard gisait sur le sol. La vitrine était ornée d'un trou, d'une énorme tâche rouge constellée d'éclats de viande. On était vraiment peu de chose. Une voix retentit et le cri résonna en ricochets sur les façades de la place, histoire d'en faire tout le tour pour que tout le monde soit bien au courant :

- "Enculés de flics !"

Epi-glauque

Sylviane Pinchard était heureuse. Cramponnée aux barreaux du lit elle allait et venait sous les coups de boutoir d'un connard de lascar comme disait son mari. Pour une fois, elle était tombée sur un non footeux. Et qui plus est, un non footeux qui la faisait bien reluire. Même en lisant "Modes et Travaux" elle n'avait jamais pris un pied pareil. Son connard de lascar, comme disait son mari, l'emmanchait depuis maintenant une bonne heure. Un vrai bestiau le Farid. Ça faisait bien une plombe qu'il la prenait dans tous les sens et par tous les trous pendant que l'autre con l'attendait devant sa télé. Ils avaient décidé de regarder le match, de boire des bières, de fumer des pétards et de finir la nuit en faisant la foire. Le match, il s'en tamponnait le Farid et la bamboula d'après, encore plus. Il regrettait simplement les bières et les pétards. Mais, s'emmancher la meuf d'un keuf un jour de teuf, c'était l'occas du siècle. Fallait pas laisser passer ni l'occas ni la meuf. Sylviane Pinchard entendait au dehors les Klaxons, les cris, les "on a gagné", les pétards qui explosaient. Son connard de lascar accélérât ses coups de rein. Il allait bientôt jouir. Elle sentit sur son dos, au creux de ses reins, la chaleur du sperme qui l'inondait. Il criait. Elle beuglait. D'un geste rapide, elle ramassa au creux de sa main le liquide qu'elle avala illico presto en gueulant qu'elle l'aimait.

On avait beau avoir gagné, rien ne changeait vraiment sous le soleil. Surtout pas les habitudes. D'ailleurs, changeait-on une équipe qui gagne ?

-----OO-----

Christian Geffroy
7, Avenue Louis Wallé

94470 - Boissy-Saint-Léger

Tél : 01.45.98.36.33
07.71.00.80.15